·FROM·THE·FUND·BEQUEATHED·BY·
1819·ROBERT·CHARLES·BILLINGS·1899
TO THE
·BOSTON·MEDICAL·LIBRARY·
No 8 THE FENWAY
S·L·S - 1903

SUITE
DU
CHIRURGIEN
D'HÔPITAL,

CONTENANT

DIFFERENS TRAITEZ,

Du Mercure; des Maladies des Yeux & de la Peſte; des Tumeurs enkiſtées; des boutons du viſage; des playes de Poitrine; des Playes tortueuſes; des Injections; du mot d'Eſcarre; de la chute de l'inteſtin dans le ſcrotum; du ſarcocele & miſerere.

Par AUGUSTIN BELLOSTE, *Premier Chirurgien de feue Madame Royale Douairiere de Savoye.*

Dédié au Roy de Sardaigne.

A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, Imprimeur-Libraire, au bas de la rue de la Harpe, au St Eſprit.

MDCCXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

2 3. T. 1.
2 3055 Bu

AU ROY DE SARDAIGNE.

SIRE,

Ayant eu l'honneur de servir VOTRE MAJESTE' *il y a environ quarante ans, en qualité de Chirurgien Major de ses Hôpitaux d'Armée, & ayant eu depuis celuy d'être pendant vingt-six ans Premier Chirurgien de sa Royale Mere de glorieuse mémoire;*

Je me crois obligé par devoir & par reconnoissance de mettre aux pieds de V. M. *mon second Tome du Chirurgien d'Hôpital.*

Quelque bon accueil que l'on ait fait au premier, le second a besoin de la protection particuliere de V. M. *par rapport à un Systême nouveau, qui malgré son utilité, se trouvera contraire au génie & à l'interest de plusieurs.*

Mais, SIRE, *c'est une maxime reçûe de tous les temps, que l'universel doit être préferé au particulier. Quoique* V. M. *m'ait honoré de son suffrage, qu'Elle ait été convaincue des bons effets du Mercure que j'employe, & qu'Elle m'ait même fait l'honneur de mettre mon Systême au jour; je*

laisse cependant au Public la liberté de le recevoir ou de le rejetter, me contentant d'avoir obéi aux ordres de V. M. *& à ce que la charité & le bien des pauvres malades exigent de moy.*

L'on me reprochera avec raison d'avoir sorti de ma sphere; mais le nombre prodigieux des experiences que j'ai faites, m'y ont comme forcé.

Je n'ai pû retenir mon zele pour le bien des malades, comme je ne l'ai pû retenir autrefois pour celui des blessez.

Ma méthode a eu l'honneur d'être approuvée de V. M. *l'ayant vû réussir en plusieurs rencontres, dans des cas de la derniere importance; & même son succès dans*

toute l'Europe ayant passé mes esperance, ne refusez pas, SIRE, *je vous supplie, l'hommage que je fais à* V. M. *de mes derniers travaux.*

Honorez de votre Royale protection un vieux Praticien qui donne encore, dans les Traitez dont ce Recueil est composé, des moyens doux & faciles pour délivrer les hommes de plusieurs grands maux, & qui met toute sa gloire & son bonheur à ses pieds, avec tout le respect & la soumission possible, voulant vivre & mourir,

DE VOTRE MAJESTE',

SIRE,

Le très-humble, très-obéïssant, très-fidel, & très-soumis serviteur, BELLOSTE.

APPROBATION

De Monsieur ANDRY, *Conseiller Lecteur & Professeur Royal, Docteur Régent de la Faculté de Medecine de Paris, & Censeur Royal des Livres.*

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, ce manuscrit intitulé *Second Tome du Chirurgien d'Hôpital*; je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 2. Aoust 1724.

ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre; A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Con-

seil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé LAURENT D'HOURY pere, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il luy avoit été mis en main un manuſcrit qui a pour titre *le Chirurgien de l'Hôpital, par M. Belloſte*, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires : A ces cauſes voulant favorablement traiter ledit Expoſann, Nous luy avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années conſécutives à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire ven-

dre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout aulong ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; Et qu'avant que de l'expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE,

Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Fontainebleau le dixiéme jour du mois de Septembre l'an de grace mil ſep cens vingt-

quatre, & de notre Regne le dixiéme. Par le Roy en son Conseil,

Signé, NOBLET.

Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, nº. 71, fol. 63, conformément aux anciens Réglemens, confirmez par celuy du 28 Février 1723. A Paris le 22 Septembre 1724.

BRUNET, Syndic.

TABLE

Des Traitez contenus dans ce Livre.

Du Mercure, page 1

De la chute de l'inteſtin dans le ſcrotum, du ſarcocele & miſerere, p. 145

Des Injections, 174

Des playes des chiens, 185

Des playes de poitrine, 194

Des playes tortueuſes, 246

Des boutons du viſage, 268

Des maladies des yeux & de la peſte, 278

Des Tumeurs enkiſtées, 304

Deux Lettres de l'Auteur à M. Boccani, 336 & ſuiv.

SUITE

SUITE DU CHIRURGIEN D'HÔPITAL.

LEs differentes piéces dont ce petit Receüil se trouve composé, pourront bien paroître au jour, sans le secours d'une Préface; car l'on peut voir d'un coup d œil, que ce ne sont que des expériences de pratique, acquises par un très-long exercice, & une continuelle application: cependant pour servir d'avis à ceux qui pouroient n'avoir pas lû

mon premier Ouvrage, imprimé pour la premiere fois l'an 1695. J'ai cru à propos de les avertir de la liaiſon que celui-ci doit avoir avec l'autre ; que le premier tirera un nouveau luſtre, de ce que nous expoſons dans celui-ci, & que ce ſecond tire ſon origine du premier, & que ce n'eſt proprement qu'une ſuite qui le perfectionne ; quoique ſans ce ſecours, il a été aſſez heureux, pour avoir une approbation univerſelle, & pour avoir été traduit dans toutes les Langues de l'Europe.

Il eſt bon de ſçavoir auſſi, que la traduction Italienne, faite par le très-illuſtre M. Sancaſany, Conſeiller & premier Medecin de S. A. S. Mgr le Duc de Guaſtale, a révolté quelques eſprits entêtez des vieilles maximes, & qui ont écrit contre cette nouvelle méthode.

La Chirurgie leur a quelque

obligation, leurs ténébres ont illuminé mon imagination, ils m'ont comme arraché des raisons & des preuves, qui pourront faire quelques progrès ; ces choses m'ont remis la plume à la main : je me suis cru obligé de défendre mon zelé Traducteur, que l'on attaquoit indirectement, en répondant aux doutes & aux objections, & en combatant par des raisons & des expériences de pratique, les fausses maximes de l'Antiquité.

Ce qui me surprit dans cette dispute, ce fut de voir toutes mes Lettres traduites & imprimées, par les soins de mon très-éclairé Traducteur, malgré leur stile dur, laconique, serré, & sans artifice.

Cependant elles furent bien reçûes par quantité de très-bons Professeurs très-éclairez, dont le nombre est grand en Italie ; il y a plusieurs piéces qui sont entre les mains de mon Traducteur, des-

quelles je n'ai aucune copie : il y en a quelqu'unes ici qui ſont imprimées en Italien, je les ai ſeulement repaſſées, polies & augmentées : mais comme la Langue Italienne, n'eſt pas trop commune en France, j'ai cru obliger le public, en les donnant dans ma Langue naturelle, qui eſt la mere nourrice de mon premier Ouvrage.

L'on ſçaura auſſi que j'ai été aſſez heureux, pour m'être rencontré de moi-même, avec le fameux Ceſar Magati, & l'avoir enſuite réſuſcité, après avoir été éclipſé plus d'un ſiécle.

Voilà donc un petit miracle que mon premier Ouvrage a fait ; dans celui-ci, l'on verra des autres miracles de l'Art, des yeux entiérement perdus, réparez par la vertu d'une opération ; pluſieurs maux extrêmes & mortels, traitez ſuivant des maximes mal fondées, terminez heureuſement avec dou-

ceur & promptitude; c'eſt ce que l'on verra ſi l'on ſe donne la peine de lire cet Ouvrage, & que l'on éprouvera ſi l'on veut bien le pratiquer; la réſurrection de Magatus eſt dûe au hazard, l'heureux ſuccès de notre opération pour les maladies des yeux, n'eſt point de mon inventions; j'ai ſeulement l'avantage de l'avoir miſe en lumiére par pluſieurs occaſions favorables, n'ayant vû en ma vie, qu'un ſeul homme qui l'ait miſe en pratique avant moi.

Le Mercure dont je publie ici les vertus, eſt un miracle de la nature, & parmi les rémedes, le plus rare préſent de la Providence.

Le hazard a plus contribué à me le faire conoître, que tout ce que j'ai vû de Maîtres qui l'ont employé, & que tout ce que j'ai lû d'Auteurs qui en ont traité.

C'eſt je l'avoue ſans raiſonner, que j'ai commencé à m'en ſervir;

les premiers succès m'ont enhardi, j'ai suivi hardiment & fait expérience sur expérience; les postes que j'ai occupez ensuite, m'ont fourni des occasions avantageuses; des maladies croniques inveterées, & que l'on regardoit comme incurables, ont été terminées heureusement par le Mercure crud; je lui ai trouvé un frain qui l'arrête, je veux dire, qui l'empêche de se sublimer; je ne laisse pas de croire que sans ce frain, la chaleur du corps n'a pas assez de force pour sublimer le Mercure. Je l'ai mêlé avec des purgatifs legers, qui déterminent une partie de son action par les selles; j'ai vû qu'une autre partie se communique au sang, s'unit sans perdre sa figure ronde, avec la limphe qu'il circule avec elle, ne la quite point qu'il ne l'ait mise en état de pénétrer par tout, par sa subtilité & sa fluidité de nourrir tout, par le

moyen de ſes particules balſamiques, qu'il rétablit dans leur état naturel, quand elles en ſont déchûes, qu'il détruit tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à ſon cours; qu'il eſt ennemi juré de tout ce qui eſt hétérogene, vicieux & malin; comme à force de l'employer, j'ai connu ſes vertus, & tâché de pénétrer dans la mécanique de ſon action; j'ai négligé de récourir aux Auteurs qui en ont écrit, & j'en ai lû très-peu; je ſçais que quelques-uns le louent, comme M. Lemery, & quelques autres.

Avicenne dit, que quelqu'uns en boivent ſans incommodité, & l'ordonne pour la teigne des enfans. Planiſcampy donne au Mercure, plus de qualité qu'au Gaïac. Marianus Sanctus, en ordonne trois livres dans le *Miſerere*. Antonius Muſa, & Meſué, le conſeillent pour les vers, & pour la

galle. M. le Duc, Médécin, qui a fait le voyage du Levant dit, que les femmes à Smirne qui veullent devenir grasses, avalent souvent deux dragmes de Mercure crud; il se mocque de ceux qui le croyent un poison, car dit-il, les ouvriers d'une certaine mine de Mercure, avoient pris la coutume d'en avaler quelques livres, en quittant le travail, étant chez eux le vidoient & le vendoient, laquelle chose ayant été découverte, on les faisoit rester après avoir quitté le travail, quelques heures enfermez dans une chambre, ainsi ce qu'ils avoient avalé étoit obligé de sortir, ne pouvant le rétenir longtemps dans le corps; les uns le croyent chaud, les autres froid.

Cependant s'il adoucit le sang, s'il appaise les douleurs les plus aigues, & le tumulte des esprits, & dans le volutus, & dans une quantité d'autres maux, & s'il engraiss-

ſe, comme l'on n'en peut point douter, toutes ces choſes marquent qu'il eſt plutôt froid que chaud, ou du moins qu'il eſt tempéré entre l'un & l'autre.

Qu'il ſoit chaud ou froid, je m'arrête aux effets, & non aux qualitez; que l'on le loue, que l'on le blame cela ne diminue rien de ſa bonté; c'eſt une choſe de fait, que rien dans la nature, n'eſt capable de faire, dans preſque tous les maux, des effets ſi ſurprenans & ſi ſalutaires: cependant beaucoup de gens le décrient; il eſt bon ce dit-on, mais il eſt dangereux; c'eſt en dire du bien & du mal, inſinuer la crainte & le doute, & priver par ce moyen, bien des affligez du prompt ſecours qu'ils pourroient tirer de ſon uſage, & qui languiſſent & ſouvent périſſent chargez de maux, & de rémédes inutiles.

Comme l'expérience eſt la plus

forte des preuves, j'ai cru à propos de donner ici la rélation de quelques cures, faites en differens temps, sur differens sujets, & sur differentes maladies; si j'avois à écrire toutes celles que j'ai faites depuis quarante & trois ans que je me serts de ce Mercure, un gros volume auroit peine à les contenir: j'ai suivi dans ce Traité, la même méthode que j'ai observée dans mon premier Ouvrage, où j'ai mis à la suite de chaque cure des playes, une observation en forme de réflexion; j'ai mis aussi à celle-ci un raisonnement à chaque expérience, pour faire voir ce que j'ai conçû de la mécanique de ce Remede.

L'an 1681. étant à Turin, un jeune Abbé me fit confidence, qu'après un acte impur il avoit été attaqué de quelques maux vénériens, dont il avoit été maltraité, que depuis quelques mois, il étoit

affligé de douleurs nocturnes en plusieurs parties du corps, & d'une ulcére au nez qu'il me fit voir ; que la situation de ses affaires & la saison, ne lui permettoient pas de se faire traiter ; que même il lui importoit beaucoup que personne ne pût s'appercevoir qu'il eut une telle maladie, qu'il me prioit très-fort de lui chercher quelque remede, qu'il pût prendre en cachette, pour empêcher le progrès du mal ; que le Printemps il iroit se faire traiter à Paris.

Le mercure alors ne m'étoit que superficiellement connu, je ne laissai pas de lui former à ma mode, une masse de pilules purgatives, & je lui en fis prendre de deux jours l'un, le soir en se couchant.

Il n'en eut pas pris plus de cinq prises, qu'il me dit que ses douleurs avoient diminué, & que son ulcére alloit mieux.

Enfin, vers la onze ou douziéme prise, il se trouva entiérement gueri, avec autant de surprise pour lui que pour moi, qui ne lui donnoit ce remede que comme un palliatif.

Je ne laissai pas de lui en faire prendre encore quelques prises, pour asseurer la guérison ; & c'est la pure veritité qu'il n'a depuis ressenti la moindre incommodité.

Quand l'on fera réflexion que le mercure est le seul & unique remede, qui peut détruire le virus venerien ; l'on ne seras pas surpris qu'il ait produit cet effet, dans le cas dont il est ici question : mais l'on a lieu d'admirer qu'il ait pû agir si salutairement, sans avoir causé au Malade, ni trouble ni agitation, qu'il ne l'ait privé ni du répos, ni des alimens ordinaires, qu'il n'ait jamais pendant la cure gardé ni la chambre ni le lit, qu'il n'ait enfin rien changé dans sa ma-

niére de vivre, & que perſonne ne ſe ſoit apperçû qu'il ait été traité; c'eſt ce qu'il y a de ſingulier.

C'eſt la premiere cure que j'aie faite de cette maniere, étant Chirurgien Major des Hôpitaux de de Briançon, & d'où j'en ai traité quantité avec ce ſimple remede, qui ont eu un pareil ſuccès; en l'an 1694, Monſieur le Maréchal de Catinat, m'envoya à Oulx pluſieurs Officiers ſubalternes attaquez des mêmes maux, qui n'ont pris d'autre remede, & qui ſont rétournez à l'Armée ſix ſemaines après, gras, frais, & bien guéris, n'ayant obſervé d'autre régle; je n'entre point dans le détail pour éviter une prolixité ennuyante, ne voulant marquer qu'une cure de chaque eſpece, ſi quelque circonſtance particuliere ne m'y oblige.

L'année enſuite 1682, Monſieur le Comte de S. George, Ecuyer de

Madame Royale, & Capitaine au Régiment des Gardes, me fit voir le Caporal de sa Compagnie, à qui il étoit survenu depuis deux ans, une Tumeur schirreuse, qui étoit alors grosse comme la tête, & lui occupoit toute la cuisse droite, ce qui l'obligeoit à marcher avec bien de la peine avec deux bequilles; les plus accreditez Chirurgiens de Turin, lui avoient fait quantité de remedes sans aucun fruit, je me résolus de lui donner par hazard du même mercure, au bout de 18 à 20 jours, la tumeur s'amolit, & vint à supuration, je l'ouvris, il en sortit plus de 7 à 8 livres de pus & de limphe, & en un mois il fut entiérement guéri, quitta ses bequilles & marcha avec toute liberté.

Cette deuxiéme cure me fit estimer ce remede, mais les mouvemens que je fus obligé de faire peu après, ne me fournirent pas des

occasions pour m'en servir, aussi fréquemment que j'aurois voulu ; d'ailleurs mon âge ne me donnoit pas assez de crédit, pour m'en servir où je le croiois propre, il me fallut attendre un temps plus favorable.

L'an 1687, étant Chirurgien Major de l'Hôpital de Luserne, dans la premiere guerre des Barbets, je m'en servis avec succès dans plusieurs Tumeurs dures & schirreuses, je trouvai que celles qui étoient d'une médiocre grosseur & peu inveterées, se dissipoient à vûe d'œil sans supurer, que les grosses & anciennes venoient à supuration, ce qui me fit juger que quoique dures, anciennes & indolentes, elles n'étoient pas privées du commerce des liqueurs.

Pour expliquer mecaniquement l'effet que le mercure peut produire sur les tumeurs, il faut

considérer que la matiére qui forme les schyrres, & toutes les autres tumeurs qui sont faites par congestion, aussi-bien que les obstructions de toutes les parties du corps, ne peut se mettre en mouvement d'elle-même, quand elle est une fois accumulée & arrêtée malgré le ressort des parties; il faut quelque chose qui l'ébranle, la subtilise, la fonde, & en divise l'unité.

Pour accomplir toutes ces choses, il faut exciter aux fluides qui circulent dans les tumeurs, comme dans toutes les parties du corps, un mouvement rapide, capable de déranger, détacher, & mettre en mouvement ce qui étoit fixe & en répos: c'est ce seul mercure qui peut remplir toutes ces indications, en se joignant comme il fait à la limphe, il suit son mouvement, & il l'accompagne par tout.

Ces petits globules qui séduisent

sent à l'infini, roulent avec elle sans la quitter.

Leurs figures rondes, font effort contre les obstacles qu'elles trouvent dans leurs routes, sans pouvoir être arrêtez, engagez, ou acrochez; elles gliſſent, elles heurtent, frotent, ébranlent, & mettent en mouvement les particules des matiéres qui s'étoient unies, collées, accrochées & coagulées dans les parties ou dans les glandes, contre les loix de la nature; elles les rendent fluides, les réduiſent en pus, ou les entrainent avec eux, pour les chaſſer hors du corps, par la voye de la tranſpiration, par les ſelles, ou les urines.

C'eſt par cette mécanique que les tumeurs contre nature, les obſtructions des ulcéres, & des autres parties du corps ſont détruites, en rétabliſſant le cours libre des fluides ſi néceſſaire à la vie, &

à la conſervation de la ſanté ; c'eſt ainſi que je conçois les deux opérations du mercure, ſur les coagulations, qui eſt d'abſorber & de diſſoudre : termes du Sage, dont la manœuvre a toute une autre explication, que nous tacheront d'éclaircir à la ſuite.

En 1691, étant Chirurgien Major de l'Hôpital de Briançon, l'on me fit voir une jeune femme à qui étoit ſurvenu, il y avoit deux ans, une tumeur à la joue droite, qui ayant ſupuré fût panſée avec une tente qui lui laiſſa une fiſtulle, & peu à peu, la machoire inférieure ſe trouva ſi fort engagée, qu'elle avoit perdu ſon mouvement, tellement que la bouche de la malade étoit preſque fermée, & ne vivoit que de bouillon ou de choſes très-liquides ; l'on avoit, me dit-on, employé pluſieurs remedes ſans aucun fruit.

Je lui fis rouler de très-petites

pilules, & lui en fit prendre de deux jours l'un, pendant un mois, au bout duquel la joue se débrida, la bouche s'ouvrit, & la fistule se trouva tout à fait guerie, ce qui causa à la malade, beaucoup de joye & d'étonnement: cette cure me surprit, & m'obligea d'en donner ensuite dans plusieurs maladies croniques, qui avoient résisté à tous les remedes d'usage, & qui furent terminées heureusement.

La plûpart des fistules qui surviennent aux playes & aux abscès, sont l'ouvrage des tentes, qui en réployant les fibres du canal où l'on les introduit, par le fréquent frotement, & la continuelle compression, s'uniſſent, se colent les uns sur les autres, & il se forme ce que l'on appelle callosité.

Comme il y a dans toutes les parties du corps, une multitude de petits vaisseaux, qui portent & charient la limphe, & les autres

sucs ; les orifices de ces petits tuyaux, qui sont contenus dans toute l'étendue de la callosité, & qui viennent aboutir & s'appuyer sur ce volume de fibres réployez, couchez & colez, la limphe qui se trouve chargée de mercure, ses particules rondes venant fraper & heurter contre ces fibres, les ébranlent, les décolent, les détachent & les rélevent ; le suc nourricier se répand entre ces mêmes fibres rélevez, les réunit, & leur rédonne leur premiere forme ; il me semble que l'on ne peut expliquer autrement, l'effet que le mercure produit sur les callositez des fistules, que par le choc, & l'ébranlement qu'il cause aux fibres, couchez, réployez & colez ensemble, dans ce cas, il faut ôter la tente : ceux qui veulent que sa vertu consiste à se charger des acides, ne pourront trouver de quoi l'occuper dans ce cas, il n'est point ici

queſtion d'abſorber des acides où il n'y en a point; l'on me dira qu'il a diſſout la calloſité, mais je demande que l'on m'en explique la mécanique; car il eſt apparemment vrai, qu'il doit agir ici comme dans les embarras, tumeurs & obſtructions, qu'il n'a qu'une mécanique qui puiſſe ſatisfaire à une multitude de cas differens.

Après la Paix faite l'an 1696, j'euſt l'honneur d'être demandé, pour remplir la place de l'illuſtre M. Thouvenot, qui étoit de ſon vivant, premier Chirurgien de Madame Royale; à mon arrivée à Turin, je vis une pauvre fille mandiante ſur les degrès de l'Egliſe de S. Jean, d'un lieu nommé Cornié, qui faiſoit horreur à voir par les ſcrophules ouvertes, de ſa face & du ſternum: elle avoit outre cela, le col farci de glandes, & les pieds & les mains, tous difformes.

Je la fis venir chez moi, & l'engageai de prendre de deux jours l'un, une prise de notre mercure, & pour l'obliger de prendre ce remede en ma présence, je donnai ordre que l'on lui donna en même temps une souppe.

Cela fût exécuté six mois de suite, au bout duquel temps, elle se trouva entiérement guerie; tellement qu'elle se maria, eût des enfans, resta veuve, & s'est remariée malgré la difformité que lui ont laissé ces cicatrices; elle est actuellement vivante, tout Turin la connoît, & je lui fis tenir au Bâtême le premier enfant que Dieu m'a donné.

Les scrophules sont des maladies d'une très-difficile curation, peu de remede ont prise sur la matiére qui les causent; elles sont communes à certains climats & certaines nations, & souvent les tristes héritages des désordres de

nos ancêtres ; la source est dans le sang, le siége dans les glandes & dans les articulations, elles sont rébelles aux remedes par rapport à leurs froideurs, la tenacité de l'humeur, est à l'acide qui l'épaissit.

L'on est convenu il y a long-temps, que le seul mercure est capable de conduire ces maladies à une parfaite guérison, soit en procurant une fonte, une dissolution, & un mouvement aux liqueurs, ou en détruisant les acides & les ferments vicieux, qui causent les coagulations de la limphe, & faisant couler les esprits & la chaleur dans les membres affligez ; c'est enfin le seul remede de la Medecine, qui peut remplir toutes ces indications.

L'acide qui cause ces coagulations froides, est le plus difficile à détruire, le mercure par ses roulements a peu de prise sur ces ma-

tiéres moles & glutineuſes ; c'eſt par cette raiſon qu'il ſe paſſe un temps aſſez conſidérable, avant qu'il ait pû cauſer un dérangement, qui le mette en état de rompre ou émouſſer la pointe des acides, qui cauſent cette coagulation : il le fait cependant ſans contredit, car en circulant avec la limphe dans les articulations, & dans les glandes ſcrophuleuſes, il détruit peu à peu les embarras & les obſtructions qui s'oppoſoient au cours des liqueurs ; ces cures ſont douces & longues, la ſalivation eſt plus prompte, plus laborieuſe, & plus perilleuſe.

Environ un an après, je traité M. Dufaure, François de nation, marié & établi à Turin, connu de toute la Ville, d'une tumeur qui lui étoit ſurvenu au foye, il y avoit plus de deux ans, pour laquelle maladie il avoit conſulté pluſieurs Univerſitez ; tous les re-

medes qu'il fit lui furent inutils.

Cette tumeur étoit plus grosse que le poingt, très-douloureuse, poussant extérieurement une éminence qui marquoit son étendue; il avoit un poulx très-déréglé, il tomboit souvent dans des sincopes, il avoit un dégout, une insomnie, & une agitation universelle.

Je lui proposai l'usage de mon remede comme un dissolvant, très propre à dissoudre cette tumeur; je voulus joindre à ce remede, un vin calibé pour son usage, où j'avois joint les capillis veneris; il se servit un mois de ces choses, & se trouva entiérement guéri.

Cette tumeur étoit schireuse, mais cependant douloureuse, peut-être par la compression qu'elle causoit aux parties adhérentes; je n'ai donc aucune remarque particuliére à faire sur cette maladie, il y a 24 à 25 ans qu'elle a

été guerie, sans qu'il y ait rien paru depuis, le Malade étant actuellement vivant & en parfaite santé.

Madame Servant, Couturiere de Madame Royale, ma voisine & bonne amie, fut affligée en 1703. d'une tumeur au sein, qui en peu de temps fit un progès considérable par son volume, par la douleur & par sa dureté, courant directement au carcinome.

Elle prit du même remede, & en un mois elle fut entiérement guerie, sans avoir ressenti depuis ce temps, la moindre douleur à la partie, avec ce même remede; j'en ai guéri un très-grand nombre à la Cour & à la Ville, & récemment une Dame du premier rang, que le respect m'empêche de nommer, quoiqu'elle n'ait pas fait un secret de sa guérison; cependant si ces maux sont inveterez, ou il n'y faut rien faire, ou il faut les

emputer : elles ont toujours passé pour des maladies d'une très-difficile curation, & même incurables quand elles sont ulcerées ; elles sont cruelles par leurs douleurs, & très-insurportables par leurs puanteurs, il n'y a que le mercure crud pris par la bouche, qui par les frotemens, puisse émousser les pointes des acides qui déchirent les chairs de ces parties affligées ; & quand même la guérison ne pourroit se faire, rien n'est plus propre pour calmer la douleur, empêcher le progrès, & s'opposer à la pourriture & à la mauvaise odeur, c'est ce que j'ai fait quelquesfois dans ces tristes conjonctures.

Quand notre Cour fut à la conduite de la Reine d'Espagne, jusqu'au Bourg de Cony l'an 1702, je fus attaqué au retour dans la Ville de Fousan, d'un accident de gravelle qui pensa terminer mes

jours ; je rendis dans le bain que l'on m'ordonna, des petites pierres & du gravier avec des douleurs très-grandes en urinant le sang tout clair.

L'on m'apporta à Turin, & M. Fonsage, de ce temps-là, premier Medecin de Madame Royale, me fit des remedes pendant trois mois, au bout duquel temps, je retombai dans le même cas, & rendis encore des pierres & du gravier avec de très-fortes douleurs.

Je fis alors, mais un peu tard, mes réflexions sur mon dissolvant, croyant qu'en rendant la limphe épaissie dans laquelle les sables se trouvoient engagez, ce qui formoit des petits plotons en forme de pierre, que rend touojurs cette humeur fluide ; cet assemblage ne se pouvoit faire, & que s'il se trouvoit qu'il y en eût encore de formez, que l'effet de notre mercure seroit suffisant pour les détruire ;

je pris de ce remede, tous mes accidens ceſſerent, je me trouvai guéri, & depuis ce temps-là, je n'en ai jamais reſſenti la moindre incommodité; il eſt vrai que de fois à autre je prens quelque priſe de ce même remede, ce qui m'a garanti, à ce que je crois, d'une rechute.

Je ſuis le premier ſur lequel j'ai employé ce remede pour une ſemblable maladie, mais je ne ſuis pas le dernier; j'en ai donné depuis à pluſieurs perſonnes qui avoient de ſemblables maux, avec un très heureux ſuccès: il n'eſt pas moins utile dans les rétentions d'urine cauſées par des viſcoſitez & des glaires. M. le Baron de la Chainaye Niſar, en a fait une très-heureuſe expérience, il y avoit quatre ans qu'il ne pouvoit uriner ſans reſſentir des douleurs vives, & avec de grands efforts; il s'eſt ſervi de ce remede, en très-peu de

temps il a uriné à plein canal, sans peine & sans douleur ; il a regardé ce salutaire effet comme un prodige, veu qu'il avoit employé une très-grande quantité de remedes inutilement, il s'en est retourné chez lui très-content, & muni d'une bonne provision de ces pilules, & cela l'Automne passé l'an 1723. M. le Chevalier de Morete, ayant passé cinq jours sans uriner malgré l'assistance de notre très-cher M. Cicognini, & de deux autres trés-fameux Medecins, ce premier préferent le bien de son malade, au qu'en dira t'on, me fit demander pour lui donner ce remede, il urina le même jour.

J'ai un cas tout recent de la même nature, à qui l'on a fait le même remede, & qui a eu un pareil succès, mais toutes ces relations me porteroient trop loin, je les supprime & plusieurs autres,

quoique le nombre des malades guéris ont leurs mérites pour persuader ; car une seule cure peut être imputée au hazard.

Le mercure crud convient donc à la gravelle, la chasse, & empêche la formation de la pierre en détruisant la viscosité de la limphe, qui lie les parties tartareuses du sang.

Les viscositez produisent à peu-près les mêmes accidens que la pierre, si elles ne causent pas tant de douleur, elles ne laissent pas de supprimer souvent les urines, en s'engageant dans les tuyaux qui la charie, & qui sont destinez à la conduire dans la vessie ; dans ce cas comme dans plusieurs autres, il faut que le mercure par sa rondeur & son mouvement, brise, divise, écarte, & par consequent subtilise & détruise la coagulation de la limphe, & cela très promtement, ses chocs & ses roulemens,

uſant les pointes des acides, font quitter priſe à ce qu'ils avoient accroché, ainſi tout ſe diviſe & reprend ſa figure naturelle.

Madame Campagnole, Hôteſſe de la Femme ſans Tête, une des plus fameuſe Auberge de Turin, eſt ſujette à une cruelle colique, il y a trois ans que cette maladie l'a miſe aux abois; l'année paſſée 1722, elle fut ſurpriſe du même mal au milieu de la nuit, comme nous ſommes voiſins, elle me fit demander, je la trouvai dans un état à faire pitié, je lui fis avaler une double doſe de notre mercure, peu après ſes cruelles douleurs ceſſerent, elle rendit dans le reſte de la nuit, un grand ſeau tout plein d'excremens & d'eau; le jour en ſuite elle vuida encore par l'anus un autre ſeau d'eau, & elle fut tout à fait quitte de ſa maladie, ce qui la ſurprit agréablement, car dans l'autre qu'elle

avoit eue ci-devant, elle passa un mois dans les douleurs & dans les remedes, & dans celle-ci peu de moments après avoir avalé le remede les douleurs cesserent.

La prodigieuse évacuation qui se fit très-promptement, fût l'ouvrage des purgatifs, mais le mercure n'a pas laissé d'y contribuer en brisant & rendant les humeurs plus fluides & plus coulantes; cette femme avoit tout le bas ventre farci d'humeurs visqueuses & acides, qui lui causoient une tention & une irritation aux intestins & à tout le bas ventre, le mouvement peristaltique des intestins étoit ralenti & dépravé, rien ne pouvoit mieux le rétablir que le roulement du mercure, qui en même temps, détruisant les pointes des acides qui causoient les mouvemens convulsifs de ces parties, la crispution des fibres circulaires étant cessée, il est naturel

que toutes les matiéres retenues dans cette capacité, ayent dû prendre la route de l'anus, ayent ſuivi le mercure, qui par ſon propre poids, cherche toûjours à ſe précipiter en bas.

Le mercure étant dans le ventricule ſe mêle & ſe confond avec ce qui s'y trouve, les veines lactées pompent ce qu'il y a de plus ſubtil & de plus diſpoſé à entrer dans leurs pores ; ce qu'il y a de plus volatil dans le mercure eſt enlevé, devoré par les veines, & eſt porté dans le ſang qui le rend plus fluide & plus coulant, & plus doux, ce qui reſte dans la maſſe des matiéres plus craſſes, qui ſont dans le ventricule, ſuit la route des purgatifs ; & s'il ſe trouve des embarras des viſcoſitez & des acides dans les inteſtins, il les ouvre, ſubtiliſe les matiéres, ruine le picquant & le crochu des acides, & entraine tout ce qui eſt vicieux & inutile

par les selles, sans toucher à ce qui est bon & nécessaire ; ce qui preuve cette verité, c'est que ces grandes & prodigieuses évacuations n'ont laissé à la malade, ni agitation ni foiblesse.

L'an 1710 un nommé M. de la Pierre, gouverneur d'un Seigneur Allemand, qui étoit à l'Hodemie, dont le nom a échapé à ma memoire, avoit une galle inveterée, à qui tous les remedes qu'il avoit faits en France & en Hollande, lui avoient été inutils ; je lui fis prendre de notre mercure, & sans autre remede, en trois semaines il fut entiérement guéri : il partit d'ici très-content, & l'année ensuite il m'écrivit de la Haye pour en avoir, un de ses amis ayant la même maladie. M. Carret fort de mes amis, Commissaire des Guerres dans les Armées & Hôpitaux de France, qui de mon temps, avoit eu la regie de l'Hô-

pital d'Oulx, pendant que j'étois Chirurgien Major du même Hôpital, ſe trouvant à Valence ſur le Pô en 1710, fut affligé d'une dartre très-difforme, très-rouge & élevée d'un travers de doigt, qui lui occupoit la moitié du viſage.

L'on lui propoſa pluſieurs remedes qu'il ne voulut pas faire: diſant je vais dans peu à Turin où j'ai mon ami Belloſte, qui a un remede qui me guérira.

Il ne tarda pas d'y venir, je lui fis prendre de notre mercure, ce qu'il y a de particulier, c'eſt que dès la premiere priſe, il m'aſſeura qu'il alloit mieux; à la ſeconde, la diminution étoit apparente: enfin à la quatriéme, il n'y avoit preſque plus rien. Il en prit cependant quelques autres, mais il eſt très-veritable, qu'à la cinquiéme il ne reſta aucun veſtige, ni aucune marque de cette difforme

maladie, il eſt à Paris où il peut rendre témoignage de cette verité. Il arriva la même choſe & avec la même promptitude à Mr le Comte d'Arque Bavarrois, revenant de France, où il avoit été traité de quelque maladie ; il fut ſurpris en Savoye de douleurs aux épaules, & d'une quantité de groſſes puſtules qui lui couvroient tout le viſage & qui étoient très-difformes ; il vint loger chez la Campagnole, & cela l'an paſſé 1723. Il envoya prendre le très ſçavant M. Cicogniny pour avoir ſon avis, ſçavoir s'il ſe feroit traiter à Turin, ou s'il retourneroit en France pour ſe faire guérir ; nôtre judicieux Medecin lui conſeilla de m'envoyer prendre pour lui donner un remede de ma compoſition, qu'il croyoit ſuffiſant pour le tirer de cet embarras, ce qui fut fait, il prit de notre mercure, & dès la deuxiéme priſe il s'ap-

perçû que ſes douleurs étoient moindres, & ſes puſtules flétries; & à la quatriéme, tout diſparut au grand étonnement de ce Seigneur, qui regarda cela comme un prodige; il ne laiſſa pas d'en prendre enſuite quelque priſe, & en fit ſa proviſion à ſon départ.

La promptitude avec laquelle le mercure fait diſparoître la difformité de cette dartre avec tumeur, eſt une preuve inconteſtable de ſon union avec la limphe; il fait dans les dartres, dans la galle, & dans les boutons du viſage & des autres parties du corps, la même manœuvre qu'il fait dans les tumeurs ſchirreuſes, ſcrophuleuſes, carcinomateuſes, loupes, &c. Il détruit les embarras des glandes, en ruinant les acides qui les avoient cauſées, & comme la limphe le porte & le charie juſqu'aux poroſitez de la peau, ſes parties volatiles s'échapent avec

rapidité, par l'insensible transpiration; elles frotent contre les acides qui se trouvoient engagez dans les porositez, les usent & les entrainent avec elles, & ainsi les mamelons fibreux qui étoient engagez & bouchez reprennent leurs figures, leurs ressorts & leurs usages, la peau se néttoye, les pores se r'ouvrent, & la transpiration se rétablit.

Quoique les maladies dont nous traitons ici-dessus, ayent eu des differens accidens, c'est toujours une même cause qui les produit; les préparations de ce mercure doux, l'Etiops mineral, la poudre d'Algarot, conviennent extérieurement; pour lors ce mercure, lie, embarrasse & se charge des acides, ouvre la peau & procure la guérison: mais le flux de bouche est à craindre, si les acides mêlez & engagez avec le mercure, viennent à rentrer dans le com-

merce des fluides ; c'eſt ce qui me fait dire que l'uſage du mercure crud pris par la bouche, fait plus d'effet, eſt plus ſur & plus prompt.

L'an 1719, le fils de mon Aide-Major de l'Hôpital de Briançon, me fut envoyé à Turin chargé d'une lépre univerſele, la tête dans un état déplorable, & tout le corps plein d'écailles blanches ; je le fis voir en cet état, à quelqu'uns de mes Confreres, dont M. Calcan, Maître Chirurgien collegié, & préſentement Syndic, pendant que je ſuis Prieur du College nouveau, établit par le Roi, étoit du nombre.

Je le tins chez moi, le fis manger à ma table ſans aucune diſtinction, il ne garda ni la chambre ni le lit, je lui fis prendre deux jours l'un, le ſoir en ſe couchant ou en ſoupant, une priſe de notre mercure, & ſix ſemaines après je le fis voir aux mêmes Chirurgiens,

la tête & le col nets comme une perle & entiérement guéri, n'aïant pas passé un jour sans aller à la promenade, & à courir toute la Ville.

La lépre & la verole sont sœurs, engendrées d'un même pere, suivant l'opinion des Sçavants ; le mercure a toujours passé pour le remede spécifique de ces maladies, depuis que l'on les connoît, & depuis que l'on s'en sert ; il a, il est vrai, sur ces ferments un pouvoir absolu, plus ils font paroître de rage pour affliger les hommes, plus il montre de vigeur & de force pour les détruire ; ce sont des hydres que cet hercule se plaît à terrasser, la mécanique de son action sur ces virus n'a pas besoin d'être expliquée, elle est connue, elle est visible, & ne peut être contestée, c'est le premier Lépreu qui est tombé entre mes mains ; cette maladie si formidable, céde

au mercure bien préparé & bien mélangé, comme à la plus simple des maladies.

L'an 1721 j'eust commission de Madame Royale d'aller à la Ville d'Equiere voir de sa part, Madame la Comtesse Busquet, detenue au lit depuis quatre mois, par une cruelle sciatique si douloureuse, qu'elle ne pouvoit faire aucun mouvement, sans ressentir des douleurs mortelles, malgré les soins & la grande capacité de M. Gose son Medecin; comme cette Dame qui est des plus puissantes, étoit obligée de rendre les excréments dans le lit, l'on appréhendoit avec raison une mortification aux parties postérieures, ce qui fit que sans perdre de temps je proposai à M. son Medecin, l'usage de notre mercure, ce qu'il accepta très-cordialement.

Elle n'en eût pas pris plus de trois prises, que ses cruelles dou-

leurs ceſſerent, & à la quatriéme elle n'en reſſentit plus, à la ſeptiéme elle ſortit du lit & commença à marcher; la quantité de pituite que ce remede fit ſortir durant les premieres priſes, cauſa une ſurpriſe & à la Malade & au Medecin; à la Malade, en ce qu'à meſure que ces évacuations ſe faiſoient, elle ſentoit un ſoulagement conſidérable & un dégagement de toute la partie affligée, ſans perdre rien de ſes forces; au contraire plus l'évacuation étoit grande, plus elle reſſentoit de vigeur. M. ſon Medecin regardoit ces effets ſalutaires comme un enchantement, ce qui l'obligea à m'en écrire ſa ſurpriſe dans des termes pleins d'eſtime & de bontés; cette Lettre fut lûe à Mme Royale par le très-aimable M. Cicogniny, qui ſe trouva lui-même charmé de l'effet ſi prompt & ſi ſalutaire de ce ſimple remede, & des expref-

ſions tendres & obligeantes du Medecin de la Malade.

La Goutte naiſſante, le Rhumatiſme, la Sciatique, & toutes les autres maladies de cette nature, ſont guéris par l'uſage du mercure crud, pris par la bouche, comme l'expérience nous l'a fait voir dans une multitude d'occaſions; elles ſont toutes d'une même nature, quoiqu'elles ayent differens noms, & qu'elles occupent ou affligent differentes parties; comme c'eſt la même cauſe, c'eſt auſſi un même remede qui les guérit, & tout cela par la même mécanique qui nous jette toujours dans le même raiſonnement du choc, du frotement, de l'ébranlement, du délogement, & de la ruine des pointes crochues des acides.

La promptitude avec laquelle le mercure agit ſur ces petits corps, à mon ſens ne peut être expliqué autrement, puiſque rien

ne se communique si promptement dans le sang, ainsi il est porté en trés-peu de temps aux parties affligées, & par plusieurs repriſes dans un jour naturel ; c'est par cette raiſon que ce qu'il a commencé par les premiers frotemens, il l'acheve par ceux qui suivent ; il est vrai qu'il s'en dissipe par la transpiration & qu'il en sort par les selles avec les excremens, mais l'on en redonne d'autre par repriſe, qui fait que cette premiere manœuvre est continuée sans interruption, ce qui fait que les acides qui ont occupé les pores des membranes, comme il arrive dans la Sciatique & dans les Rhumatiſmes, sont facilement & promptement délogez & ruïnez, leurs pointes étant hériſſées & non engagées dans aucune matiére qui les couvrent, ni qui les deffendent des attaques que les petits globules du mercu-

re leurs portent ſans aucune interruption, quand le ſuc nourricier qui eſt chargé du mercure qui l'accompagne par tout, vient ſe communiquer aux membranes affligées, pénêtrées, & comme lardées de ces petits corps pointus, crochus & tranchants; les petites particules rondes & ſubtiles du mercure, s'épanoüiſſent ſur les membranes, & roulans comme autant de petites perles très-fines, & cependant aſſez ſolides pour heurter, uſer & détruire les foibles pointes des acides, & enſuite ils ſont repompez par les veines; je n'ai pû me faire une autre idée de la promptitude avec laquelle les máladies, dont j'ai parlé ci deſſus, ont été terminées; ceux qui ſont plus éclairez que moi, pourront peut-être leur donner une explication plus ſçavante & mieux raiſonnée.

La femme de M. Reſſant, Mar-

chand Libraire à Turin, agée de 33 ans, fut envoyée de Briançon à son mari, au mois de Novembre de l'an passé 1723, chargée d'une multitude de maux qui avoient été traitez durant quatre ans, sans aucun fruit, par les plus habils Medecins du Briançonnois; elle avoit entr'autres une petite fiévre, une difficulté de respirer, douleur à la region du ventricule, l'halaine très-mauvaise, mechante couleur, & la cuisse & jambe droite d'une grosseur monstrueuse, pour laquelle derniere maladie, l'on lui avoit fait prendre plusieurs sortes d'eaux minérales sans aucun fruit, tant en bains qu'en fomentations, tellement que tous ces maux avoient été jugez incurables. M^r son époux la voyant dans ce pitoyable état, eut assez de confiencé en moi, pour l'abandonner entiérement à ma seule conduite; ce fut avec un

peu de répugnance que je me chargeai de cette maladie cronique.

Cependant ayant connu par un grand nombre d'expériences, que c'eſt dans les cas déſeſperez, que le mercure ſe plaît à faire connoître ſa force, ſa vertu, & ſa ſupérioté ſur les autres remedes de la Medecine, je n'héſitai point de lui en donner d'abord ſans aucune autre préparation.

Les premieres priſes ont ſoulagé la Malade, la plupart des accidents ont ceſſé, le poux s'eſt remis, la douleur de l'eſtomac & la mauvaiſe odeur ont été ſurmontées, la cuiſſe & la jambe ſont devenus moins douloureuſes, mais ils ont peu diminué, elle en prit ainſi ſeize priſes, que l'on fut obligé d'interrompre par la venue de ſes menſtrues; cela fini, l'on a recommencé à lui en donner peu à peu; & ſans aucune agitation cette formidable coagulation d'humeurs

meurs s'eſt fondue, les liqueurs ſont devenues fluides après avoir pris quarante & deux priſes de ce mercure, la cuiſſe & la jambe ſe ſont amolies, la fonte de ce prodigieux embarras eſt rentrée pêle-mêle avec le mercure dans le commerce des liqueurs; enfin dans le mois de Mars de l'année courante 1724, le mercure fit à cette Malade ce qu'il fait après les frictions; il lui excita un flux de bouche, avec cette difference, qu'il fût très-doux & qu'il ne cauſa qu'une médiocre chaleur à la bouche; c'eſt la premierefois que cela m'eſt arrivé, quoique j'en aye donné plus de ſix mois de ſuite.

L'on a tout lieu ici d'admirer les ſalutaires effets du mercure, qui d'une maniere ou d'autre, ne peut ſe diſpenſer de détruire tout ce qui afflige le corps.

Il faut remarquer pour entrer dans la connoiſſance de cette mé-

canique, que dans la maladie de la cuisse & de la jambe, il n'y avoit aucun épanchement ; la coagulation des liqueurs, occupoit seulement les glandes & les vaisseaux extérieurs ; la preuve est, que malgré la grosseur de ces parties, la Malade ne laissoit pas de marcher, les parties organiques n'étant pas occupées ; le poids seul, & la douleur causée par la tension, étoient les seules choses qui se faisoient sentir.

La fonte s'est donc faite dans les vaisseaux & dans les glandes, il est naturel qu'ayant repris leurs fluiditez naturelles, ils ayent rentré dans le commerce des fluides, & qu'ils ayent repris la route de la circulation.

Or comme les parties subtiles du mercure se sont trouvées confondues avec ce qui a été dissout ; ils ont élevé ces fluides en haut, les vaisseaux de la gorge se sont

remplis & tendus, & les orifices des canaux salivaires ont été forcez, se sont dilatez, & ont donné passage à ce qui a voulu sortir; & alors la cuisse & la jambe ont diminué considérablement.

Ce salutaire flux, a duré environ huit jours, & a remis cette femme dans un état de santé qui l'a surprise; comme je la traite actuellement, j'espere que dans peu sa cuisse & sa jambe, seront dans leur état naturel.

Si le mercure crud se chargeoit des acides, comme beaucoup de gens l'ont crû, dans la quantité qui avoit causé ses considérables coagulations, l'on eût vû des délabremens à la bouche, par où la nature les a poussé.

Il n'a paru qu'un peu de chaleur, car ceux qui causent ces maladies, ne sont ny si piquants, tranchants, ny si corrosifs que les acides veneriens, qui carient les

os & rongent les chairs, sans qu'ils soient melangez avec aucune autre matiére.

La matiére épaisse & visqueuse, qui sert de nourriture aux poils, se trouvant très-abondante par les embarras qui s'étoient formez dans la peau où ils sont plantez, les fit croître & grossir dans toute l'étendue de la cuisse & de la jambe, tellement qu'elle en étoit toute couverte & toute noire; c'est ce qui m'a fait regarder la maladie de ces parties, causée par une viscosité très-gluante qui s'est arrêtée dans les vaisseaux capillaires de la peau, & dans les glandes cutanées, qui par rapport à leur nombre prodigieux, ont enfin formé un volume si considérable.

L'on doit donc être persuadé que le mercure, tôt ou tard, se communique, pénêtre, & brise la liaison de ces matiéres, qu'il fait quitter prise aux acides qui les

avoient acrochées ; qu'alors ils reprennent leurs premieres fluiditez.

Si l'on fait un peu d'attention à ce que le mercure a produit dans une cure, l'on peut juger de ce qu'il doit produire dans toutes les autres, quoique de differente espece, le regardant comme le favori de la nature, qui dans tant de differentes opérations & productions, n'a qu'un seul mécanisme ; j'ai remarqué aussi par les effets que le mercure produit sur tant de sujets & de maladies differentes, que c'est toujours la même manœuvre.

Comme dans les opérations surprénantes de la nature, mouvement & figure ; la nature est inimitable dans ses ouvrages, le mercure est incomparable dans ses opérations.

J'ai présentement entre les mains des maladies très-épineuses & très-inveterées ; je les traite avec

le même remede, & depuis que je m'en ſerts, je commence à eſperer une iſſuë favorable, quoique depuis pluſieurs années, l'on a pour les guérir épuiſé tous les moyens qui ſont d'uſage.

De ces malades, il s'en trouve que je ne puis nommer par reſpect, d'autres qu'il faut taire par diſcretion.

Que le Lecteur juge enfin, de ce qui ſe peut faire, par ce qui a été fait; les cures que nous avons citées ci-devant ont leur mérite; celles qui ſuivent auront auſſi le leur: cela doit, ce me ſemble, ſuffire pour donner une idée des effets admirables de ce remede.

La premiere femme de Monſieur Rouſſeau, Maître d'Arme du Roy, fut affligée durant près de quatre mois de pluſieurs maux en l'an 1702. Elle fut enfin viſitée par pluſieurs de Mrs nos Médecins; & après avoir examiné avec autant d'attention que de capaci-

té, les accidents; car l'on peut dire avec verité, que la Faculté de Medecine de Turin, eſt une des plus célebre de l'Europe; ils jugerent que c'étoit un Solium, qui avoit reduit cette Dame dans la conſomption, à raiſon d'un vomiſſement reglé qui lui ſurvenoit tous les jours; peu après avoir pris ſes aliments, ces Mrs jugerent à propos de lui donner de notre mercure, comme le ſeul remede capable de le détruire.

La premiere priſe fit ceſſer le vomiſſement, & les autres qui furent au nombre de douze, la rétablirent entiérement.

Il arrive cependant des cas, où malgré toute la capacité de la Medecine, l'on eſt ſujet à ſe tromper, comme il arriva à la Treſſeuſe de mon Perruquier M. de la Touche, agée de 15 à 16 ans, en l'an 1712, laquelle fut traitée durant plus de trois ſemaines par ſaignées, pur-

gations, & autres remedes & opérations, le tout avec si peu de fruit, qu'il survint à la Malade, un hocquet si violent & si fréquent, qu'il lui étoit impossible d'avaler, ny de retenir les alimens; Mr son Medecin l'abandonna, & chargea sa mere de la remettre entre les mains des Prêtres, & de lui faire recevoir ses Sacremens; dans ce cas, M. de la Touche me vint prier d'aller voir cette fille; je la vis, l'examinay, la touchay, & crus voir dans ses yeux des signes de vers, je ramenai Mr de la Touche chez moi, & lui donnai une prise de notre mercure, avec ordre de lui faire prendre peu à peu, quatre petites pilules avec un peu de vin, & très-promptement; ce qu'il fit, chose surprenante & veritable; la premiere fit cesser le hocquet, elle avala ensuite les autres avec facilité, un peu après elle rendit par la bouche un ver,

gros comme le doigt, long de demie aulne, & une tête assez grosse, que ces gens jetterent, à mon grand regret, dans les commoditez; & en peu de jours, elle fut entierement guérie.

La plûpart de Messieurs les Médecins regardent les vers du corps avec indifference: ils sont, disent-ils, des animaux domestiques, comme nécessaires pour consommer certaines superfluitez dans nos corps.

Avec tout cela, plus ils s'y multiplient, plus ils y restent, plus ils deviennent gros, & plus il leur faut de nourriture: dans les temps des maladies dans lesquelles l'on observe la diete quelquefois assez rigoureuse, il faut qu'ils vivent aux dépens du peu d'alimens que l'on donne au malade, ou qu'ils dévorent les parties dans lesquelles ils sont enfermez, pour subsister.

Tout cela conſideré, l'on doit convenir qu'il faut empêcher leur accroiſſement & leur multitude, s'en défaire au plutôt, chaſſer de nos entrailles des animaux qui traînent après eux la corruption, que nous nourriſſons à nos dépens, & qui ne vivent que pour nous faire mourir.

Les vers de l'eſtomac & des inteſtins ne peuvent réſiſter au mercure ; c'eſt un poiſon pour eux ; qui les détruit & qui en ruine les ſemences : c'eſt l'opinion de tous ceux qui ont écrit du mercure ; elle eſt évidente, & l'expérience en fait foy.

Tout eſt plein de vers, aucun aliment n'en eſt privé, leurs ſemences entrent dans nos corps par une multitude d'endroits ; il y en a dans le ſang & dans les liqueurs ; aucun ſexe, aucun âge & aucun tempérament n'en eſt éxempt ; ils dévorent indifféremment pour vi-

vre, le bon & le mauvais. Mais le *Solium* ne cherche que le chile pour sa nourriture ; c'est ce qui fait que ceux qui en ont, ne peuvent éviter la consomption.

Les vers du ventricule & des intestins sont des semences & des excrémens, qui se mêlant avec le chile, sont portez dans le sang, & causent des fiévres de différente nature, soit par la pourriture, ou par la coagulation que ces aigres peuvent causer au sang.

Dans tous ces cas, je croi que rien ne convient mieux que le mercure, puisqu'il sépare du sang & entraîne avec lui tout ce qui s'étoit introduit de vicieux ; il excite la transpiration, & fond, divise & subtilise par son choc & le roulement de ses parties rondes, ce qui a pû être coagulé ; car en Médecine l'on regarde la coagulation comme la source de la plûpart des fiévres, comme elle est aussi la cau-

se d'une multitude d'autres maux.

Soit enfin vers, coagulation, le mauvaise usage des choses naturelles, ou des alimens qui introduisent dans le sang des particules propres à y exciter une fermentation fébrile, ou que le défaut de transpiration fasse regorger dans le sang dequoi y causer une effervescence; le mercure peut vaincre tout. Quand le mercure est bien éteint, & que ses parties sont divisées autant qu'il est possible, & que dans cet état il est porté dans le ventricule, il est succé & pour ainsi dire dévoré par les veines lactées, & charié dans la masse du sang.

Suivant les Remarques de M. Lévvenoëck, le sang a des parties globuleuses, le mercure les a toutes semblables: elles ne peuvent donc ni s'unir, ni s'accrocher, car les globules du mercure sont lisses. Le mouvement du sang &

de la limphe avec laquelle il se joint, fait que ces petits globules se heurtent les uns contre les autres : par ce choc réiteré, tous ces globules tant du sang que du mercure, se brisent & se divisent à l'infini, en se multipliant : c'est par cette manœuvre que les coagulations du sang sont détruites, qu'il devient plus subtil, plus coulant, & moins propre à s'engager & à s'embarasser dans sa route, dans les tuyaux les plus fins : les globules du mercure, comme plus polis, plus roulans & plus fermes, & unis avec la limphe, ils sont insinuez dans les lieux où la rapidité de son mouvement les entraîne ; ils forcent tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à leur cours, ils écartent tout ce qui s'étoit uni contre nature ; & par le mouvement qu'ils leur communiquent, ils en empêchent la réunion, ils entraînent & poussent devant eux

tout ce qui n'eſt pas analogue au ſang, conduiſant ces particules hétérogênes aux émonctoires, ſoit univerſelle ou particuliere, ſelon l'inclination de la nature & la diſpoſition des ſujets.

Ces mêmes particules unies, comme nous avons dit, avec la limphe, la rendent plus coulante, plus pénétrante, plus active, plus douce, & plus balſamique, & par conſequent plus propre à augmenter le ſuc nourricier des parties du corps, & plus propre à réparer les pertes qu'il a ſouffert par la rigueur des maladies, en détruiſant en même temps les cauſes fatales qui les avoient produites.

Si ce que nous avons remarqué ci-deſſus du mercure, eſt vrai, l'on doit en même temps convenir qu'il n'a rien de corroſif ni de vicieux: s'il peut acquérir ces qualitez, ce ne peut être que quand on lui a fait perdre ſa figure naturelle & ſon mouvement.

C'eſt donc la violence du feu qui faiſant changer la figure du mercure & ſon mouvement, dans leſquels conſiſte ſa force & ſa vertu, le rend corroſif, comme il arrive lorſqu'on l'incorpore avec le ſel & le vitriol, pour en faire le ſublimé corroſif.

A juger du mercure crud par ſes effets, c'eſt lui que l'on devroit appeller mercure doux ; car celui qui eſt préparé par le feu, à qui l'on donne le nom de doux, peut ſe joindre aux acides dans le corps, & former un acide ; deſorte que l'on ne peut l'employer que modérément & rarement, ſi l'on ne veut exciter un flux de bouche douloureux : j'en ai vû les triſtes effets ſur un malade de conſequence, qui fut la victime de l'opinion & du remede.

Le mercure crud qui entre dans le corps par les frictions & le parfum, ſe joint avec la limphe ; mais

il pénetre auſſi dans les veines & dans les arteres.

Ce volume de corpuſcules globuleux heurtant contre le ſang des arteres, par un mouvement contraire à ſon cours, fait pour lors l'effet d'une digue.

Si le ſang & les eſprits cedent à ce choc, il faut que leurs mouvemens ſoient ralentis & même ſupprimez dans toute l'étendue où ſe fait la friction, qu'ils rétrogradent ou qu'ils s'arrêtent : ce combat ne peut être favorable pour le malade, & doit produire les accidens qui accompagnent le défaut de circulation : je n'ai que trop vû de ſes triſtes cas. S'il pénetre dans les pores des petites fibres nerveuſes qui aboutiſſent à la peau, par ſa volatilité il pénétrera dans le tronc des nerfs, & s'oppoſera au cours des eſprits animaux, qui cauſera paralyſie.

Tous ces accidens ne ſont point

des effets de la mauvaise qualité du mercure crud ; c'est son application qui s'oppose au cours naturel du sang & des esprits, qui cause ces extravagances & plusieurs autres que je supprime.

L'on voit donc quelle difference il y a de faire entrer le mercure crud par les pores, ou de le prendre par la bouche par intervale ; car alors il se mêle & s'insinue avec ce qu'il trouve dans le ventricule & avec le chile ; il entre dans le sang, il s'associe avec la limphe, il suit son mouvement naturel & volontaire, il facilite son cours & fortifie ses mouvemens, il la rend plus fluide, plus subtile & plus coulante : il détruit les obstacles qui pouvoient s'opposer à son passage : unis ensemble, ils pénetrent partout ; & toutes ces choses se font doucement, insensiblement, sans contrainte, sans agitation, & sans tumulte : il se fait cependant

par cette admirable manœuvre, de surprenantes & divines opérations.

Les esprits acides injectez dans les veines & dans les arteres, y causent des accidens ; pris par la bouche, ils sont utiles.

La vipere qui par sa piquure a fait entrer son venin par les pores, cause des accidens ; pris par la bouche, il est modifié & corrigé par les fermens de l'estomac, & ne produit rien de fâcheux.

Pour décrier l'usage du mercure crud & le rendre odieux, l'on a eu recours aux accidens qui arrivent à ceux qui travaillent aux mines d'où l'on le tire.

M. Lemery croit que la paralysie qui survient quelquefois à ces ouvriers, est causée par les soufres qui émanent du mercure, lesquels entrant par les pores, se figent dans les nerfs à cause de leur froideur, & bouchent le passage des esprits animaux.

Si cette raiſon a lieu, les frictions & le parfum ſont bien à craindre.

Ne pourroit-on pas croire que ces ouvriers qui ſont ſans ceſſe environnez des vapeurs volatiles du mercure, qui en reſpirent l'air inceſſamment, ces parties ſubtiles entrant par les narines, s'élevent, pénétrent & s'arrêtent ſous le crane, ne pouvant paſſer outre ni pénétrer au-travers de ſes pores; tel que fait l'eau d'un pot qui bout, qui s'arrête au couvercle, & qui retombe par gouttes. Cette vapeur ayant à la ſuite formé un volume, ces petits globules retombent par leur propre poids vers la baſe du crâne, font une compreſſion à l'origine des nerfs, ce qui produit la paralyſie. Le même accident arrive aux Doreurs par la même raiſon, mais plus ſouvent; car ils employent le mercure ſur le feu, qui le fait élever facilement, ainſi ils le reſpirent en ſubſtance.

Ceci, comme on le peut voir, n'eſt point l'effet de la mauvaiſe qualité du mercure, mais un accident produit par la compreſſion d'un corps étrange.

Dans le temps que j'étois Chirurgien Major des Hôpitaux de Briançon & d'Oulx, nous avions dans la ſaiſon favorable pluſieurs vérolez dans les grands remedes, enfermez dans des lieux bien clos & ſerrez: je n'ai pas vû que les garçons qui en avoient ſoin, & qui reſtoient jour & nuit avec eux, reſpirant la vapeur du mercure, ayent ſouffert la moindre incommodité.

J'ai traité à Briançon un Capitaine d'un *volvulus*, à qui je fis avaler deux livres de mercure crud, qu'il garda ſix jours entiers dans le corps, ſans qu'il y ait produit rien de fâcheux; & ceux qui gardent des balles de plomb pluſieurs années dans les membres, &

quelquefois toute la vie, remarque-t-on, quoiqu'il y ait du mercure dedans, le moindre accident ?

Vouloir avec tout cela persuader que le mercure crud n'eſt pas mal faiſant, n'eſt pas une petite entrepriſe ; bien des gens le croyent un poiſon corroſif ; on l'accuſe d'être la cauſe des ulceres qui viennent à la gorge & à la bouche de ceux à qui l'on donne le flux de bouche : ſi on lui fait la grace de ne le pas croire corroſif par luy-même, on veut qu'il le devienne en ſe chargeant des acides vénériens : opinion reçûe & ſoutenue par de très-fameux Auteurs.

Il me ſemble cependant qu'il y a bien des choſes à dire pour ſoutenir le contraire, ſi l'on veut y faire un peu de réfléxion, & ſe défaire de ſa prévention.

Les ulceres qui affligent la gorge & la bouche de ceux qui bavent, viennent ſelon moi, des acides

contenus dans le ferment vérolique ; le mercure l'ébranle, le déloge, le met en mouvement, le charie avec la limphe pour lui procurer une issue par la voye des crises, quelquefois par la bouche, par les selles, par les urines, ou par la transpiration.

Il faut considerer que dans la salivation les âcres acides corrosifs du virus qui étoient répandus dans toute la masse des fluides, & ceux qui étoient cantonnez dans les nodus, les pustules, glandes, chancres & ulceres sont tous chariez dans des tuyaux qui les conduisent dans les canaux salivaires, pour sortir ensuite par la bouche, ce qui fait la salivation ; qu'étant ainsi tous réunis & passant tous par un même lieu, il est naturel qu'ils y laissent des impressions, & que des parties aussi délicates que celles de la gorge & de la bouche, soient déchirées, entamées

& ulcerées par la quantité de ces petits corps tranchans, aigus & corrosifs, sans que le mercure y ait aucune part, que celle de les avoir mis en mouvement pour procurer leur sortie.

Le mercure que l'on fait entrer dans le corps par les frictions, prend une partie des liqueurs à contre-sens, comme nous l'avons déja remarqué : ce coup de rétrogradation qui pousse de la circonférence au centre, subtilise la limphe, l'éleve en haut, lui donne un mouvement violent & rapide, le porte vers la tête & la gorge, lesquelles s'enflent par cet amas de limphe qui lui est dardé de presque tous les endroits du corps, laquelle ne pouvant être contenue dans les petits volumes des vaisseaux, par l'effort de la tension qu'ils ne peuvent soutenir, les orifices des canaux salivaires sont forcez, s'ouvrent, se dilatent, & don-

nent passage à cette abondance d'humeur limphatique : or comme le mercure n'a pas circulé suivant le cours naturel de la limphe, & qu'il n'a fait que s'élever avec elle, il n'a pû par ses roulemens briser ni détruire la pointe des acides, qui passant par la gorge & par la bouche, tels qu'ils sont, y causent des ulceres & des délabremens incommodes & douloureux.

Le seul mouvement qui se fait de la limphe & du mercure dans cette occasion, est une simple sublimation qui se fait en haut & qui s'y arrête ; tellement que si les canaux salivaires tardoient à s'ouvrir, le malade seroit suffoqué. L'on voit donc que dans cette conjoncture le mercure & la limphe sont dans une espece de repos ; que l'évacuation qui succede, & l'écoulement de la limphe & du mercure ne change rien dans l'ordre de leurs situations ; l'action

quoique

quoique violente, se termine à la gorge. Pour que le mercure use & détruise les pointes des acides, il faut qu'il roule & qu'il circule paisiblement avec eux, par un mouvement continu & réitéré; ce qui ne se peut faire par les frictions & par le parfum, ni par aucune préparation de mercure, de quelque nature qu'elle puisse être: quand la crise après les frictions se détermine par les selles ou par les urines, l'on a beau dire, si le mercure étoit joint aux acides, l'on verroit paroître des accidens & des ulceres à l'anus, à la vessie & à la verge, ce que l'on ne voit pas.

Si le mercure crud se pouvoit joindre aux acides, l'on verroit paroître de très-funestes accidens apres les frictions, par lesquelles il en entre une si grande quantité dans le corps. Ceux à qui nous en avons donné par la bouche plus de six mois de suite, comme par

exemple dans la cure des scrophuleux qui sont tous farcis d'acides, si cette union étoit possible, il auroit paru quelques traces, quelque marque, irritation, chaleur, excoriation, ce qui pourtant n'est pas arrivé.

Pour que le mercure puisse être sublimé, il faut qu'il soit en repos, que le feu qui est dessous embrasse ses parties rondes pour les élever en haut, comme il arrive à celui qui est employé par les Doreurs.

Quand le mercure crud est pris par la bouche en pilules, quoique ses parties soient très-divisées & très-subtiles, malgré les purgatifs avec lesquels il est mêlé, il se communique très-promptement aux liqueurs, il nage dans un fluide, & il est dans un perpetuel mouvement; ainsi il ne peut être sublimé; la chaleur du corps lui sert d'éperon, l'anime, augmente son mouvement, & le fait pénétrer

partout ; il ne quitte point les liqueurs avec lesquelles il est mêlé, que pour gagner les émonctoires.

De très-habiles gens, de qui cependant le mercure n'est pas connu, sont d'opinion que l'on en peut prendre de crud par la bouche quelques livres, comme par exemple dans le *volvulus*, sans qu'il puisse produire rien de fâcheux ; mais qu'il est dangereux d'en prendre seulement quelques dragmes, qu'alors il peut se sublimer par la chaleur du corps : opinion reçûe par quantité de gens, & cependant très-fausse.

M. Leduc Médecin, que nous avons cité ci-dessus, a vû à Smirne que la plupart des femmes qui veulent paroître belles & fraîches & acquérir de l'embonpoint, avalent souvent deux dragmes de mercure crud sans aucun mélange.

Quand l'on en prend quelques livres, s'il n'eſt arrêté par l'embaras des inteſtins, il paſſe vîte & ſort au même poids qu'on l'a pris: quand il eſt pris en petite quantité, il reſte plus long-temps dans le corps, il heurte, détache, briſe & chaſſe dans les inteſtins ce qui ſe trouve dans le ventricule, de gras, de viſqueux, de limoneux, d'âcre, & d'acide; il fait la même manœuvre dans les inteſtins, mêlé avec ces matieres, roulant avec elles, il ne peut être ſublimé, il reſſort tel qu'on l'a pris, entraînant avec lui ce qui auroit pû aigrir le ſang, alterer les fermens du ventricule, & cauſer une mauvaiſe coction.

Tout ceci fait voir quelle utilité l'on peut tirer de ſon uſage, que c'eſt à tort que tant de gens ſe ſont déchaînez contre lui: tels & tels, dit-on, ont été affligez de tels & tels accidens par l'application du

mercure, donc il eſt mauvais, il eſt dangereux.

Il y en a même qui ſont épouvantez quand ils entendent prononcer ſon nom, & qui croiroient être empoiſonnez, s'il en étoit entré dans leurs corps.

Cette erreur eſt entretenue & fomentée par la prévention de pluſieurs perſonnes, d'ailleurs capables, qui décident & jugent impunément ſur les effets du mercure, ſans diſtinguer quelle eſt la bonne ou la mauvaiſe maniere de l'employer; ce qui porte cependant une difference très-conſidérable.

Si l'on ſe donne la peine de faire un peu d'attention ſur ce qui a été dit ci deſſus & ſur ce que l'on dira à la ſuite, l'on verra que le mercure doit être pris par la bouche, tel que la Providence le donne, ſi l'on en veut reſſentir le bénéfice, ou mêlé avec de legers purgatifs.

Que toutes les extravagances qu'il produit dans les frictions & le parfum, ne ſont cauſées que par un mouvement ſurnaturel qu'il cauſe aux eſprits & aux liqueurs, comme nous l'avons déja expliqué.

Qu'il ne peut devenir corroſif, que quand l'action du feu lui a fait perdre ſa figure & ſon mouvement ; car alors il peut s'accrocher & ſe charger des acides, & former par ce mélange une eſpece de ſublimé.

Quoique le mercure crud ſe diviſe à l'infini, ſes parties les plus ſubtiles & ſa vapeur même conſervent toujours la figure ronde ; elles ne peuvent jamais ſans la violence du feu, devenir pointues, crochues, ni tranchantes : elles ne peuvent donc ni accrocher ni être accrochées, tant qu'elles conſerveront leur figure ſphérique, & qu'elles ſeront, comme elles le

ſont, gliſſantes & polies ; & la chaleur du corps n'eſt pas ſuffiſante pour produire aucun changement ſur ces parties, même les plus fines & les plus ſubtiles.

Dans l'ébulition & la fermentation qu'il ſouffre quand il eſt mêlé & dévoré par l'eſprit de nitre, l'eau forte, & les autres eſprits, ſes parties ne ſont que diviſées & imperceptibles, leurs figures ſphériques ne ſont point détruites ; ce qui prouve cette vérité, c'eſt que ce mélange adoucit ces eſprits ; ils ſont alors moins piquants & moins corroſifs : cela marque que le mercure crud peut à juſte titre être nommé mercure doux.

J'aurois pû me contenter de rapporter les effets ſalutaires que le mercure crud a produits entre mes mains, ſans m'embarraſſer d'en expliquer la mécanique, à laquelle je n'aurai peut-être pas

trop bien réuſſi, n'ayant aucun principe de Chymie, & n'expoſant naturellement que ce que j'ai conçû & que ce qui m'eſt venu dans l'eſprit ; mais j'ai crû que faiſant voir de quelle maniere il agit dans le corps, l'on aura moins lieu de le craindre, & il ne paſſera plus pour un poiſon, mais pour le plus doux & le plus ſouverain des remedes. Après donc avoir fait mon poſſible pour juſtifier le mercure, & fait voir qu'il eſt ami de la nature, l'ennemi capital des maladies & de toute corruption ; que par une admirable mécanique, ſans s'incorporer ni ſe confondre avec quoi que ce ſoit, il diſſout, abſorbe, ruine, chaſſe, détruit, corrige tout ce qui eſt hétérogêne & vicieux ; que non ſeulement pris par la bouche, mais en le portant ſur ſoi, ce qui en émane eſt capable d'éloigner du corps l'air malin & contagieux,

de quelque nature qu'il soit, sans en excepter aucun.

Tous les Auteurs qui ont traité de la peste, sont d'opinion qu'elle est causée par une coagulation du sang : s'il est ainsi, quel remede lui peut mieux convenir que le mercure crud.

M. le Begue, dans son Traité de la peste de Marseille, dit qu'elle tire son origine d'une foule d'œufs de vers qui infectent la salive, les alimens, le chile, le suc nerveux, & enfin les parties solides ; que la chaleur de l'estomac fait éclôre ces œufs, qui ensuite dévorent avec avidité une partie des alimens, ce qui les fait croître jusqu'à une certaine grosseur : alors ils excitent les premiers simptômes de la peste.

Ces vers sont portez avec le chyle dans le sang, où ils empêchent la circulation.

Suivant ce systême, rien n'est plus propre à détruire ces vers &

leurs semences, que le mercure. Dans une Traduction de Jean-Jacques Scheuchen, il propose pour la peste l'éthiops minéral, qui est une préparation de mercure : il dit que selon le fameux M. Boyle, la peste vient rarement à ceux qui habitent proche les mines de mercure. Considérant le mercure comme très-volatil, & qui transpire plus qu'aucun autre métal, je suis d'opinion qu'un corps préparé par notre mercure ou quelqu'autre semblable, & qui portât sur soi des petits sachets de peau avec du mercure crud dedans, sur le sternum & sur les émonctoires, que les parties subtiles qui émaneroient de ce mercure, formeroient un tourbillon autour du corps, capable de s'opposer aux approches de l'air infect & de le repousser : ce n'est au fond qu'une vapeur qui peut trouver une autre vapeur plus forte qu'el-

le, qui lui réſiſte ; c'eſt un air contre un air.

Si ce ſont des œufs, comme il y en a quelqu'apparence, ils ſont ronds, & les particules volatiles du mercure pareillement ; il ne peuvent donc ni ſe joindre ni s'accrocher enſemble : cependant les globules du mercure détruiſent ou écartent ceux des vers : il faut que ce ſoit le choc qui ſe fait par la rencontre de ces petits corps ſphériques, que ceux du mercure ayant plus de ſolidité, de force & de mouvement, repouſſent ou briſent les plus foibles.

Ceux qui ne ſeront pas contens de ces raiſons, n'ont qu'à promener leur eſprit dans les idées de l'antipatie ; ils auront ſur ce ſujet dequoi s'occuper.

Ces mêmes vapeurs du mercure écartent auſſi du corps les particules contagieuſes de la petite vérole : j'ai vû bien des gens qui

n'ont employé d'autre moyen pour s'en garantir. Pourquoi ne produira-t il pas le même effet sur la vapeur pestilentielle? il n'y a que du plus ou du moins.

Les Médecins Arabes ont confondu ces deux maladies ensemble, & plusieurs ont été de leur opinion, & elles ont beaucoup de rapport Un grand nombre d'Auteurs ont établi la cause de la petite vérole dans une fourmilliere d'œufs de vers qui éclosent dans le corps des hommes, aux uns plutôt, aux autres plus tard; que les pustules sont remplies de ces petits vers, qui en rongeant la peau, y laissent les marques que nous y voyons; que ces irruptions sont analogues avec celles de la peste; que la transpiration de ces malades est aigre, & leur haleine pareillement, & sent les vers, & n'est à proprement parler qu'une semence de vers qui communiquent le

même mal à ceux qui les approchent, & qui se trouvent disposez par la qualité de leurs fermens, à faire éclôre ces semences.

Ce système qui de tous ceux qui ont paru sur ce sujet, est le plus vrai-semblable, autorise l'usage du mercure: comme spécifique, employé intérieurement; & comme préservatif, en le portant sur soi.

Une très-illustre Souveraine en a porté plus de cinquante ans sur soi, pour se garantir de cette maladie: Elle a passé quatre-vingt ans sans l'avoir eue.

Je porte toujours du mercure sur moi; je suis âgé, & n'ai jamais eu ce mal: j'ai vû que M. Lemery le conseille dans sa Chymie.

Ce n'est pas seulement ces deux maladies qui sont produites par les vers: plusieurs Sçavans veulent que les herpes, dartres, gales, teignes, & presque toutes les maladies de la peau soient causées par

des vers ou semences de vers, aussi-bien que les fiévres malignes. Selon Nicolas Hartsocker, la peste, les maux vénériens, & toutes les maladies épidémiques sont causées par des vers qui dévorent les hommes, si l'on n'y remédie par des spécifiques Rien n'est donc plus propre que le mercure, pour guérir la peste, la petite vérole, & toutes les maladies vermineuses, puisqu'il détruit la pourriture qui fait éclôre les vers, qu'il fond les coagulations que l'on prétend être comme inséparables de ces maladies: les langueurs, les défaillances & l'accablement sont des accidens qui accompagnent ordinairement ces maux épidémiques, & les signes les plus sensibles de la coagulation.

Ce n'est pas que la dissolution n'accompagne quelquefois ces maladies, mais plus rarement. Il est facile de distinguer l'une &

l'autre de ces causes par les accidens.

M. Nevvton, dans un Traité de Peste imprimé à Utrech, soutient que les vers sont la cause de la peste, qu'ils s'accrochent dans les draps, habits, hardes, &c. qu'ils s'y multiplient & s'y conservent bien du temps; que quand l'on manie ces choses ou que l'on ouvre les balots où ils sont nichez, qu'ils ont de petites aîles, qu'ils volent, s'attachent & se communiquent.

Cette opinion qui a paru à bien des Sçavans la plus vrai-semblable, fait voir que le remede que l'on propose, convient mieux qu'aucun autre, soit que les vers soient la cause essentielle de cette maladie, ou qu'elle soit causée par la coagulation du sang, ou que toutes les deux subsistent ensemble, comme il pourroit être. Mrs Chicoineau, Verny & Soulier,

Médecins députez de la Cour pour traiter la peste à Marseille, sont d'opinion que le venin de la peste n'est contagieux par lui-même, mais seulement par rapport à la disposition des sujets qu'elle attaque. Quand ce système seroit vrai, le remede que nous proposons seroit suffisant pour corriger ces mauvaises dispositions ; & je ne laisserois pas d'employer l'amulette, quand elle ne serviroit qu'à frapper l'imagination des hommes, leur donner la tranquilité, & dissiper la crainte, qui seule peut faire contracter cette maladie.

Ces Mrs veulent que la peste & la petite vérole ayent un grand rapport ensemble, qu'elles ont à peu près les mêmes accidens ; que ce que l'on nomme le gros grain dans la petite vérole, est une espece de bubon ou de charbon ; que l'une & l'autre de ces maladies se termine par des irruptions à la peau.

Le très-judicieux & très-véritable M. Cicognini m'a assuré qu'en Italie l'on porte sur soi du mercure crud, pour se garantir des vapeurs ; que les femmes en portent pour éviter les attaques de l'ictéricie & de ses accidens.

Un homme de probité & de distinction m'a juré que Madame sa mere tomboit presque tous les mois dans des accès furieux d'ictéricie, accompagnez de délires & de convulsions ; qu'étant un jour dans ce triste état, il passa chez eux deux Capucins qui envoyerent prendre du mercure crud, l'enfermerent dans une petite canne, & lui attacherent au col, pendant sur le sternum ; que les accidens cesserent en très peu de tems ; qu'elle le porta dix-huit mois sans être affligée de cette maladie ; que l'ayant perdu, elle retomba dans le même mal ; qu'elle en fit refaire un autre, qu'elle avoit

porté le reſte de ſa vie ; ſans avoir reſſenti depuis aucune attaque.

Quelle conſequence peut-on tirer de tout ceci ? Si la ſeule vapeur de deux ou trois dragmes de mercure peut rétablir le calme dans toute l'économie, troublée par des accidens preſque épileptiques, & s'oppoſer à leur retour ; que ne doit-on pas eſperer du même remede pris en ſubſtance, quand il eſt mélangé avec de legers purgatifs, qui n'attaquent & qui n'évacuent que ce qu'il y a de malin, de vicieux & de ſuperflu, ſans toucher aux bonnes humeurs, ce qui eſt effectivement véritable ; quoiqu'il purge plus ou moins, ſelon la diſpoſition des ſujets. Le mercure ne laiſſe pas de ſe communiquer au chile, au ſang, & enſuite à la limphe, avec laquelle il fait ſocieté, &, comme nous l'avons déja remarqué, il l'accompagne dans tous les lieux du corps où elle eſt cha-

riée, & ainsi jusqu'aux porositez du cuir: ses parties volatiles s'échapent par les pores, & forment une transpiration mercurielle; elles sont dardées contre l'air qui nous environne; & se joignant à la vapeur de celui que l'on porte sur soi, ces deux vapeurs ainsi jointes, forment un volume capable d'entourer le corps, & de mondifier & repousser tout ce qu'il y aura de vicieux, de malin & d'épidémique dans l'air qui nous touche & dans celui que nous respirons: ainsi une partie de ce mercure que l'on prend par la bouche, est vuidée par les selles, une autre partie circule avec la limphe, & l'autre sort par la transpiration.

Le ventricule, selon quelques Anciens & plusieurs Modernes, est le siége de presque toutes les maladies; c'est lui aussi qui reçoit les remedes qui sont destinés pour les guérir.

L'on ne peut éviter, quand ils ſont portez dans ce viſcere, qu'ils ne ſe mêlent & confondent avec les fermens, qui ſelon leurs qualitez peuvent rendre les remedes ou vicieux ou inutils.

De quelque façon que ce ſoit, ce mélange ajoûté ou diminué, altere toujours la vertu du remede, & en rend ſouvent l'effet mauvais ou incertain.

Il n'en eſt pas de même du mercure crud; il ne reçoit aucune altération dans l'eſtomac, rien ne peut l'arrêter ni ſe confondre avec lui; ſes parties volatiles toutes diviſées, ſe joignent ſeulement avec le ſang ſans changer de figure ni ni de nature. La chaleur du corps n'eſt pas ſuffiſante pour le ſublimer: il demeure tel qu'il eſt; & après avoir parcouru tout le petit monde pour y attaquer & détruire ſes plus cruels & ſes plus redoutables ennemis, il reſſort tel

que l'on l'a pris, excepté ce qui a pû transpirer par les pores.

Cette manœuvre se fait insensiblement, sans tumulte, sans effort, sans altération ni douleur ; il brise, il dissout les matieres crasses & visqueuses qui sont dans le ventricule & dans les intestins, & détruit par le choc & le mouvement de ses parties rondes, toutes les matieres indigestes qui peuvent être colées sur les membranes de parties, les rend fluides & coulantes, & leur procurent une issue ; celui qui est mêlé dans le sang, fait le même effet dans les lieux où la limphe le charie, il force tous les obstacles, & rompt toutes les digues qui s'opposoient au cours des liqueurs.

Par sa figure il ouvre, écarte, dilate & dérange tout ce qui s'étoit joint & uni contre nature.

Tous les écarts de ces matieres brisées sont par une espece de cri-

ſe conduits aux émonctoires du corps : voilà de quelle façon j'explique ce que j'ai pû concevoir de l'action du mercure dans le ventricule, dans les inteſtins & dans les liqueurs.

Il eſt certain que toutes les matieres hétérogênes que le mercure a dérangées, ébranlées, délogées & briſées, ſuivent la route & le mouvement des fluides.

Ce qui ſe trouve de plus matériel & de plus craſſe, eſt conduit dans les inteſtins, comme parties inutiles & ſuperflues.

Les portions de ces matieres les plus ſubtiles ſont pouſſées dans les glandes excrétoires ; & par la rapidité du mouvement que le mercure leur a communiqué, elles n'y peuvent faire aucun ſéjour, ſe trouvant confondues avec le volatil du mercure, elles ſortent par la tranſpiration, & entraînent avec elles ce qui ſe peut trouver

de vicieux & d'etranger dans la peau & dans les glandes.

C'eſt par là que nous avons expliqué ci-deſſus l'effet prompt & ſurprenant que ce remede a produit dans les embarras & obſtructions du cuir & des glandes cutanées.

Tout ceci ſe fait par le mercure qui eſt dans les vaiſſeaux & qui ſuit le mouvement des liqueurs: mais comme il faut que le ſuc nourricier qui eſt deſtiné pour nourrir les parties du corps, répande & ſe communique partout, & que ce même ſuc ou baume du ſang eſt imprégné de mercure, il ne peut qu'il ne heurte & qu'il ne frote contre les acides qui ſont fourez dans les poroſitez des membranes, dans la ſciatique, dans le rhumatiſme, & autres douleurs des parties muſculeuſes, qu'il cauſe, ou par la chaleur qui les agi-

te, ou dans les mouvemens, des douleurs vives.

Ce mercure briſe donc leurs leurs pointes, & les détruit par ſon mouvement & ſa figure, nulle autre choſe n'étant capable de produire le méme effet.

Voilà donc de quelle maniere il eſt *abſorbant* & *diſſolvant*; termes d'uſage.

Il abſorbe ſans ſe charger des acides ni d'aucune autre matiere; il diſſout ſans avoir aucune chaleur, vrai ſujet de ſpéculation.

Un Seigneur * de la premiere qualité de cette Cour, grand par ſon mérite, par ſa naiſſance & par ſes Charges, qui m'honore de ſon amitié, & qui a bien voulu ſe donner la peine de lire mon Manuſcrit ſur le mercure, & capable de juger du mérite d'un ouvrage, me fit une objection forte & judicieu-

* *S. E. M. le Marquis de Rivarole, Grand Veneur.*

ſe, qui a donné lieu au petit raiſonnement que j'ai crû être obligé de mettre ici.

Vous dites que le mercure crud ſe communique au ſang & aux liqueurs ; cependant quand il eſt arrivé dans le ventricule, mêlé & incorporé dans vos pilules, elles ſe diſſolvent ; alors le mercure quitte les ingrédiens avec leſquels il étoit confondu, toutes ſes parties diviſées ſe réuniſſent enſemble pour former un globe qui ne peut reſter long-temps dans l'eſtomac, & paſſant par le pilore, entre dans les inteſtins & ſort par l'anus ; ainſi rien de ce mercure ne ſe peut communiquer aux liqueurs.

Je tombe d'accord, lui répondis-je, que les pilules tardent peu à ſe diſſoudre, par l'humidité qu'il y a dans le ventricule, & par le bouillon que l'on prend en les avalant.

Mais l'on doit conſidérer auſſi

que dans ces pilules le mercure eſt très-diviſé ; que dans le tems que cette diſſolution ſe fait, le degré de chaleur qui ſe trouve dans le ventricule, eſt juſtement celui qui convient pour faire élever comme un petit nuage les parties les plus volatiles du mercure ; ils quittent les choſes qui les retenoient, & s'inſinuent avec facilité & promptitude dans les bouches des veines lactées, qui ſont par la figure de leurs pores toutes diſpoſées à les recevoir ; ainſi ils ſont portez dans le ſang pour circuler avec lui. Ce qui me fait conjecturer que la choſe ſe fait ainſi, c'eſt que j'ai remarqué que dans les ſujets qui ont le ventricule farci de matieres glaireuſes & viſqueuſes qui tapiſſent la membrane interne du ventricule & qui bouchent les orifices des veines lactées, ces petits globules ſe détachant dans le temps de la diſſolution & ne pouvant en-

trer dans ſes vaiſſeaux, ils heurtent contre ces matieres, les diviſent, les ſubtiliſent & les détachent : cet ébranlement, le poids de ces matieres qui tombent au fond du ventricule, cauſe un petit vomiſſement très-utile aux malades : mais ce n'eſt que la premiere priſe qui produit cet effet, qui n'arrive que très-rarement.

Soit de cette matiere que cela ſe faſſe ou autrement, il eſt certain que les parties ſubtiles du mercure ſe communiquent très-promptement dans la maſſe du ſang. L'on n'a, pour en être perſuadé, qu'à examiner ce qu'il produit dans les tumeurs, obſtructions, gravelle, goute ſciatique, rhumatiſme, &c. avec quelle promptitude il agit ſur les maladies de la peau & de toutes les autres parties du corps.

Pour bien juger de la ſubtilité des parties volatiles du mercure, il ne faut que conſidérer la fineſſe

des ramifications des vaisseaux sanguins & limphatiques dans lesquels il s'insinue & se mêle avec ces liqueurs.

Un Anatomiste m'a fait voir plusieurs membranes, dont il y en a de minces comme une toile d'araignée, desquelles il a injecté les vaisseaux avec tant d'art, que j'ai admiré l'adresse & la patience de ce fameux Anatomiste: à l'aide du microscope, l'on voit des millions de vaisseaux renfermez dans un espace de quatre travers de doigt, dont deux cens joints ensemble feroient à peine le volume d'un cheveu.

L'on voit par-là la nécessité qu'il y a de maintenir les humeurs fluides & coulantes, & la facilité avec laquelle les coagulations se peuvent faire, comme aussi les embarras & les obstructions.

L'on ne doit pas être surpris de ce que je dis, que les parties sub-

tiles du mercure pénétrent dans les bouches & dans les ramifications des tuyaux les plus fins, si on se donne la peine d'examiner que le mercure qui est enfermé dans une plume bien scellée & bien bouchée, ne laisse pas de transpirer & de passer au-travers des pores de la plume qui sont imperceptibles.

L'eau hermétique marque la subtilité & la légéreté des particules volatiles du mercure : quoiqu'il bouille une multitude de fois dans l'eau, elle se charge de ces petits corps subtiles, & le poids du mercure ne diminue point.

L'on prétend, car je ne l'ai pas éprouvé, que si l'on tient un doigt posé quelque tems sur du mercure crud, une piéce d'or que l'on aura dans la bouche blanchira, & cela sans que le mercure diminue.

L'on voit par-là quelle est la volatilité du mercure, & en mê-

me tems qu'il n'y a que l'or qui puisse arrêter ses particules subtiles ; soit que la figure des pores de ce métal soit disposée à le recevoir, comme il y a de l'apparence, ou qu'il y ait une analogie entre ces deux métaux qui les oblige à se chercher & à se joindre. Il pénétre avec la même facilité les porositez de la peau, il s'insinue & se communique intérieurement. On le voit, & il n'arrive que trop souvent que des applications d'onguens & d'emplâtres mercuriels, ou pour dissoudre quelque tumeur quoiqu'en petite quantité, ne laissent pas quelquefois d'exciter des salivations qui surprennent les malades & les Chirurgiens qui les traitent, ce qui fait ensuite qu'ils ne l'employent qu'avec crainte.

L'on pourra me dire que le mercure que l'on porte sur soi, doit par la même raison produire le même effet, d'autant plus qu'une

vapeur auſſi ſubtile doit pénétrer avec facilité.

Il eſt vrai qu'elle pénétre, qu'elle rend la limphe plus ſubtile & plus coulante, & par conſequent elle oblige à cracher plus facilement & même plus copieuſement ; je l'ai vû ſur moi & ſur d'autres : cette évacuation eſt utile & ſalutaire, & ne peut pas être nommée ſalivation.

Cette ſimple vapeur n'a pas aſſez de corps ni aſſez de force pour s'oppoſer au cours du ſang ; elle ne peut faire ni un effort ni une réſiſtance aſſez complette qui puiſſe arrêter le cours des liqueurs, pour enſuite les ſublimer vers les parties ſupérieures ; c'eſt comme une fumée ſubtile qui obéit ſans réſiſtance, qui pénetre les liqueurs ſans effort, qui s'y joint & qui ſuit leur mouvement naturel, & qui enfin ne peut jamais rien produire de vicieux.

Tout au contraire celui qui eſt appliqué ſur quelque partie en onguent ou emplâtre, introduit par les pores le mercure en ſubſtance dans les vaiſſeaux; ce qui peut s'oppoſer au cours naturel des fluides dans l'étendue de l'eſpace où il eſt appliqué, cela dans certains ſujets eſt ſuffiſant pour exciter une ſublimation & une vraie ſalivation, comme l'on voit qu'il arrive aſſez ſouvent.

Toutes ces choſes ſuppoſent un commerce entre la matiere ſubtile du premier élément & le mercure; je paſſe légerement ſur cet article, qui n'eſt pas de mon ſujet.

L'on pourra me dire que cette élévation des particules volatiles du mercure, que je ſuppoſe ſe devoir faire dans le ventricule, eſt une ſublimation; cependant j'ai dit que pris par la bouche il ne peut ſe ſublimer dans le corps; il y a là une contradiction.

Les remarques que j'ai faites sur le mercure, sur son action & sur ses effets, quand il est pris par la bouche, n'ont jamais pû me persuader qu'il pût se sublimer au point de monter à la tête, ce que j'appelle la véritable sublimation; or dans certains cas particuliers qui sont très-rares, comme par exemple dans la cure de Madame Ressent ?

Je crois seulement que ses parties volatiles peuvent dans le seul ventricule s'élever dans la dissolution des pilules, & se confondre avec cette admirable crême qui résulte de la coction, je veux dire le chile, & de concert entre dans les veines lactées : la capacité du ventricule, sa chaleur, les sucs, fermens ou liqueurs subtiles avec lesquelles il s'associe simpatiquement, favorisent cette manœuvre.

En entrant dans ces petites vei-

nes, ils suivent le cours de la liqueur qu'ils ont pompée; il n'est plus alors susceptible de sublimation, ils sont mêlez avec un fluide qui leur sert de véhicule.

Cette objection a donné lieu à toutes ces remarques, qui m'ont un peu écarté de mon sujet.

La crise que l'on excite avec les frictions, & qui se fait par la bouche, ne se fait point sans violenter la nature; elle est honteuse, odieuse, laborieuse & périlleuse; elle est accompagnée de mille sujétions & d'autant de précautions: pour tirer du flux de bouche toute l'utilité & tout le bénéfice nécessaire, il faut le pousser à l'excès, il faut mettre les malades aux abois: s'il est foible, ou les malades mal servis, si on les flate, on les manque; tout ce que l'on a fait & tout ce que l'on a souffert a été inutile, & n'a servi qu'à rendre le mal plus rebele & plus difficile à guérir.

Ce ſont ces cures infructueuſes qui rendent le virus plus fort & plus vigoureux, les malades ſe rebutent, & n'oſent plus s'expoſer une ſeconde fois au caprice d'une cure incertaine & cependant périlleuſe; & ſi l'on excite un flux tel qu'il doit être pour terminer les cures, ils ſont en riſque de ſuccomber.

C'eſt profaner la bouche que de l'aſſujettir à une fonction ſi rebutante, ſi humiliante, & en un mot ſi indigne d'elle.

Il me ſemble qu'il eſt plus raiſonnable & plus naturel de lui ſubſtituer un émonctoire, que la nature a deſtiné pour le plus vil & le plus abject des emplois.

Les inteſtins & l'anus ſont accoutumez à donner paſſage aux immondices du corps; la raiſon nous indique de prendre ces routes quand nous traitons les maux vénériens avec notre mercure,

comme auſſi les autres maux qui ſont cauſez par les acides, dont le nombre eſt très-grand.

L'on tarde peu à s'appercevoir de la deſtruction du virus & de la ruine des acides.

Comme ce mercure eſt mêlé avec des purgatifs, tout ſe détermine à ſortir par les ſelles : comme il eſt pris par intervale & de ſuite, les premieres ſervent de préparation aux autres, elles commencent à fondre & à rendre les humeurs fluides & obéiſſantes ; celles que l'on prend enſuite procurent avec facilité des évacuations ſalutaires, toujours ſalutaires & modérées.

Ainſi nous procurons une eſpece de flux par l'anus, très-commode, & que nous faiſons durer tant qu'il nous plaît.

Flux pour flux, celui-ci me paroit préférable, par une multitude d'endroits.

Quand le malade n'auroit d'autre avantage que celui de pouvoir être traité & guéri dans le secret, sans garder ni la chambre ni le lit, sans quitter ses exercices ni sa maniere de vivre, cela devroit suffire.

La cure se fait sans péril, avec douceur & facilité.

Les mauvaises préparations du mercure que l'on donne ordinairement par la bouche, & le peu d'utilité que l'on en tire, ont donné la vogue au flux de bouche; ceux qui ont été guéris par son moyen, ont publié la bonté du remede; ceux qui sont morts dans ces cures n'ont rien dit: ceux qui ont été manquez ont déclamé contre le remede, & ont crû avoir un mal qui n'étoit pas de la dépendance du mercure; & les differens sentimens des Docteurs sur ses vertus, sur sa nature & sur l'usage que l'on en doit faire, n'ont engen-

dré que des doutes, & tout cela faute de le connoître.

Les uns le louent, les autres le blâment ; l'un le veut employer crud, l'autre le regarde sans être préparé comme un poison : on le déguise sous une multitude de formes, & on lui a ôté sa force & sa vertu, en lui ôtant sa figure & son mouvement.

Cependant pris par la bouche, comme nous le donnons, l'on voit qu'il chasse les impuretez du corps par les voyes où toutes les émondices sortent journellement & indispensablement.

Les intestins pour remplir ces fonctions sans peine, sont revêtus & tapissez intérieurement dans toute leur étendue, d'un mucilage qui les garantit des picotemens qu'ils pourroient recevoir des matieres âcres, bilieuses & corrosives qui seroient évacuées par cet émonctoire ; c'est par cette raison

que le virus vénérien qui sort par cette voie, ne produit rien de fâcheux.

L'on me dira sans doute que ce volume de vapeurs mercurielles que je suppose entourer le corps, se mêlant avec l'air que l'on respire, il en doit entrer dans la poitrine.

Cela est indubitable & inévitable; mais elle y servira de remede & de préservatif contre la pourriture, rendra la respiration aisée en divisant & rendant fluide ce qui pouvoit engager les poumons, & convient à l'asthme & à la courte haleine, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois, & fera un meilleur effet si l'on en prend intérieurement. S'il arrive, quoique rarement, que ceux qui travaillent aux mines de mercure ayent été incommodez, il faut considérer qu'ils sont dans des lieux souterrains, où l'air est extrêmement

chargé de mercure volatil, ou qu'ils n'y respirent que du mercure, qu'ils y passent toute leur vie, & que ce n'est que la quantité qui produit l'accident que nous avons remarqué ci-dessus ; qu'il y en a cependant beaucoup qui ont vieilli dans cet exercice, sans avoir été attaquez d'aucun accident.

Ceux donc qui n'appréhendent le mercure que par rapport au flux de bouche qu'il excite, n'auront plus cette crainte quand ils en prendront qui sera bien préparé & engagé dans un frein qui le retient, comme est celui que nous préparons, quand l'on en prendroit un an de suite. Les cures que nous avons marquées ci-dessus, en font foi.

C'est aussi après avoir dans bien des rencontres éprouvé les bons effets qu'il a produit, & à force de réfléchir, que je me suis formé un système qui peut m'expliquer à

moi-même la maniere avec laquelle les choſes ſe ſont faites.

J'ay enfin crû, comme je l'ai déja dit, que toute la force & la vertu du mercure conſiſte dans ſa volatilité, ſa figure & ſon mouvement: que j'aye bien ou mal penſé, que le mercure agiſſe comme je me le ſuis imaginé, ou d'une maniere toute contraire; il me ſuffira d'avoir fait voir aux ennemis du mercure ſa bonté, ſon utilité, & ſes vertus.

Si mes idées ſont fauſſes, je ſuis ſeul complice, car aucun Auteur ne m'a rien prêté: ſi quelqu'un a écrit du mercure comme moi, cela n'eſt pas venu à ma connoiſſance; l'expérience a été mon maître, mon conducteur & mon guide, dans ceci comme dans ce que j'ai donné jadis au Public.

Je croi même qu'aucun avant moi ne l'a employé ſi long-temps, ſi heureuſement, ni en tant d'occaſions différentes.

Ce qui me fait croire que dans le mercure crud l'on peut trouver un remede universel, s'il est possible d'en trouver.

Les différens climats, car j'en ai envoyé dans des pays très-éloignez, les saisons, les tempéramens, les âges, les sexes, les maladies internes & externes, tout est égal; il produit un peu plutôt, un peu plus tard, toujours des effets salutaires. Ceci favorise l'opinion de ceux qui croyent qu'il n'y a qu'une cause qui produit toutes les maladies qui affligent le genre humain.

Si cette opinion a lieu, un seul remede peut les guérir toutes.

Que les differens effets & les differentes maladies que cette premiere cause ou ce ferment produisent dans les hommes, ne dépendent que des différentes dispositions qui se rencontrent dans les sujets; qu'elle est toujours la mê-

me, qu'elle eſt ſeulement déguiſée & maſquée.

Beaucoup de choſes concourent pour faire cette difference dans les tempéramens : les influences qui prédominent dans la conception ou dans la naiſſance, les climats, l'air, les alimens, toutes ces choſes déterminent l'inclination, la diſpoſition, la force, la foibleſſe, les vertus, les vices, & les differentes qualitez du ſang & des humeurs.

Il y a des maux héréditaires, il y en a de région, de terre, de mer, de jeuneſſe & de vieilleſſe, qui toutes ont une ſingularité. Il y a des maux qui ſont contractez par le mauvais uſage des choſes naturelles, le peu ou le trop d'action, & l'uſage de certaines liqueurs.

Il y a environ vingt-quatre ans que j'eus la commiſſion de ma Royale maîtreſſe d'aller voir M. le Marquis de Lucé ſon Ecuyer à Mi-

lan, qui étoit dangereuſement bleſſé ; c'étoit dans les grandes chaleurs. Je bus pour me déſaltérer, pendant huit jours ſeulement que je reſtai dans cette ville, un certain vin blanc du pays, très-vert & très-crud : cette boiſſon forma un acide dans mon ſang, qui en douze ou quinze jours après épaiſſit & rendit la limphe ſi viſqueuſe, que les parties tartareuſes du ſang qui ſont toujours ſabloneuſes, ſe lierent & s'embaraſſerent tellement dans cette humeur épaiſſie, qu'il ſe forma des petites pierres qui penſerent me donner la mort. Je me délivrai entiérement de ce mal par le mercure crud, comme je l'ai marqué ci-deſſus, tout autre remede ayant été ſans effet.

Cet échantillon de théorie à qui le mercure a donné lieu, & de qui les parties volatiles m'ont élevé au-deſſus de ma ſphere, me

laisse entrevoir encore, outre ce ferment universel que je crois presque aussi ancien que le monde, un autre ferment particulier produit par le mélange de plusieurs semences, qui ayant fermenté ensemble, ont donné principe à un virus vicieux & contagieux, qui ne peut être détruit par le temps, & dont les impressions se communiquent de génération à génération.

Les Anciens n'ont point connu ce ferment : il a même échapé aux lumieres profondes du grand Hippocrate ; & la lépre qui étoit si commune de son tems, en étoit un produit, n'étant selon plusieurs Auteurs, qu'une vérole invétérée.

Comme la semence a été la premiere infectée de ce virus, quelques uns croyent que le mauvais caractere qui lui a été une fois communiqué, ne peut être entie-

rement détruit, qu'il se communique aux descendans à l'infini, qu'il pulule plus ou moins, selon la disposition des sujets ; qu'il se peut communiquer aux deux sexes par une multitude de voyes différentes, sans blesser la pureté ; qu'il est difficile de trouver une famille qui n'ait tiré de ses Ancêtres quelques étincelles de ce mal, qui est devenu très-commun depuis que les meres n'alaitent plus leurs enfans ; que ce levain qui se déguise sous une multitude de formes différentes, qui embarrasse souvent la Médecine dans ses jugemens & ses prognostics, peut s'assoupir, se calmer, & ceder en apparence ; que son acide peut s'adoucir, mais que le coagulatif subsiste ; qu'il passe d'un sujet à un autre ; qu'il peut épargner le pere & maltraiter le fils ou le petit-fils ; qu'il peut se cantonner dans des corps glanduleux, y rester long-temps en re-

pos ; que certaines dispositions peuvent l'ébranler, l'exalter, & le mettre en mouvement, & par conséquent le faire rentrer dans le commerce des liqueurs, le déterminer à se déposer sur certaines parties, pour former la goute aux articulations, la sciatique à l'ischion, des rhumatismes sur les muscles, la gravelle aux reins, les scrophules aux glandes, le cancer au sein, des obstructions aux visceres, des teignes, galles, ulceres, lépres, &c.

Que la plupart de ces maladies sont des éclats & des étincelles de vérole.

Que pour ménager la délicatesse des malades qui n'ont pas mérité ces maux par la débauche, le judicieux Médecin dans cette conjoncture épineuse, n'ose proposer un remede qui supose une maladie honteuse ; que le nom du mercure qui convient seul pour vaincre ces

hidres, fait horreur aux malades; ainſi ils ſont privez d'un ſecours certain, & l'on fait des cures qui ne ſont jamais que palliatives.

C'eſt ainſi que bien des malades languiſſent des temps infinis, toujours dans les remedes & toujours affligez, & à la fin les maux deviennent incurables.

L'experience autoriſe ce raiſonnement, & fait en même temps voir que le mercure étant ſans contredit un remede ſpécifique pour guérir la vérole, il doit auſſi guérir les autres maux qui peuvent dépendre de la même cauſe: il le peut faire & il le fait; & ſi la cauſe de toutes ces maladies peut être détruite, il n'y a que lui qui ait la force de le faire: beaucoup de remedes peuvent ſoulager, pallier les accidens, & procurer des tréves, mais il n'appartient qu'au mercure à faire les cures éradicatives.

Ce

Ce qui surprend dans l'usage du mercure crud, que nous donnons par la bouche, c'est que la douceur avec laquelle il agit, ne répond nullement avec les prodigieux & salutaires effets qu'il produit; l'on peut dire actuellement, & d'une promptitude surprenante, sans avoir produit, depuis plus de quarante-trois ans que je m'en serts, sur plus de cinq à six mille malades, le moindre des accidens; ce que l'on ne peut pas dire d'aucun autre reméde de la Médecine.

Plus l'on en prend, plus l'on voit croître ses forces & son embonpoint.

L'on verra que la chose est possible; si l'on se donne la peine d'examiner, sans prévention, que le mercure, comme je l'ay déja fait voir, s'insinue trés-promptement dans les liqueurs, rend le sang plus doux, plus fluide, & par conséquent plus propre à être porté &

charié dans les tuyaux les plus fins, les plus subtils & les plus éloignez, par la voye de la circulation, pour communiquer l'aliment aux parties du corps ; qu'il détruit sans contredit les embarras, obstructions & obstacles ; qu'il ouvre les tubes & les dépuratoires ; qu'il facilite & provoque aux femmes l'évacuation des menstrues ; qu'il détruit enfin tout ce qui pouvoit s'opposer à la distribution des sucs nouriciers, & au cours naturel des esprits & des fluides, qu'il ruine, & absorbe les acides qui causent la maigreur, & qui sont la pepiniére d'un grand nombre d'infirmitez ; qu'il procure l'évacuation de tout ce qu'il y a d'heterogêne & de vicieux, sans toucher à ce qui est bon, utile & nécessaire.

Toutes ces choses font voir que le mercure crud, employé de la maniere, n'affoiblit nullement, mais qu'il fortifie & engraisse.

Voila ce que j'ay conçu de la mécanique du mercure, sur les fermens vicieux, de quelque nature qu'ils puissent être; que l'on peut l'employer sans risque dans les cas les plus simples, comme dans les maux les plus considérables & les plus pressans. Par exemple. L'apoplexie & la paralysie étant produites par un sang trop épais, & par des humeurs visqueuses engagées dans le cerveau, le mercure redonnant au sang sa fluidité naturelle, & détruisant ces viscositez, il doit s'ensuivre la circulation libre des liqueurs & des esprits: car en ôtant les embarras, l'on ôte la cause essentielle de ces maladies. La cataraque est causée par une matiére étrangere, qui se coagule peu-à-peu entre le cristalin & la tunique uvée, ou par l'épaississement des liqueurs qui circulent dans la substance du cristalin, qui bouche à la fin le trou de la prunelle.

Qui doute que ce dissolvant ne pût dissiper cette coagulation, s'il étoit employé à tems ?

La goute sereine n'est qu'une obstruction dans le nerf optique, causée par une même matiere ; le même reméde y peut convenir.

Enfin, toutes les parties du corps, sans exception, saines ou malades, sont également pénétrées par le mercure dans les saines ; il y passe comme ami & bienfaiteur ; dans les malades, comme réparateur, libérateur, restaurateur & correcteur des causes & des accidens.

Ce qui est agréable, c'est que pendant son usage, les malades jouissent d'un plein repos & d'un grand calme ; il agit sans tumulte, sans agitation & sans dégoût.

Ce qui veut dire que la nature le goûte, qu'elle luy plaît & qu'elle luy convient ; puisque par son moyen elle est délivrée de ce qui

l'oppreſſe, ſans cependant rien changer dans l'ordre de ſes fonctions naturelles & animales.

Ceci prouve évidemment que la nature eſt ennemie de la violence; ce que j'ay tâché de perſuader aux jeunes Chirurgiens dans mon premier Ouvrage ſur la curation des playes; elle aime la ſimplicité & la douceur. Toutes ces productions & ſurprenantes operations ſe font ſans effort, ſans violence, ſans bruit & ſans fracas; elle remue tout, ſans s'agiter; elle nourrit tout, produit tout, conſerve tout, multiplie tout, ſans faire paroître aucune action; le prudent Médecin doit la ſuivre, & l'imiter dans la cure des maladies.

C'eſt ce que j'ay vû pratiquer avec beaucoup de ſatisfaction par le trés-ſçavant & trés-ſage M. Cicogniny, Conſeiller, & Premier Médecin de Madame Royale. Je dois à ſon mérite & à la verité cet-

te autentique déclaration, l'ayant vû traiter plusieurs malades, qu'il a guéris sans leur donner aucun remede, obſervant judicieuſement les mouvemens de la nature, en la laiſſant agir ſeule, quand elle le veut & quand elle le peut, & luy donnant la main à propos quand il eſt beſoin. C'eſt faire la Médecine dans toute ſa perfection.

Ce Traité paroîtra long, il eſt vray, mon ſujet m'a entraîné inſenſiblement: il n'y a cependant rien d'inutile. Je ſuis tombé dans des redites, que je n'ay pû éviter par mon peu de talent, & par l'enchaînement des preuves, des raiſons & des cas ſur leſquels je me ſuis un peu étendu; leſquelles choſes il m'a fallu tirer de mon ſterile fonds, pour appuyer ſelon ma capacité une choſe qui me paroît nouvelle, ſans le ſecours du Grec ny du Latin.

Je prévois une révolte d'eſprits;

les uns par chagrins & par envie, les autres par prévention ou par interest.

Ceux enfin qui sont ennemis jurez des nouveautez, qui, sans vouloir se fatiguer l'esprit, suivent tranquilement, aveuglément & nonchalamment les routes bonnes ou mauvaises que l'antiquité leur a tracées, qui applaudissent à tout ce qu'elle nous a laissé, comme à des oracles, & qui condamnent sans appel ce qui n'est pas sorti de leur fonds.

Comment, dira-t-on, un simple Praticien, sans lettres & sans érudition, a l'audace de protéger un remède décrié par de fameux Auteurs? Le docte Fernel l'a décrié, faute de le connoître. Quelle témérité!

La Médecine & la Chirurgie sont en possession depuis plusieurs siécles d'une quantité de bons remédes, qu'il faudra sacrifier au

mercure ; & cela, ſur la bonne foy de quelques cures, que le hazard a favoriſées ; l'on a toleré ſon premier Ouvrage, où il attaque impunément la vénérable antiquité ; celui-cy ſera criblé, critiqué & décrié. Cet orage capable capable d'accabler & le ſyſtême & l'Auteur, ne m'épouvante que médiocrement : l'on trouvera des fautes dans ce Traité dignes de cenſure, & auſſi dans la maniere de m'expliquer ; mais ce n'eſt pas ici une piéce d'éloquence, d'autant plus que les plus beaux Tableaux ont leurs ombres.

J'eſpere cependant que la force de la verité, & les réfléxions que les gens raiſonnables pourront faire ſur ce ſujet, ſeront ſuffiſantes pour juſtifier & même proteger ce Traité du mercure ; d'autant plus que ce ſont des expériences de plus de quarante-trois ans qui ont donné lieu à cette en-

treprise, & qu'un peu de tems & un peu de patience le feront triompher de ses ennemis, & que ce remede aura un jour la préférence sur presque tous les remedes d'usage pour le bien & l'utilité publique.

Mon âge de 70 années, qui rend tous les jours de ma vie critiques & toutes mes années climatériques, me devroit porter à ne pas faire un secret de la préparation & composition de ce remede; vû d'ailleurs que dans mon premier ouvrage j'avois flaté le Public de le donner un jour en lumiere; ce jour n'est pas encore venu, la rigueur des tems l'a reculé, par les pertes considérables que j'ai faites dans ma Patrie.

Ma famille peut trouver dans son usage une ressource qui la console, & la dédommage en même temps de l'injustice qui l'a privé de plusieurs années de mon travail

& de mes fatigues : c'eſt à eux à qui je laiſſe le ſoin de tenir ma parole quand ils le jugeront à propos ; je n'en prive pas le Public.

Si par mes applications j'ai pû trouver le moyen de faire avec le mercure un remede ſi utile, il ne manque pas de gens habiles & élevez, qui peuvent faire la même découverte.

A force de réfléchir & de travailler, je me ſuis rencontré moi-même avec Migatus, ſur ce qui concerne la curation des playes.

L'on peut ſe rencontrer avec moi ſur cet article : quoiqu'il en ſoit, je n'aurai pas fait peu, ſi je puis perſuader que le mercure crud peut être employé utilement, ſans danger & ſans crainte ; que ce ſimple métal ſans goût ni ſans odeur, peut être ſubſtitué à un fatras de remedes dégoûtans, dont l'effet eſt incertain, ſouvent inutile ou pernicieux, & que ce-

lui-ci maintient l'esprit & le corps en santé, & qu'il éloigne la vieillesse.

Ceux qui pourroient douter qu'il y eût de l'exageration dans mes récits & dans les vertus que j'attache au mercure, prendront la peine, s'il leur plaît, de lire les Lettres qui suivent, & qui n'ont point été mandiées.

Elles sont de deux fameux Professeurs en Médecine. La premiere de M. Gofe Docteur en Médecine établi dans la ville de Chiere; les autres de M. Mancheti aussi Docteur en Médecine, & Médecin de S. E. Mgr le Cardinal Pico de la Mirandole; une écrite de Boulogne, & les autres de Rome, contenant ce que ce remede a fait sur la personne de ce sçavant Médecin, sur M. son frere, & sur d'autres, où il l'a employé avec un très-bon succès.

» De Chiere le 12 Aoust 1721.

» Je me ſerois donné l'honneur, » Monſieur, de répondre plutôt à » votre obligeante Lettre, ſi je n'a- » vois voulu premierement obſer- » ver l'effet des pilules que vous » nous avez envoyées pour Mada- » me la Comteſſe Ruſquet : je ſuis » confus d'avoir tant tardé ; mais » en récompenſe je vous ferai la » relation de la bienheureuſe piſ- » cine que nous avons reçûe, & » que nous avons employée ſui- » vant votre Mémoire.

» Je vous dirai donc que cette » Dame eſt tout-à-fait délivrée » des cruelles douleurs qui la mar- » tyriſoient depuis plus de quatre » mois.

» Il y a environ quinze jours » que nous employons votre re- » mede : elle n'en avoit pas pris » quatre priſes, que ſes douleurs » ſont ceſſées entierement ; elle ſe » remue très librement, & avec » d'autant plus de plaiſir, que de-

» puis qu'elle eſt alitée, elle avoit » toujours reſté ſur le dos.

» A la ſeptiéme priſe elle eſt ſor- » tie du lit, & elle marche avec » des bequilles.

» Ce remede l'a purgé ſans au- » cune douleur ; cependant elle a » vuidé des eaux une quantité » prodigieuſe & étonnante, par » l'effet admirable de votre ex- » cellent remede: elle en eſt ſi ſur- » priſe & ſi contente, qu'elle veut » en continuer l'uſage, malgré les » grandes chaleurs.

» Si vous le jugez à propos, je » croi qu'on la pourroit envoyer » à Aquy, pour achever ce que vo- » tre très-excellent & admirable » remede a ſi heureuſement com- » mencé. Monſieur & Madame la » Comteſſe vous font mille com- » plimens & autant de remerci- » mens, & vous prie de les mettre » tous deux aux pieds de Madame » Royale. Quant à moi, je ſuis

» charmé de cet heureux succès : je » vous supplie de me croire, *&c.*

Cette Lettre a été fidelement traduite de l'Italien en François. Cette Dame n'a pas eu besoin d'aller aux Fangues d'Aquy.

Copie traduite d'une Lettre écrite par M. Mancheti Docteur en Médecine, &c. à M. Cicogniny, Conseiller & Premier Médecin de Madame Royale.

» Si vous avez crû, Monsieur, » que la goutte m'a obligé de mar- » cher avec un bâton, vous avez » crû la verité ; mais je vous ap- » prens que depuis trente-cinq » jours je ne m'en sers plus : j'at- » tribue ce bénéfice aux excellen- » tes pilules de M. Belloste, que » j'ai prises avec satisfaction.

» Le meilleur de mes amis avoit » une fistule à l'anus il y avoit six » ans, qui étoit venue d'elle-mê-

» me & qui s'étoit ouverte sans
» douleur, qui formoit une gros-
» seur un peu plus grosse qu'un
» pois, & qui purgeoit par une ou-
» verture qui s'y étoit faite ; je lui
» ai donné des mêmes pilules, &
» en très-peu de tems il s'est trou-
» vé entierement guéri. C'est pour-
» quoi j'ai consigné 48 liv. pour
» trois onces que je vous prie de
» m'envoyer : si elles ne sont pas
» ici Dimanche, il faudra que
» vous preniez la peine, Monsieur,
» de me les envoyer à Rome.
» Quant à mon frere, lequel par
» la grace de Dieu se porte bien,
» quoiqu'il ait encore un petit
» reste de palpitation dont il n'est
» presque plus incommodé, j'a-
» vois crû que les antipocondri-
» ques & les remedes martials
» pouvoient le soulager : mais au
» contraire les accidens croif-
» soient à tel point, qu'il a fallu
» les abandonner. J'ai crû un

» épaiſſiſſement dans les fluides, & » même quelques polypes ; j'ai » penſé que l'unique remede étoit » les pilules de M. Belloſte, que je » lui ai fait prendre, même dans » le tems froid ; tellement que » lui en donnant de fois à autre, » tous les plus fâcheux accidens » ſont ceſſez ; il n'a plus de ventre, » & a une très bonne couleur. J'é- » crits à M. Belloſte, que je vous » prie de ſaluer de notre part ; & » ſuis, &c. MANCHETI.

Lettre à moi adreſſée de M Mancheti, du 9 Octobre 1723.

» Le très cher & très-illuſtre » M. Cicognini m'aſſure tant de » votre bonté, Monſieur, que » j'oſe vous adreſſer ces lignes pour » témoigner mes obligations & » mes remercimens, & de mon fre- » re pareillement, quoique nous » n'ayions pas l'honneur de vous

» connoître ; ayant éprouvé tous
» deux avec un égal sort & profit
» de notre santé, les effets mira-
» culeux de vos très-vertueuses
» pilules, le prix & le mérite ne
» pouvant être renfermé à un louis
» d'or le grain, par leurs bons ef-
» fets & leurs admirables qualitez.
» Mais cependant, Monsieur, je
» voudrois bien vous prier en fa-
» veur de la Médecine, de m'en
» vouloir modérer le prix. J'écris
» à M. Cicognini, qui se chargera
» de la quantité que vous voudrez
» bien m'envoyer, vous priant de
» les accompagner d'une instru-
» ction, & en quels maux l'on peut
» les employer, & si elles se conser-
» vent long-tems. Nous partons
» dans la fin de ce mois pour Ro-
» me avec Son Eminence ; vous y
» aurez un serviteur tout plein de
» reconnoissance & d'estime, tout
» disposé à vous servir, vous priant
» instament de me croire, *&c.*
» MANCHETI.

Extrait abregé & traduit d'une Lettre du même M. Mancheti, du 14 Janvier 1714, à M. Cicognini son bon ami, écrite de Rome.

» Je vous dirai, mon très cher » & très-illustre Monsieur, que » ces jours passez, je sentis une » nouvelle attaque de Goute, je » me trouvai les jambes engagées » & les pieds douloureux, ce qui » ne m'étoit pas arrivé depuis » quatre mois. Je pris d'abord une » double prise des pilules de M. » Belloste, c'est-à-dire une drag- » me : chose surprenante & cepen- » dant véritable, l'operation du » remede, n'a pas été finie, que » tout est disparu. Je ne puis trop » louer le remede & l'Auteur, & » vous prie de le bien saluer de ma » part : je lui fais de tout mon » cœur offre de services en ces » quartiers ; je n'ai point d'expres- » sions assez fortes pour lui témoi-

» gner ma reconnoissance, &c.

Les éloges que M. Mancheti fait de ce remede, ne peuvent être suspects; c'est un très-habile & très-judicieux Médecin, qui ne peut se taire sur l'effet que ce mercure a produit sur M. son frere, qui par ce moyen s'est délivré entierement d'une maladie très-périlleuse, & sur luy-même, & qui se flate par une autre Lettre de Février 1724, à M. Cicognini, d'être entierement délivré de la goutte qui l'afligeoit cy-devant, & qui l'obligeoit à garder la chambre des mois entiers, quand il en étoit attaqué; & que depuis qu'il a commencé à se servir de ce remede, il n'a eu qu'une legere attaque qui ne luy a duré qu'un jour seulement; qu'il est bien-aise de sçavoir s'il peut employer ce remede à une tumeur schirreuse, très-grosse, très-dure & très-ancienne. Je lui ai répondu d'abord

qu'ils pouvoit les employer hardiment, non seulement à ces tumeurs, mais à toutes celles qui affligent les hommes ; que depuis un mois j'ai traité un homme de distinction très connu de M. Cicognini, d'un très-fâcheux sarcocele, accompagné de la dureté totale de la langue : lesquelles deux maladies ont été très-promptement guéries sans autres remedes ; que c'est M. le Médecin Bouillon Professeur Royal de notre Université, qui m'avoit mis ce malade entre les mains ; que ce très-docte Médecin l'avoit déja éprouvé sur d'autres maladies très-épineuses, avec une entiere satisfaction.

N'ayant pas eu occasion de rien dire du polype dans le cours de ce Traité, & que ces Lettres de Rome me sont envoyées dans le temps que j'acheve d'écrire ceci, j'ai jugé à propos en finissant de dire ce que je pense sur l'extraor-

dinaire cure du frere de M. le Médecin Mancheti ; car c'eſt pour moi une nouvelle découverte.

Le polype eſt un excroiſſance de chair qui tire ſon nom de ſa figure, parce qu'il reſſemble à un poiſſon que l'on nomme ainſi. Il eſt engendré d'un ſang âcre, gluant & viſqueux, qui circule lentement ; c'eſt ce qui donne le tems aux âcres ou acides de faire des excoriations aux orifices de quelques vaiſſeaux, & en même tems épaiſſir le ſuc nourricier qui flue pour la nouriture des parties, lequel ſe mêlant avec la viſcoſité des autres liqueurs, donne lieu à des excroiſſances qui ont leurs racines à l'endroit où l'excoriation a commencé, & qui prennent la figure des lieux ou cavitez où ils s'engendrent : comme dans le cœur, daus les vaiſſeaux & dans le nez, ils ſont longs, arondis ou plats ; & dans le ſcrotum ils for-

ment une masse ronde que l'on nomme sarcocele. Ainsi ces maladies, quoiqu'elles ayent different nom, elles sont cependant d'une même nature.

L'expérience m'ayant fait connoître dans une quantité d'occasions que notre mercure guérit les sarcoceles, le même remede doit aussi guérir le polype dans quelque lieu qu'il soit.

Cela n'est pas difficile à concevoir : il détruit les âcres & les acides, il rend les humeurs fluides, leur épaississement étant la cause efficiente de ces maladies : la cause détruite, l'accident cesse.

Il fond & dissout ce qui s'étoit joint contre les loix de la nature.

Par le premier il empêche l'accroissement d'une maladie qui peut augmenter toujours & faire périr le malade.

Par le second il détruit la tumeur, il agit sur cette excroissan-

ce, comme il a fait sur les embarras, les schirres, les glandes & les obstructions.

Pour conclure enfin ce Traité qui n'est déja que trop long, & que j'ai cependant peine à finir, parce qu'il se présente tous les jours de nouvelles expériences, qu'il faut supprimer pour ne pas abuser de la patience du Lecteur. Je finis donc en faisant une petite réfléxion.

Un chacun sçait que dans tous les Pays il y a un grand nombre de gens inutils à l'Etat, au Public, & à charge aux Hôpitaux, à raison de plusieurs infirmitez vrayes ou suppoſées, que le genre de vie, la pareſſe, la fatigue & la miſere produiſent dans les pauvres, qui paſſent pour incurables & qui le deviennent dans la ſuite, & cela faute d'employer le ſeul remede qui les peut guérir d'abord & à peu de frais.

Que le mercure crud pris par la bouche, comme il a été dit, vuideroit les Hôpitaux, & mettroit en état de travailler bon nombre de fainéans & de vagabons, qui sous prétexte de certains maux qu'ils chériſſent & que le tems rend contagieux, infectent les villes & les campagnes, & arrachent les aumônes, dont ils font souvent un très-mauvais uſage.

METHODE DOUCE ET facile, pour réduire l'Intestin tombé dans le Scrotum, avec étranglement à l'anneau du Peritoine, & du Sarcocelle.

COmme l'on m'a fait quelques réproches, de ce que j'ai traitai superficiélement dans mon premier Ouvrage, de la chute de l'Inteſtin dans le Scrotum; je me ſuis crû obligé de m'étendre un peu plus ſur cette matiere, quoique j'ai déja écris une lettre à mon illuſtre traducteur M. Saucaſſany, premier Medecin de Monſeigneur le Duc de Guaſtalle, en réponſe d'une qu'il m'adreſſa pour avoir mon ſentiment ſur une pareille maladie, traitée en ſes quartiers, ſelon la metode ordinaire, c'eſt à-dire, avec les émolients, laquelle eût un très mauvais ſuccez,

Quoique je repete ici une partie de ce que je lui écrivis fort à la hâte, l'on y trouvera quelques obſervations que j'ai eû le tems de faire depuis, qui m'ont paru très-neceſſaires, ſans m'attacher à expliquer les differentes eſpeces de Hernies, que tout Chirurgien doit ſçavoir. Je m'arrête ſeulement à celle dans laquelle l'Inteſtin tombe dans le Scrotum, avec étranglement aux anneaux du Peritoine, qui eſt ſouvent accompagnée du Voluculus, & de la mortification du Scrotum, qui cauſent une prompte mort au malade, ſelon moi, par l'uſage indiſcret des émolients & fomentations chaudes, réſolutives & carminatives; dans la maladie dont eſt queſtion, comme dans toutes celles qui ſont du reſſort de la Chirurgie, il faut connoître la ſtructure de la partie malade, la nature de la maladie, les accidens, le

pronoſtic, & ſçavoir approprier les remedes propres pour les guerir.

Le Scrotum a des parties contenantes, & des parties contenuës.

Les contenantes, ſont les membranes, les teguments & les muſcles.

Les muſcles ſont deux nomez cremaſter, ou ſuſpenſoirs, qui tirent leur origine de l'extremité charneuſe du muſcle oblique aſcendant.

Les membrannes ſont la bugineuſe, qui eſt attachée aux teſticules, la vaginale qui vient de la membrane exterieure du Peritoine qui forme une eſpece de guaine.

Les muſcles ſuſpenſoirs en ſe dilatant forment une autre eſpece de membrane, ce qui me fait preſque croire que l'on pourroit bien dire, que tous les fibres de cette membrane ſont autant de

petits muſcles qui cependant auſſi bien que les cremaſters, ne ſont point comme les autres muſcles, organes de la volonté; les tegumens communs, ſont les dernieres parties des contenantes.

Les parties contenues ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, deſcendans, préparans & éjaculatoires, les nerfs, & vaiſſeaux limfatiques & les teſticules.

Tous ces vaiſſeaux paſſent avec les nerfs, par un alongement du Peritoine en forme de foureaux ou canaux aſſez larges, qui comme l'on a déja dit, deſcendent juſqu'au Scotum, & dans chaque aîne, un eſpece d'anneau, c'eſt la dilatation ou ruption de ces anneaux, qui forme la hernie quel'on nome enterocelle, quand l'inteſtin tombe dans le Scrotum; il y tombe quelque fois peu à peu, & ne paſſe pas un certain volume mediocre; il y en a même qui ont des

chutes d'inteſtin très-anciennes, qui ne donnent aux malades qu'une mediocre incommodité, & qui ſont faciles à réduire; mais quand un coup de dent, ſi je puis me ſervir de ce terme, précipte tout d'un coup l'inteſtin dans le Scrotum dans un volume conſiderable, c'eſt alors que le mal eſt très-ſerieux & qu'il n'y a point de tems à perdre.

L'effort que les fibres font dans la violente extention qu'ils ſouffrent par le volume prodigieux du Scrotum, & qui ont pour leur point d'apui, leur origine & leur inſertion, qui s'entretouchent & qui ſont autour des anneaux du peritoine le tiraillement de tous ces fibres les aprochent & les uniſſent les uns aux autres, cauſent une ligature & une compreſſion ſi ſerrée aux anneaux par où paſſent les vaiſſeaux ſanguins & les nerfs, que la mortification y ſurvient en très

peu de tems, ſans douleur & ſans inflamation, mais ſeulement faute de recette & par privation.

Comme cette mortification n'eſt point précedée par aucun ſigne ſenſible, comme il arrive toûjours aux mortificationsdes autres parties, l'on ne peut ni les prévoir ni les éviter, & la mort du malade eſtpreſque toujours accompagnée de la ſurpriſe & de la confuſion du Chirurgien, qui ſouvent a recours à l'operation, qui ne ſert qu'à diligenter le trepas du malade; il eſt donc queſtion de voir de quelle maniere l'on fera ceſſer l'étranglement qui ſert d'obſtacle, quelqu'effort que l'on faſſe au retour de l'inteſtin dans l'abdomen.

La metode que j'ai vû pratiquer par tout où j'ai été, c'eſt de ſe ſervir d'émolients, il faut voir quelle eſt la défectuoſité de cette metode & de celle des efforts que l'on fait avec les mains, pour le reduire

par la voye de la compreſſion.

Les émolients ſont des remedes dont on ſe ſert pour ramolir, relacher & adoucir

Dans le Scrotum où l'inteſtin eſt tombé, il n'y a rien à ramolir, puiſque ce n'eſt que du vent qui remplit l'inteſtin, & qui fait le volume de la tumeur, ſi l'on ſupoſe qu'il y peut avoir des excremens, ce qui eſt difficile à croire; il faut qu'ils ſoient bien fluides pour paſſer par les anneaux du Peritoine qu'ils ſoient ſolides, ou qu'ils ſoient liquides, quel effet attend-on par l'uſage des émolients, ils ne peuvent ſervir qu'à procurer une chute plus abondante, & de vent & d'excrements, puiſque les émolients en amoliſſant les fibres, ils cauſent une plus grande dilatation à la partie, ils en augmentent le volume & la capacité, plus la partie eſt tenduë, plus les pores s'ouvrent, l'air y peut entrer très

facilement, penetrer jusqu'à l'intestin, ce qui le gonfle autant que la bourse peut s'étendre, & par ce moyen l'étranglement se serre à mesure que le volume du Scrotum augmente.

Les playes de l'abdomen où l'intestin sort, nous font connoître que dès que l'air le touche, il se grossit à un point que l'on est obligé d'en venir à l'operation de la gastroraphie, & à faire aussi des ponctions à l'intestin pour en faire sortir le vent.

C'est donc sans fondement que l'on aplique les émolients; où l'on ne doit point amolir, ni relacher, ni même adoucir, car ces sortes de tumeurs ne sont pas douloureuses, toute l'intention du Chirurgien consiste à déloger l'intestin, & à le faire rentrer dans l'abdomen.

De toutes les parties du corps, il n'y en a point qui s'allonge & qui

se racourcisse plus facilement que le Scrotum, c'est come une index qui marque les bonnes & mauvaises disposition du corps ; il s'allonge dans les indisposition & dans les maladies ; il se ride & se retrousse dans la santé ; il s'allonge après long travail, par une espece d'épuisement, mais il se referre par le repos & par l'atouchement de l'air froid.

L'on voit donc, comme il a été dit, que les muscles de cette partie, ne sont pas comme les autres muscles des organes de la volonté, & que c'est comme une membrane qui envelope, comme une bourse, tout le Scrotum, qui est particuliere dans son espece, qui est composée d'une multitude de fibres droits & creux, qui sont comme autant de petits muscles qui font ressort. Je ferai en sorte d'expliquer la mecanique de ce ressort, suivant l'opinion que j'en ai conçûë ;

ayant donc établi la fabrique & la nature de la partie ; ayant auſſi rejeté comme pernicieux, l'uſage des émolients, il faut propoſer la metode que j'ai ſuivie & pratiqué depuis plus de 35 ans, laquelle m'a toujours réuſſi.

Je me ſuis donc détrompé & rebuté de l'uſage des émolients par les funeſtes effets que j'ai vû qu'ils ont produits, j'ai enſuite conſideré que les fomentations chaudes dont on ſe ſert dans la cure de ces maladies, ne ſervent qu'à dilater les vaiſſeaux & tuyaux qui portent le ſang & les liqueurs à augmenter leur volume & à y attirer les humeurs.

J'ai conſideré que quand une partie eſt atrophiée, l'on fomente, l'on échauffe, l'on fait des frictions pour ouvrir les pores opſtruez, & pour y attirer le ſuc nourricier.

J'ai remarqué que les efforts

que l'on fait avec les mains, pour reduire l'inteſtin, quand le Scrotum eſt extremément gros, ne ſervent qu'à meurtrir la partie & qu'à augmenter ſon volume, car ce maniment eſt une eſpece de friction.

J'ai donc cru que pour guerir cette maladie, il falloit prendre le contre pied de toutes ces choſes, & que les aſtringents, où les choſes froides comme la glace pouvoient produire un effet favorable.

Il y a peu d'hommes qui ne ſçachent par ſa propre experience, que le Scrotum s'allonge dans les tems chauds, & qu'il ſe ride & ſe retrouſſe d'abord par l'atouchechement de l'air ou de quelqu'autres choſes froides.

Quand donc je ſuis appellé à tems, je mets en uſage les aſtringents de la premiere claſſe, comme alun, noix de galles, de cipres,

biſtorte, écorce & fleurs de grenade, noix de cipres, ſel amoniac, dans l'eau ferrée pluſieurs fois, ou dans le vin bien bruſque, y joindre un peu de vinaigre, toutes ces choſes concaſſées & boüillies, apliquer la décoction plûtôt froide que chaude, avec une éponge marine neuve & pierreuſe.

Mais, comme dans ces maux les momens ſont précieux, & que pendant que le remede ſe prépare la mortification ſurvient par la preſſion & ligature faite aux vaiſſeaux, il faut promptement apliquer ou éponges, ſi l'on en a ou linges en pluſieurs doubles, trempez dans de l'eau la plus froide ou y apliquer de la glace, ſi l'on en peut avoir cependant le remede ſe prépare.

J'ai vû pluſieurs fois que l'eau froide ſeule a ſuffit, mais en cas que la réduction eût peine à ce faire, il faudroit avoir recours à

l'astringent, ce qui cependant ne m'est jamais arrivé, si l'on aplique l'eau froide, il faut la changer souvent, afin qu'elle ne s'échauffe pas sur la partie.

Il faut situer son malade la tête basse & le corps, la partie malade les cuisses élevées & ne faire sur la partie que de legeres compressions.

Ne donner au malade que de bons boüillons & du vin de fois à autre.

Ne point tenir le malade dans des chambres trop chaudes avant la reduction.

Si la maladie est accompagnée de douleur, ou qu'il y ait plenitude, la saignée est inutile, dans ces cas, ni la purgation, ni les clisteres n'ont point de lieu.

Après la reduction une bonne ligature, car sans un bandage que l'on doit porter jour & nuit, l'on est dans un perpetuel danger de

retomber dans le même cas.

J'ai dit, quand je suis apellé à tems, car, par exemple, si l'étranglement a duré un jour seulement la partie est gangrenée quand même il n'y auroit aucune marque exterieure, ainsi il ne faut rien apliquer car le Chirurgien & le remede sont décriez, quoique l'un & l'autre ne sont point coupables ni causes de la perte du malade.

Il faut voir à present, si ce que j'ai conçû de la mecanique des astringents, est juste, c'est ce que je laisserai à juger aux sçavans; je ne laisse pas de l'exposer selon mes petites lumieres; c'est le propre des choses chaudes que de dilater comme celui des choses froides de referrer; or donc, soit les astringents, soit les aplications d'eau froide, il faut que l'une & l'autre causent une contraction aux fibres de toute la partie, cette contraction cause une pression aux

vaisseaux sanguins, & particulierement aux arterres, cette contraction en resserant & diminuant, le volume des vaisseaux, le sang, les esprits & les autres liqueurs reçoivent une secousse qui oblige le sang de remonter promptement, dans les vaisseaux superieurs, les parties les plus subtiles des liqueurs & les esprits se trouvent poussez avec rapidité, s'insinuent dans les caneaux qui sont les plus proches & les plus à portée de les recevoir, où ces caneaux les plus proches, se sont les fibres creux de la membrane ou des muscles, si on le veut ainsi, qui doivent avoir des anostomoses avec les vaisseaux ils se gonflent, se rempliſſent & se racourciſſent très-promptement, le volume du Scrotum diminue à vûë d'œil, le Scrotum se ride, la ligature des anneaux se relache, l'inteſtin se trouvant preſſé par une multitude prodigieuſe de petits

muſcles qui augmentent en force, à meſure qu'ils viennent plus courts, il faut qu'il cede & qu'il rentre dans l'abdomen.

La promptitude avec laquelle ſe fait la réduction, eſt effectivement ſurprenante; ce qui me fait croire de plus en plus qu'il faut que des eſprits ou choſes ſemblables gonflent ces fibres, en les rempliſſant avec promptitude; ce que les liqueurs ne peuvent faire que lentement, vû la fineſſe des eſprits & leurs petites cavitez.

Si l'on ſe donne la peine de conſidérer la mécanique de cette opération, que l'on compare chaque petit muſcle à une main qui ſe ferme, qui ſerre, qui pouſſe, qui eſt appuyée d'une multitude d'autres qui ſe touchent, s'appuient & s'entre-aident, qui de concert & en même tems ſe racourciſſent également en ſe rapprochant de leurs origines & de leurs inſer-

tions qui se touchent. Ils font comme une bourse qui serre de tous les sens, & qui fait un effort suivi, uni & égal. Si l'on considere toutes ces choses, l'on n'aura pas beaucoup de peine à concevoir de quelle façon la nature produit un effet si salutaire & si surprenant, quand on lui donne la main à propos.

Il est bon aussi d'observer que le tiraillement qui se fait aux anneaux ou production du péritoine, par lesquels le nerf & les vaisseaux sanguins sont comme liez, se fait par la dilatation & forte tension de la membrane vaginale, qui est un alongement du péritoine, dans laquelle l'intestin est logé; que cette forte tension ne se peut faire, qu'elle ne tire en bas le péritoine, qui en comprimant l'intestin, le pousse de plus en plus dans le scrotum; que les fibres de la membrane du scrotum que l'on

nomme cremaſter, par la forte dilatation qu'ils ſouffrent, étant tirez en bas, cauſent une compreſſion très-forte ſur tous les vaiſſeaux qui paſſent dans l'anneau, qui doit cauſer contuſion, tumulte dans les eſprits, & enſuite inflammation & gangrene aux parties comprimées.

Que la premiere intention que l'on doit avoir, eſt de corriger ces accidens; que l'application des choſes froides & des aſtringens, eſt le plus prompt & le plus aſſuré remede que l'on puiſſe employer, pourvû cependant que l'on ſoit à temps.

Tout ce qui a été dit juſqu'ici, doit faire voir la neceſſité où l'on eſt dans ce cas de débrider, dégager & ouvrir le paſſage par où l'inteſtin doit être réduit; les remedes & les moyens qu'il faut employer pour réüſſir, & ceux que l'on croit inutiles & pernicieux

que l'on doit éviter ; que ceux que l'on propose sont soutenus par le raisonnement & autorisez par l'expérience.

Que les remedes & la méthode que l'on rejette n'est qu'une routine d'usage, dépourvûe de raison & pernicieuse par ses effets.

Car enfin surquoi est fondé l'usage des émolliens ? que veut-on ramolir ? du vent dont le scrotum est plein ?

Dans le Traité des playes de poitrine, j'ai fait le récit d'un entretien que j'ai eu avec M. Eliot premier Chirurgien du Roi de Portugal. Comme nous parlâmes long-tems ensemble sur differentes matieres ; & tombant sur la chute de l'intestin dans le scrotum, je lui demandai quelle étoit sa maniere pour le réduire.

Il me répondit ingénuement que quand il avoit fait inutilement des efforts pour le faire ren-

trer dans l'abdomen avec les mains, il employoit les émolliens.

Je lui fis voir l'abus & l'inutilité de cette méthode, par les raisons que j'expose ici. Je lui expliquai ma maniere & mes remedes, & leurs mécaniques, qu'il écouta avec attention. Il goûta si bien mes raisons & les trouva si bien fondées, qu'il m'avoua avoir été jusqu'alors dans l'erreur ; il me protesta qu'il étoit confus d'avoir ignoré une chose si utile & si bien fondée.

Mais l'on me pourra dire qu'il peut y avoir des excrémens tombez dans le scrotum que l'on veut ramolir.

Quoique je nie que cela puisse être, je ne laisse pas de supposer que cela soit ainsi, & que les émolliens les puissent ramolir. Quelle utilité veut-on tirer de leurs fluiditez ?

Plus ils seront liquides, & plus

ils occuperont de place ; le volume du ſcrotum augmentera, & par conſequent l'étranglement & la ligature de l'anneau, & les excrémens reſteront toujours dans le même lieu.

J'ai toujours crû & je crois encore qu'il eſt du tout impoſſible qu'il puiſſe paſſer des excrémens dans le ſcrotum dans la chute de l'inteſtin ; le paſſage eſt trop étroit, & le volume de l'inteſtin n'eſt que trop ſuffiſant pour le remplir, vû qu'il eſt déja occupé par les vaiſſeaux qui vont aux teſticules.

Il faudroit, pour qu'il pût paſſer des excrémens par l'anneau ou production du péritoine, qu'il fût déchiré & délabré, ce qui ne peut arriver que par cauſe externe, j'entens par ſolution de continuité faite par inſtrument tranchant.

Si alors il ſe trouvoit dans ledit inteſtin gros comme une petite

noiſette d'excrémens ſolides ou fluides, cela ſuffiroit pour empêcher ſa chute ; car cela formeroit comme un bouton qui s'appuyant ſur l'orifice de l'anenau, formeroit un obſtacle à ſa chute ; & quand l'inteſtin eſt tombé ſeul dans le ſcrotum, & que la bourſe eſt remplie, il eſt alors impoſſible que rien puiſſe paſſer par l'anneau : car les fibres des membranes, en s'alongeant, tirent en bas, ſerrent l'anneau, & font en peu de tems une ligature qui ne laiſſe paſſer ni ſang ni eſprits ; c'eſt ce qui cauſe la mortification.

Quelqu'un me dira peut-être qu'il en a vû : j'en tombe d'accord, mais ce ſera après la mort du malade, quand le ſphacele aura cauſe un délabrement à la partie affligée, & que le relâchement qui arrive à l'anneau comme à toutes les autres parties du corps, quand l'ame s'en ſépare : alors les excré-

mens peuvent couler dans le scrotum, puisque le passage de l'anus est interdit.

Pour conclure enfin ce Traité que j'ai poussé plus loin que je n'aurois crû, si l'on veut travailler avec succès à la réduction de l'intestin, il faut rétablir le ressort de tous ces petits muscles qu'ils ont entierement perdus ; car ce sont eux qui doivent avoir la gloire de la cure.

Il n'y a que les astringens & le froid qui puissent produire cet effet, en leur redonnant leurs premieres forces.

Cette maladie de laquelle je viens de traiter, me conduit au sarcocele qui vient aussi dans le scrotum & qui afflige les testicules. On la traite aussi avec les émolliens : à la verité il semble qu'ils conviennent mieux en celle-ci qu'à la précedente, particulierement dans son principe, en

excitant une legere transpiration à la partie.

Cependant en considérant que ce sont les vaisseaux qui portent les sucs nouriciers, dont les orifices sont relâchez & dilatez par cause externe, comme coup, chute, effort, meurtrissure, ou maux vénériens.

Que ces sucs s'extravasent entre les membranes; que si l'écoulement dure, la tumeur augmente; qu'elle n'est pas douloureuse, parce que les humeurs qui coulent sur la partie ne sont pas ni âcres ni vicieuses; qu'il n'y a que la quantité qui en causant une distension aux membranes & une compression à la partie, causent une sensibilité & une douleur, à raison aussi de leur sensibilité; car il se forme une espece de chair, ce qui luy fait donner le nom de sarcocele.

Je croi donc qu'un astringent lui

lui conviendroit mieux d'abord qu'un émolient, pour reſſerrer les orifices des vaiſſeaux dilatez, & qui en cauſant une expreſſion à la partie. feroit rétrograder ſes ſucs qui s'épanchent, & rétabliroit facilement le reſſort des fibres, & leur procureroit la ſolidité qu'ils avoient perduë.

Il eſt très-certain que ſi les parties de notre corps pouvoient toujours avoir leur naturel reſſort, il ne ſe feroit jamais d'épanchement; il eſt très-vrai auſſi, que ce ne ſont point les remedes qui relachent qui ſoient capables de les rétablir quand ils l'ont perdus.

Si enfin, le Sarcocelle eſt ancien & la tumeur groſſe & dure, il n'y a que les diſſolvents, pris interieurement & apliquez ſur le mal, qui ſoient capables de les terminer, c'eſt ainſi que je me ſuis conduit dans la cure de ces malades, laquelle m'a toujours très-bien réuſſi.

Quant au miſerere qui ſurvient à la chute de l'inteſtin, où il y a étranglement, l'on doit ſçavoir que la ligature qui ſe fait alors à l'anneau du peritoine, ſerre l'inteſtin d'une maniere que l'eſprit animal qui coule dans les fibres circulaires, comme dans un tuyau entortillé autour des inteſtins, rencontre un obſtacle qui l'empeche de continuer ſa route de haut en bas, par le mouvement periſtaltique, il rebrouſſe chemin par une eſpece de repercution; il remonte & fait le mouvement anti-periſtaltique, ce qui produit les cruels ſimptomes du miſerere; quand cette maladie arrive ſans la chute de l'inteſtin, les mêmes eſprits animaux trouvent des obſtacles dans les mêmes fibres circulaires, il produit les mêmes accidens par les mêmes raiſons, mais dans ce cas, l'on doit employer une doze un peu forte de mercure

cru, comme deux, trois & quatre livres, & le faire avaler ; rien ne convient mieux alors pour rétablir le mouvement periſtaltique, & pour apaiſer le tumulte des eſprits, c'eſt le ſeul & le plus ſalutaire remede que l'on puiſſe employer ; je puis aſſurer avec verité, qu'il ne m'a jamais manqué, il m'eſt même arrivé à Briançon qu'un Capitaine aux abois & hors d'eſperance, à qui on avoit fait inutilement pluſieurs remedes, je lui fis avaler deux livres de mercure crud, malgré notre Medecin, les cruelles douleurs du miſerere ceſſerent d'abord, mais le mercure reſta ſix jours entiers ſans ſortir ce qui m'avoit determiné de lui en faire encore prendre deux livres, mais il ſortit de lui-même, ſans avoir cauſé rien de facheux pendant ce long ſejour dans les inteſtins.

Et à Pignerol, je fus obligé d'en

faire prendre jusqu'à cinq livres, pour chasser trois livres qui ne pouvoient sortir, & le malade fut entierement gueri, sans qu'il ait ressenti aucune incommodité par cette grande quantité de mercure; cela servira d'avis à ceux qui font scrupule, de donner ainsi le mercure, car j'ai vû bien des lieux où on laisse perir les malades de cette nature, faute de se servir de ce seul & salutaire moyen.

Pour conclure enfin cette narration, on prendra la peine de considerer ce que nous avons dit cy-devant du Sarcocelle, qui est une excroissance de chair qui se fond & se dissout avec notre dissolvant, ce qui ne m'a jamais manqué, ce qui me fait croire que le même remede doit produire le même effet aux polipes, soit du cœur, du nez ou des autres parties du corps, puisque ce n'est qu'une excroissance de chair qui

comme le Sarcocelle eſt produit, par l'abondance du ſuc nouricier, qui s'eſt échapé des vaiſſeaux qui le charient, qui ſuivant les lieux où il ſe forme, prend de differentes figures, comme dans le Scrotum où il s'arondit, dans le cœur & dans les narines, il eſt long & grêle, dans le Scrotum elle a toute la liberté de s'épanouir dans la contraction du cœur, cette chair molle s'aplatit & s'allonge, & elle prend la figure des narines, comme fait une paſte molle que l'on met dans un moule; j'ai vû terminer de ces polipes par une diéte très-longue & très-exacte, qui mettoit les malades dans une eſpece d'épuiſement.

Mais le mercure crud donné judicieuſement, les terminera avec plus de facilité & avec plus de promptitude, par les raiſons que nous avons dites touchant la cure du ſchirre & des tumeurs.

DES INJECTIONS.

LA peine que vous avez bien voulu prendre, Monsieur, de traduire mon livre en Italien, me fait presque croire qu'il est de quelque valeur, joint à cela les cinq éditions que l'on en a faites en Hollande, les traductions en Allemant, Portugais & Espagnol, ont passé mes esperances, cela servira au moins pour me consoler du peu d'accuëil que l'on lui a fait en ce Pays.

Cela ne m'a pas étonné, la vûë d'un Auteur choque les gens dont l'on combat les maximes & dont l'on condamne la pratique.

Je n'ai pas cependant prérendu que l'on se rendît aveuglement à mes opinions, ce seroit une tirannie injuste à laquelle l'on ne pourroit se soumettre; refuser aussi de

ſe rendre aux raiſonnemens & aux experiences de pratique ſans les combatre par d'autres raiſonemens & par des preuves, on peut accuſer de tels gens, d'une malicieuſe obſtination ; je viens, Monſieur, au fait, qui fait le ſujet de cette lettre, & laiſſe en repos ceux qui ne s'en donnent gueres, quand ils croient troubler celui d'autrui. Je me trouvai ces jours paſſez dans une conſultation où l'on voulut me ſoutenir que l'uſage des injections eſt utile & neceſſaire dans les playes profondes, les abſcès caverneux, les ſinus, fiſtules, &c. pour ce, dit-on, mondifier, netoyer, corriger la mauvaiſe qualité des matieres & du pus, l'entrainer & empêcher que par ſon ſejour il n'alterât les parties dans leſquelles elles ſont contenus ; belles & grandes paroles, termes de vieille école & ſpecieuſes imaginations.

J'ai déja dit, que le pus eſt un

extrait du sang & des liqueurs nourricieres, tel est le sang, tel est le pus.

Si le sang est bien conditionné, le pus sera loüable & balsamique, & conduira seul les playes, les abscès & les ulceres à une parfaite guerison.

Si dans ce cas l'on injecte quoique ce soit, l'on détrempe ce baume, on l'afoiblit, on l'altere, il perd toute sa vertu balsamique, il devient & inutile & pernicieux.

En humectant les orifices des petits tuyaux & vaisseaux qui sont ouverts dans toute l'étenduë de la cavité, on les ramolit, on les relache, ils perdent leurs ressorts & leurs fermetez, ils laissent couler involontairement les liqueurs qu'ils contiennent, qu'ils retenoient cy-devant, tout étant relaché, les supurations deviennent abondantes, & la guerison s'éloigne.

Si ces écoulemens durent quel-

que tems, le sang se dépoüille de son fluide, le malade s'extenuë & tombe dans l'épuisement, plus on humecte ce que l'on veut réunir, moins il s'incarne, les injections dissipent les esprits des parties vivantes dont ils sont remplies, & entraînent avec soi le seul & unique baume qui doit & qui peut reunir les parties ulcerées.

L'injection en écartant les parois des cavitez où on l'a pousſé, agrandit la solution de continuité & si on la laisse sejourner dans ces cavitez, comme c'est l'ordinaire en bouchant les ouvertures, elle s'insinue entre les interstices des muscles, & produisent des sacs & des sinus; ces liqueurs ainsi enfermées toutes chaudes, elles rarefient & fondent le sang, elle picotent, irritent & causent douleur.

Plus la cavité aura de volume, l'air y aura un plus libre accès, cela seul suffit pour causer des

alterations, des coagulations, des dissipations, des corruptions, irritations, &c.

Quand ces injections ont sejourné dans la cavité, on la fait sortir; l'air la remplit, on presse la partie pour n'y rien laisser, on mache les fibres, on les meurtrit, il faut ensuite qu'ils supurent; voilà une methode que j'ai vû pratiquer plusieurs fois, à mon regret & au préjudice des malades; si le sang est mal conditionné, les chairs sont molles & sans soutien, la partie foible & les fibres sans ressort.

Si on pousse une injection, soit dans une playe, ou dans une ulcere, comme elle trouvera peu de resistance, elle penetrera & délabrera, fera des cavernes & privera la partie du peu de chaleur & du peu d'esprits dont elle étoit pourvûë, sans pouvoir contribuer en aucune maniere, à corri-

ger la mauvaise qualité des liqueurs, dans ce dernier cas, le sentiment des parties est obtus; on augmentera encore en injectant l'insensibilité, & on risquera de voir le membre ou la partie tomber dans une totale pouriture.

La liqueur que l'on seringue & le perpetuel écoulement des matieres reployer l'extremité des fibres charnus, ils se couchent les uns sur les autres, ils se polissent, s'endurcissent & forment la calosité, voilà alors un sac sinueux & fistuleux.

Les cavitez de cette nature sont toujours grandes & profondes, & l'ouverture serrée & étroite; cet accident est inévitable si on se sert de tente, j'ose même dire que ce sont ces tentes qui produisent tous ces accidens.

Je suis si convaincu de cette verité, que depuis que je les ai bannies de mes pansemens, je n'ai ja-

mais vûs de cavernes, de sinus : ni de sacs dans les playes, abscès & ulceres, malgré les fiévres & les mauvaises habitudes des malades & des blessez, ce qui me fait conclure que tous les accidens sont attachez, non aux temperamens ; mais à la mauvaise maniere de panser.

Voilà, Monsieur, une partie des raisons que je mis en avant ; dans la dispute que je fus obligé d'avoir sur ce sujet, qui eurent peu d'aprobateurs, tant la coutume à de force.

Les mémes raisons, qui m'ont obligé de quitter les tentes, m'ont déterminé de bannir aussi les injections ; car il est très-vrai qu'on ne peut quitter l'une sans l'autre, puisque quittant les tentes, l'on évite les sacs, les sinus & les cavernes, dans lesquelles les injections paroissent necessaires dans les playes pansées selon notre metho-

de ; de toutes les parties du corps & des capacitez, je ne m'en ſerts point, elles ſeroient non-ſeulement inutiles, mais pernicieuſes en dilatant ſuffiſamment quand il eſt neceſſaire, rien ne peut y reſter d'inutile, & le reſſort naturel des parties chaſſe à l'ouverture tout ce qui eſt nuiſible & ſuperflu, qui ne manque point de ſortir, ayant un paſſage libre & ouvert.

Aux grands abſcès, nous ſuivons la même methode.

Quand l'ouverture eſt ſuffiſamment grande, & que tout ce qui étoit contenu eſt évacué, les parties cy-devant écartées les unes des autres, ſe raprochent : s'uniſſent, & de concert, cauſent une legere compreſſion qui ſert à exprimer les reſte des matieres dont les chairs étoient farcies, qui coulent imperceptiblement & inceſſamment par l'ouverture qui n'eſt occupée d'aucun corps étrange,

cette mecanique douce & naturelle fait place au baume du ſang qui en peu de tems refait une trame de fibres qui repare la perte que les parties ont ſouffertes par la diſtention, la pouriture & la ſupuration.

Voilà quelle eſt la manœuvre de la nature, quand elle n'eſt pas indiſcretement troublée dans ſes operations.

Ces raiſons & cette pratique ſe peuvent apliquer à toutes les maladies externes qui ſont du reſſort de la Chirurgie, ſans entrer dans un détail enuieux.

Si l'on veut être convaincu par des faits & par des exemples, on peut voir la premiere édition de Paris dans les pages 50 209 268 & 272, dans la ſeconde 50 216 275 & 278; je ne ſçaurois me ſouvenir chagrin, des bleſſez que j'ai panſé dans ma jeuneſſe, étant en Allemagne dans les Hôpitaux du Roi,

en 1675 1976 & 1678, auquel tems comme les autres, je me servois de tentes & d'injections, toutes nos cures étoient longues & laborieuses, toutes accompagnées de douleurs & d'accidents, tant d'amputations que l'on pouvoit éviter, en quittant cette cruelle methode tant defistuleux, à qui on avoit lavé la poitrine avec ces indignes injections, & que l'on avoit si cruellement tamponnez.

Je beni au contraire l'heureux tems qui m'a detrompé, qui m'a ôté les tentes & les fers, qui rend la Chirurgie douce, & en ôte toute la cruauté, qui épargne la vie & les membres blessez, qui gueriſſent enfin, sans risque, sans peine & sans douleur.

Voilà, Monsieur, une petite narration que je n'ai pû m'empêcher de mettre icy, pour vous découvrir, en ami, le fonds de mon

cœur, qui eſt toujours de plus en plus ſenſiblement touché d'eſtime & de reconnoiſſance, puiſque je trouve en vous, une ſimpatie pour ma methode, & un protecteur pour mon ouvrage ; aucun des autres Traducteurs n'ont pris ſi genereuſement ſon parti, vos aplications pour l'enrichir de vos ſçavantes réflexions, les belles & nombreuſes productions de votre eſprit, les éloquentes réponſes que vous avez faites ſi judicieuſement à nos adverſaires, les dépenſes non petites où toutes ces choſes vous ont engagé.

Tout cela enſemble font voir votre zele, & ſont des preuves autentiques de la charité qui vous anime pour le prochain, des marques de votre bon diſcernement ; vos lumieres ont découverts d'abord la bonté de cette methode, vous l'avez traduite ſans être ſolli-

cité par l'Auteur, elle a précedé notre connoissance, elle m'a surpris & charmé, & me met dans l'obligation d'être inviolablement, Monsieur, &c.

SUR LES PLAYES DES Chiens qui se guérissent en se laichant.

PArmi les objections que l'on m'a faites sur les differentes circonstances que j'observe dans le pansement des playes; des sçavans Professeurs d'Italie, écrivirent à mon très élevé Traducteur, M. Saucassany, que j'avois voulu établir pour maxime, que l'air étoit l'ennemi capital de playes; que cependant les chiens guérissent en se laichant, leurs blessures étant exposez aux injures de l'air, que cela détruisoit mon opinion.

Ce que ledit M. Saucaſſany m'écrivit, il voulut avoir auſſi le ſentiment de pluſieurs autres Profeſſeurs, qui lui firent tous une réponſe, que l'on voira dans ſon magati, grand ouvrage, qui roule tout ſur le panſement des playes ſuivant notre methode, où ſera contenu pluſieurs lettres que je lui ai écrites pour répondre à pluſieurs queſtions qui m'ont été faites, je les crois ſous la preſſe, je me contente de mettre icy la réponſe que je lui fis ſur ce ſujet en queſtion, avec quelques jointes que j'y ai faites depuis.

Pour répondre, Monſieur, à la queſtion que vous me faites, ſur les playes des chiens, qui guériſſent, quoique leurs playe ſoient expoſées aux injures de l'air & ſeulement en ſe laichant; j'ai l'honneur, Monſieur, de vous dire en premier lieu, que je ne ſuis nullement du ſentiment du R. Pere

Cabco dont vous m'écrivez l'opinion, ſans vouloir la combatre, ce que je crois très-facile ; je me contenteraide vous marquer icy, ce qui me paroît le plus vrai-ſemblable, premiérement, la douceur que l'on remarque ſur la langue des chiens, nous indique la nature de l'humeur dont elle eſt abreuvée, qui ſelon toutes les aparences & fondé ſur les effets qu'elle produit, doit être regardée comme une liqueur huilleuſe, douce & balſamique, préparée dans les glandes papillaires, les fibres & poroſitez de la langue, laquelle eſt le ſiege & l'organe du goût, qui dans les chiens a une ſtructure particuliere deſtinée à filtrer ce ſuc huilleux, qui eſt le ſeul ſpecifique pour guérir les bleſſures de ces animaux, & les autres maux dont leur peau eſt attaquée.
Quand donc ils léchent leurs bleſſures, ce qui leur arrive très-ſou-

vent & fréquemment, ils les tapissent & les couvrent de cet humeur huileuse, & par consequent ils les mettent à l'abri des injures de l'air qui ne peut penetrer au travers des pores de cette huille, qui étant en même tems très-balsamique, leurs playes doivent guérir très promptement, se trouvant à l'abri des injures de l'air & des corps étranges; que l'huille soit comme impenetrable à l'air, on en a des preuves très-sensibles.

Quand l'on veut transporter le vin d'un Pays à un autre dans des bouteilles de verre, pour les garantir des injures de l'air, on met de l'huille au haut du goulot de la bouteille pour empêcher qu'il ne s'alterre & qu'il n'aigrisse.

Ce qui fait voir évidemment que l'air ne peut penetrer l'huille; quand un vers est sorti du corps d'un homme, quoiqu'il remue & qu'il soit plein de vigueur, si on

paſſe ſur ſon corps une plume trempée dans l'huille, il meurt à l'inſtant, parce que l'huille bouche les tranchées qui ſont en grand nombre répanduës ſur ſon corps, & ainſi ſervant d'oſtacles à l'introduction de l'air, il faut que le ver meure faute de reſpirer.

Ceux qui ont examiné la fabrique des vers du corps humain, n'ont pas trouvé un remede qui les détruiſe plus promptement que l'huille de noix, qui eſt la moins porreuſe, & celle par conſequent, qui eſt impenetrable à l'air, l'on en ſera perſuadé ſi l'on ſe donne la peine de reflechir que dans la peinture, les couleurs ſont incorporées dans l'huille de noix, apliquées ſur la toille ou ſur les murailles, & que malgré les ſiecles, ils durent à l'infini; la nature au défaut de la raiſon, a donné aux animaux un inſtinct qui leur indique ce qui peut contribuer à leur con-

ſervation, ils ſont même pourvûs d'une certaine induſtrie, comme les chiens qui ſe trouvant bleſſez en des lieux où la langue ne peut arriver, léchent leurs pates très-ſouvent & l'apliquent ſur le lieu ulceré, & ils gueriſſent, ils connoiſſent donc l'utilité & la bonté de leur ſalive.

L'on pourra nous dire que loin que l'huille puiſſe procurer la guériſon des plaïes, on l'employe pour s'opoſer à la réünion, comme quand l'on fait une ſaignée que l'on veut tenir ouverte, l'on trempe la lancette dans l'huille, cela eſt inconteſtable, mais ſi cette huille eſt boüillie avec du vin juſqu'à ce qu'il ſoit conſomné, il reſtera une huille qui ſera un très-puiſſant vulneraire & balſamique; de la même maniere, l'huille qui tranſpire de la langue des chiens eſt extraite de leur ſang, préparé, criblé & filtré dans les glandes,

qui l'ayant ſubtiliſée & dépurée, la rendent balſamique oleuſe, qui guérit non ſeulement les playes & ulceres des chiens, mais auſſi les playes, ulceres chancreuſes & caverneuſes des hommes, quand ils ſe font lécher ſouvent.

Je ſuis d'opinion, que ſi on vouloit examiner avec attention, la nature des differens ſucs qui ſe préparent dans les animaux, il ne s'en trouveroit aucun qui n'en eût de propre pour guérir ſes bleſſures, & que chaque animal porte en ſoi, un baume ſpecifique pour cet effet; l'homme a la craſſe de ſes oreilles, qui eſt une huille épaiſſe, qui eſt un baume très-ſalutaire pour la guériſon de ſes bleſſures.

La ſalive, l'urine, la ſueur-même dans les hommes ſains, ont leurs utilitez & leurs merites; les excremens des animaux ſont pourvûs d'un volatil très-ſalutaire &

très-utile pour la curation d'une multitude de maux ; voilà, Monsieur, quelles sont mes conjonctures, la consequence que l'on en peut tirer, est toute favorable pour prouver l'inutilité des tentes & la bonté de la methode que nous publions ; les blessures des animaux qui ne sont pas mortelles, guérissent par le secours seul de la nature, sans être accompagnées d'aucuns accidens, ce qui n'arrive pas aux hommes, par la multitude des circonstances inutiles & pernicieuses, par les anciennes & fausses maximes, par l'entêtement & l'obstination des Chirurgiens, & cela pour avoir sussé un mauvais lait, & negligé la connoissance de la verité : si enfin, notre petite rethorique & nos grandes experiences, n'ont pas la force de les persuader, il faudra que nous fassions revivre Esope, qui en faisant parler les bêtes,

sur

sur ce qui regarde la guériſon de leurs bleſſures; les moyens dont ils ſe ſervent pour guérir avec tant de facilité ; ils voiront avec confuſion leurs erteurs & leur ignorance.

Cet ingenieux eſclave, dont la memoire eſt ſi glorieuſe, doit faire rougir de honte une multitude d'obſtinez.

Des gens s'épuiſent par leurs travaux & par leurs aplications, pour produire un bien, ils ſont & rejettez & mépriſez.

Il faut, comme Eſope, faire parler les bêtes, pour les perſuader, les inſtruire & les convaincre.

DES PLAYES DE POITRINE penetrantes.

MOnsieur Saucaſſany, Conſeiller & premier Medecin de Mgr le Duc de Guaſtale qui a pris la peine de traduire mon Livre en Italien, ſous le titre: *del Chiron in Campo*, m'écrivit il y a quelques années que M. Viti profeſſeur en Medecine à Peruge, avoit goûté ma methode de panſer les playes ſans tente, hors cependant celles du Thorax, qu'il prétendoit nepouvoir être ni traitées ni guéries ſans ſe ſervir de tentes.

Je fis réponſe à ces Meſſieurs, mais trop à la hâte, quoique mes raiſons ayent été reçûës & aprouvées, je fus mécontent du peu d'ordre que j'avois tenu dans ma lettre trop précipitée, l'ayant depuis repaſſé, & y ayant ſeparé les

matieres, & ajoûté quelques reflexions utiles & importantes, j'ai crû être obligé d'en faire une nouvelle copie, pour servir, s'il est possible, à l'instruction des jeunes Chirurgiens.

Pour observer l'ordre dans ce petit Traité, il faut établir trois especes de playes pénetrantes, dans la poitrine; la maniere dont elles sont traitées selon l'ancienne methode.

La maniere de les traiter: selon celle que l'experience nous a enseignée.

La premiere, par armes à feu, passant dans les poumons.

La seconde, par instrument tranchant & penetrante aussi dans les poumons, & le sang sortant par la bouche.

La troisiéme, ouvrant seulement l'arterre ou la veine, qui sont couchées dans la canelure de chaque côte, avec hémorragie,

faite auſſi par inſtrument tranchant.

Sùpoſons donc une balle qui a paſſé au travers de la poitrine, qui a percé les poumons, ce qui ne ſe peut faire ſans avoir fait une ſolution de continuité à ſon entrée & à ſa ſortie.

Quand elle paſſe dans les poumons, elle cauſe une meurtriſſure dans tout ſon trajet, un dérangement dans les vaiſſeaux & dans les fibres, que la balle par ſa rondeur & par l'activité du mouvement, couche & reploye les uns ſur les autres.

C'eſt ce reployement de fibres qui fait que ces ſortes de playes ne propuiſent ordinairement aucune hémorragie, c'eſt ce qui a fait croire à pluſieurs Auteurs, que la balle faiſoit une éſcarre, opinion que j'ai combatu, par un petit Traité à part.

Or, comme le cours du ſang &

& des liqueurs, dans l'étenduë du trajet de la bale, eſt ſuprimé pour quelques jours, il ſe forme un embarras dans toute l'étendue de cet endroit qui nelaiſſe pas de donner paſſage aux parties les plus ſubtiles des liqueurs, qui commence à ramolir les fibres couchez, & le mouvement du ſang qui fait effort pour rétablir ſon cours, ne trouvant plus qu'une foible reſiſtance, releve peu à peu tous ces fibres couchez, les orifices des vaiſſeaux ulcerez ſe dilatent, & dégorgent du ſang & de la limphe dans le trajet, c'eſt ce qui arrive à ce que l'on apelle improprement la chute de l'eſcarre.

L'écoulement ſera plus ou moins grand, ſelon la groſſeur de la balle & ſelon la grandeur des vaiſſeaux qui ont été déchirez; que le dépôt qui ſe fait, ſoit grand ou qu'il ſoit mediocre, il ſe fait toujours dans le trajet de la balle.

Sidonc alors les orifices desplayes ſont occupées par des tentes, tout ce qui ſera écoulé dans ce petit eſpace s'y trouvera enfermé, comprimé & ſecoüé par le mouvement perpetuel des poumons.

Si les poumons ſont adherens aux côtes, comme il arrive quelque fois, ces matieres ne trouvant aucun lieu pour s'échaper, & ſe multipliant toujours, cauſent une tention & un poids aux poumons qui déprave la reſpiration, l'on eſt obligé pour ſoulager le bleſſé, de le panſer ſouvent, les matieres ſortent en abondance, l'on s'aplaudit & le malade eſt ſoulagé.

Si le poumon n'eſtpas adherent, tout ce qui ſe dégorge dans le trajet, & tout ce qui s'échape des vaiſſeaux, coulent ſur le diaphragme, & quand il s'en trouve une certaine quantité, le reſſort de cette partie eſt comme ſuprimé, & la reſpiration très-engagée,

pour faire reſpirer le bleſſé, il faut par un panſement, évacuer ce qui s'eſt extravaſé, , on en tire des plats tous pleins, on s'étonne, les aſſiſtants ſont charmez de voir le bleſſé reſpirer avec facilité, après un ſi ſalutaire panſement, mais, ſoit dans ce cas, comme dans le précedent, les playes étant panſées avec les tentes, l'on voit tous les jours croître abondamment la quantité des matieres; c'eſt enfin un torrent qui épuiſe toute l'humidité du corps, & qui termine les jours du bleſſé par épuiſement : il eſt facile de voir que le ſejour du pus ou des liqueurs qui coulent des vaiſſeaux ouverts, en ſejournant dans le trajet d'un panſement à l'autre, a tout le tems de s'échauffer, de s'alterer & de ſe corrompre quand il eſt retenu par les tentes.

Que dans toutes les inſpirations, dans leſquelles les poumons ſe re-

ſerrent & ſe compriment, il ſe fait un écoulement prodigieux de liqueurs, car les caneaux ou orifices des vaiſſeaux ſont dilatez, relachez & alterez; que ſi alors les poumons ſont adherens, comme il a été dit, il faut que le bleſſé ſuffoque, ou il faut le panſer ſouvent.

Plus les panſemens ſont frequens, plus les matieres ſont abondantes, car, outre ce qui s'exprime des poumons, il faut conſiderer que les tentes, tenant dans toute leur étenduë, les tuyaux qui circulent dans tout le trajet que la tente occupe, venant à fraper contre la tente l'abreuve, & enſuite ils ſe filtrent le long de ladite tente dans la capacité du thorax, parce que le bout de ladite tente qui penetre dans la capacité, fait l'office d'un filtre; ſi l'on en doute, que l'on examine les tentes dans les panſemens, on les voira toutes penetrées d'humidité,

quelques solides quelles soient.

L'incommode & fatigante situation dans laquelle l'on est obligé de mettre un blessé dans chaque pansement, pour faire sortir le pus, quand la playe est un peu haute, suffit avec ces évacuations si abondantes pour l'épuiser & détruire entiérement ses forces.

Les frequens pansemens & les tentes produisent encore un autre inconvenient qui me paroît digne de reflexion.

C'est l'accès de l'air dans les poumons, car je l'ai toujours regardé comme l'ennemi capital des playes de tête, de poitrine, bas ventre, articulations & parties nerveuses.

L'air cependant, entre dans les poumons vulnerez ou non vulnerez par la voye de la respiration.

Mais il passe par la bouche & les narines, il est préparé par la luette, il coule le long d'un canal d'une assez grande étenduë, qui

eſt la trachée arterre, il depoſe ce qu'il a d'âcre & d'acide dans dans les lieux humides de ſon trajet & dans les bronches, il eſt donc filtré, préparé & depuré : avant que d'arriver aux endroits ulcerez, ainſi il n'y produit rien de mauvais.

Au contraire, il rafraichit, fomente & vivifie, quand aucun corps étrange n'occupe les organes de la reſpiration, les poumons ſe dilatent ſans peine : & ſe compriment facilement ; c'eſt alors que par ce dernier mouvement ; ils expriment tout ce qui auroit pû s'arrêter dans le trajet, ainſi la playe ſe netoye & ſe diſpoſe à la réunion qui tarde peu, ſi on laiſſe agir la nature avec liberté & qu'on lui prête la main à propos l'air qui entre dans la poitrine par les ouvertures des playes, produit un effet tout contraire.

Il s'y inſinue tel qu'il eſt, quand

les poumons se dilatent dans l'inspiration lorsqu'on a ôté les tentes, ils pompent l'air externe qui entre dans la poitrine avec rapidité, & quand les poumons se compriment ensuite dans l'expiration, l'air qui entre par la trachée artere, trouvant l'air qui est entré par la playe qui fait resistance, alors le blessé est en danger d'être suffoqué, mais passons sur cet accident qui peut arriver, mais qui n'arrive pas toujours.

Quand donc l'air est entré dans la cavité par la playe, il faut qu'il en sorte, quand les poumons se rempliſſent d'air, ce qui ne se peut faire aussi promptement qu'il est entré, ainsi il en reste assez pour produire des dissipations, des alterations, des coagulations, des inflammations à la plevre; cette membrane, les tegumens, les muscles & les côtes; est souvent affligée de la maladie que l'on nomme

pleureſie, par la ſeule action de l'air froid, quand les pores ſont ouverts; quels maux ne doit-il pas produire? quand, crud, froid & chargé d'acides, il l'environne & la touche de toutepart ſans aucun obſtacle, & cela deux fois le jour.

C'eſt donc par l'uſage des tentes que l'air eſt introduit dans la capacité, & qui peu à peu y produit des accidens inſurmontables; elles ſervent auſſi à y retenir les matieres d'un panſement à l'autre, cet intervale ſuffit dans un lieu auſſi chaud que la poitrine pour aigrir le pus qui cauſe un picotement aux fibres de toute la partie où il eſt contenu, ce picotement cauſe unecontraction, cette contraction un embarras, cet embarras dans lequel le cours des liqueurs eſt interrompu ou dépravé, cauſe inondation de ſang & de lymphe, cette inondation cauſe abſcès, pourriture, corruption, inflammation, &

quelquefois mortification ; enfin le ſejour des matieres alterre les chairs, carie les os, engendre des vers qui picotent & rongent les fibres, y cauſent des douleurs vives & augmentent toujours le volume des cavitez où ils ſejournent : ce qui enfin ſe termine par la perte du bleſſé ou par une fiſtule incurable.

Il ne faut pas eſperer que ces matieres retenues dans la capacité, puiſſent ſe faire une iſſue par les orifices des playes ; elles ſont bouchées par des tentes, appuyées & ſoutenues par l'appareil & le bandage : ce n'eſt que dans les panſemens, où le bleſſé ſe trouve délivré pour peu de temps, de ce corps étrange qui l'opprime.

Ceux qui panſent du ſecret, réuſſiſſent très-heureuſement, non par les cérémoines & paroles ſuperſtitieuſes & inutiles, comme le vulgaire le croit ; mais parce qu'ils

ſuccent les playes, en tirent le ſang & les autres ſucs qui y étoient épanchez, & par ce moyen ôtent tout ce qui pouvoit ſe corrompre dans la cavité de la playe, & par conſequent tout ce qui pouvoit s'oppoſer à la réunion.

Les playes pénétrantes de la poitrine, faites par inſtrument tranchant, panſées avec les tentes, ont ordinairement un pareil ſuccès & ſont accompagnées des mêmes accidens, parce que la même méthode doit produire les mêmes effets; cependant elles ſont plus faciles à guérir que les précédentes, comme on le fera voir à la ſuite.

Celles qui par un inſtrument tranchant ſe trouvent accompagnées d'hémorragies, cauſées par l'ouverture des vaiſſeaux ſanguins qui ſont couchez dans la canelure de chaque côte, quoique de peu de conſequence, ne laiſſent

pas d'avoir ſouvent de mauvaiſes ſuites, quand elles ſont panſées avec les tentes.

Ces playes qui ne ſont point accompagnées de peſanteur ni de difficulté de reſpirer, ſont à la ſuite ſurpriſes de ces deux accidens, par l'indiſcrétion des panſemens.

Quand donc l'on met une tente dans ces ſortes de playes, il eſt facile de voir qu'elles tiennent par la dilatation qu'elles cauſent aux parties vulnerées, les orifices des vaiſſeaux ouverts, par leſquelles le ſang & la limphe ſortent perpetuellement; qu'ils viennent fraper contre la tente qui en eſt humectée & abreuvée; & comme ſa pointe a ſa déclivité dans la capacité de la poitrine, il eſt évident que les liqueurs doivent dégouter & ſe filtrer dans le thorax & cauſer un poids ſur le diaphragme, que l'on tire à chaque panſement,

& que la plupart croyent venir des poumons que l'on suppose ulcérez. Tant que cette méthode durera, l'écoulement continuera, le fluide s'épuisera, & le malade périra, ou du moins il lui restera une fistule incurable, par le frotement que la tente fait journellement sur les fibres qui à force d'être reployez & comprimez, s'unissent, se colent les uns sur les autres & forment une callosité; l'on ne doit pas regarder la fistule avec indifference, c'est une maladie qui fait languir & qui abrege les jours.

Si l'on veut bien examiner que la nature qui n'est jamais oisive, travaille incessamment à la reparation des dommages, que les divers accidens de la vie, peuvent causer dans les hommes; que dans la guérison des playes, elle employe toute son industrie pour former une trame de petits filets mols, souples & gluants, qui en

s'uniſſant, ſe colant & s'apuyant les uns ſur les autres, forment une eſpece de rets ſemblables à une toille d'araignée, & que l'arangement de ſes differentes couches, rempliſſent peu à peu, le vuide que le paſſage d'une balle ou le tranchant d'une épée ont pû cauſer dans quelque partie que ce ſoit pour reparer la ſubſtance perduë par une autre ſubſtance qui lui eſt ſubſtitué par le moyen du ſuc nouricier & des particules balſamiques que le ſang fournit ſans interruption.

Cela s'accomplira très-promptement & très-heureuſement, ſi on la laiſſe agir ſeule en liberté, & que rien ne s'opoſe à ſes deſſeins.

Mais ſi l'on met dans les ouvertures des playes un corps étrange, ſoit tente ou canule, l'on s'opoſe à la generation de cette trame.

Cependant malgré l'obſtacle que l'on met à la réunion, la natu-

re qui eſt toujours active, ne laiſſe pas de travailler toujours à la fabrique de cette trame & de ces petits fibres, qui ne pouvant ſervir à réunir les parties qui ſont diviſées & que l'on tient écartées par l'uſage des tentes, ces mêmes fibres ſe couchent, s'uniſſent & ſe poliſſent par le frotement & la compreſſion, autour des côtez du traiet, & forment un canal qui n'a pas moins de ſolidité que la peau, voilà pour lors une veritable fiſtule qui eſt dommageable au bleſſé, à charge à la nature & honteuſe au Chirurgien.

Si dans le cas dont il eſt icy queſtion, le poumon eſt adherent aux côtes; il eſt impoſſible que lorſque la poitrine ſe dilate, qu'il ne frape contre la pointe de la tente, que ſa membrane ne ſouffre contuſion, qu'elle ne s'entame, & qu'il ne ſe faſſe une ulcere dans le poumon, que ce qui fluë par

l'extremité de la tente, n'entre dans ſa ſubſtance, ne l'abreuve, ne le gonfle & ne ſerve d'obſtacle à ſon mouvement de dilatation & d'expulſion, rendra la reſpiration très-engagée, que ce qui farci les poumons y peut croupir, s'y corrompre & alterer toute la ſubſtance de ce viſcere, que comme les liqueurs y ſont perpetuellement pouſſées, il faut qu'elle s'agrandiſſe, ſe dilate, ſe délabre, & à la fin qu'elle s'alterre.

Tout cecy, n'eſt point imaginaire, rien n'eſt plus veritable, une bleſſure que l'on peut nommer ſimple, fait perir un homme, le Chirurgien eſt tranquille; & croit n'avoir rien à ſe reprocher; il a ſuivi la pernicieuſe methode que ces Maîtres lui ont enſeignée; s'il a manqué, c'eſt eux qui ſont coupables.

Tout ce qui a été remarqué juſqu'icy, fait voir l'abus des ten-

tes ; & le déſordre conſiderable qu'elles cauſent dans les playes de poitrine.

Ce n'eſt point un eſprit de critique qui m'anime, ce ſont mes propres yeux qui m'ont fait connoître ces veritez dans une multitude de rencontres.

J'ai déja fait voir dans mon premier ouvrage, la douce & ſalutaire methode que j'ai ſuivie non ſeulement dans les playes de poitrine ; mais dans celles de toutes les parties du corps ; cependant pluſieurs Profeſſeurs d'Italie m'ont obligé par des queſtions & des objections, à répondre à leurs doutes, & à éclaircir la théorie de cette methode, autant que mes forces l'ont pû permettre.

J'expoſe donc icy, & ma methode & mes raiſons, d'un ſtile naturel dicté par la raiſon & par une vieille experience.

J'ai donc pour maxime dans les

playes penetrantes de la poitrine, faites par arme à feu, de dilater, sans vouloir épargner la peau, en premier lieu les orifices, non seulement pour leur faire perdre la figure ronde, mais pour laisser une ouverture libre, pour évacuer ce qui pourroit être extravasé, & pour donner une issuë pour l'écoulement qui arrive quelque fois, à ce que l'on appelle, la chute de l'escarre, laissant ainsi les orifices libres, sans tentes ni bourdonets, couvertes seulement avec des plumaceaux de charpie, large, douce & fine, les emplâtres & le reste de l'apareil; je faits le premier jour deux ou trois saignées selon l'âge la force & la plenitude.

Par ce moyen, diminuant la quantité du sang, j'évite tous les accidens qui sont les plus à craindre.

Je panse rarement les playes &

le plus promptement qu'il m'eſt poſſible, pour interdire l'entrée de l'air qui pourroit coaguler le ſang qui portoit être épanché & qui enſuite ſe convertiroit en pus, ainſi le ſang ſe maintient dans ſa fluidité, peut ſortir par la bouche ou rentrer dans le commerce du ſang par les orifices des veines, cequi eſt facile à faire quand on a épuiſé les vaiſſeaux par des frequentes & copieuſes ſaignées, il peut être plus facilement pompé par les veines & reprendre la route de la circulation,

Pour expliquer la mécanique de la nature, il faut faire un pas en arriere; & voir encore ce canal que la balle a fait en paſſant dans les poumons, dans lequel le ſang, la lymphe & le pus ſe dépoſent, quand les fibres couchez & meurtris ſe relevent & ſupurent, alors le canal ſe rempli & s'engorge.

Quand les poumons ſe compri-

ment à chaque inſpiration, tout ce qui y avoit de fluide dans le canal ou trajet de la balle, doit ceder à la compreſſion, ſi le poumon eſt adherent aux côtes, ces matieres ſont pouſſées aux orifices des playes qui ſont toutes diſpoſées à les recevoir & à leur donner paſſage, étant dilatées, & ſeulement couverts d'une charpie facile à s'humecter, qui la penetre, la perce & va enſuite innonder tout l'apareil, ainſi à meſure que quelque choſe tombe dans le canal à chaque compreſſion, il eſt chaſſé & reçu, rien de mauvais ne ſejourne dedans, la nature agit avec toute liberté, & s'employe inceſſamment à la réunion des parties vulnerées, d'autant plus que le baume du ſang n'eſt ni confondu ni alteré par aucun ſuc vicieux, en peu de tems les poumons ſont réunis, & enſuite les autres parties.

Quand les poumons ne ſont pas adherens, le pus & tout ce qui diſtile du trajet de la balle dans le tems de la reſolution de la meurtriſſure des fibres, dite la chute de l'eſcarre, à chaque contraction du poumon, tout s'échape ſur le diaphragme, parce que dans le tems que le poumon ſe reſſerre, il s'éloigne des côtes & par conſequent des orifices, des playes, c'eſt en quoi il faut qu'il tombe dans la capacité, mais il eſt auſſi à noter que cette quantité ſera très mediocre, ſi on ſe paſſe de tente dans les panſemens, car alors il ſe fait ou peu ou point de ſupuration.

Cependant quantité de pus ou de liqueurs qui s'extravaſent dans la poitrine, il faut de toute neceſſité, qu'elles ſortent par les orifices, quand elles ne ſeront pas occupées par des tentes, dans l'inſpiration naturelle les poumons rempliſſent

rempliſſent toute la capacité du thorax.

Je ſupoſe alors un épanchement de liqueurs, & le bleſſé couché, les poumons alors cauſent un mouvement & une compreſſion aux fluides qui ſont épanchez dans la poitrine, & ne trouvant point d'autre lieu pour être reçûës que les ouvertures des playes, elles s'évaſent peu à peu, à chaque dilatation des poumons, il s'en fait une évacuation juſqu'à ce que tout ſoit vuidé; ce qui ſe fait en très-peu de tems, comme je l'ai remarqué pluſieurs fois.

Pour rendre cette mecanique parfaite & en tirer un avantage très-conſiderable pour le bleſſé & procurer une guériſon qui tiendra du prodige, il faut faire coucher le bleſſé ſur l'une de ces playes s'il y en a deux, choiſiſſant toujours la commodité, s'il n'y en a qu'une & qu'il ſoit poſſible que le

bleſſé ſe couche quelque fois deſſus, l'on verra alors que rien ne pourra reſter dans la capacité qui ſoit capable d'y cauſer aucun deſordre, ni qui puiſſe s'opoſer à la réunion.

Cecy peut être pratiqué quand les orifices des playes ne ſont pas occupez par des tentes, ni tamponnez de charpie, car autrement, cecy eſt impratiquable.

Quand la ſupreſſion des tentes dans les playes de poitrine, & même des autres parties du corps, ne produiroit que ce ſeul avantage, il eſt d'une ſi grande conſequence pour les bleſſez, que tout honeſte homme doit l'eſtimer & le cherir.

C'eſt une verité fondée ſur la raiſon, ſur la théorie la plus ſaine & ſur une multitude d'experiences de pratique, que le ſang, le pus, la lymphe, &c. retenus dans les cavitez des playes, ou extravaſez dans les capacitez ſont,

ſans contredit, la cauſe de preſque tous les accidens qui leurs arrivent.

Si cependant, comme il peut arriver, la playe quoique libre & non tamponnée, fut aſſez douloureuſe, pour ne pas permettre au bleſſé de coucher deſſus, il faut que l'art & l'induſtrie ſurmonte cet obſtacle.

Ce qui ſe pourra faire en ſe ſervant d'une compreſſe feneſtrée, molle, épaiſſe d'un pouce ou environ, qui garni ſur toute le côté de la poitrine où ſe trouve la playe, & que l'ouverture ou feneſtre de la compreſſe ſe trouve vis-à-vis l'orifice de la playe qui doit être cependant couverte de ſon petit apareil, le bleſſé peut être couché ſur ſa playe & même y paſſer la nuit avec plaiſir, de ne rien ſentir qui l'incommode & ayant la reſpiration libre & naturelle.

Si ces moyens ſont pratiquez,

on peut rendre les panſemens moins frequens, en laiſſant le ſoin de la cure à la ſeule conduite de la nature, à qui l'art a donné le vrai moyen de réuſſir.

On peut mettre cecy en uſage dans les empiémes que l'on eſt quelque fois obligé de faire aux playes de poitrine, quand même il y auroit une petite canule, par ce moyen on abrege bien du tems, on évite la fiſtule & on procure promptement la réunion.

Voila ce que j'avois à dire ſur les playes de feu, quant à celle d'inſtrument tranchant qui a penetré dans la ſubſtance des poumons, auquel le ſang ſort ordinairement par la bouche & par le nez, ſouvent accompagnée de fiévre & difficulté, de reſpirer & quelque fois de peſanteur.

En ce cas ma grande & premiere attention eſt de vuider & deſemplir les vaiſſeaux ſanguins

par des bonnes & frequentes saignées, par raport cependant à l'âge, la plenitude & la disposition du blessé.

Je n'ai point trouvé de route plus prompte & plus sure, car en dissipant promptement la plenitude des vaisseaux, j'évite l'épanchement du sang; l'hémoragie qui se faisoit par la bouche, va se moderant peu à peu, & cesse vers le quatre ou cinquiéme jour de la blessure, & le blessé guérit le sept.

Quant à la playe des tegumens, je la regarde comme une simple excoriation, & la fait panser avec une simple emplâtre, couverte cependant d'une compresse & du bandage, le tout pour procurer la réunion & la couvrir, Pour éviter l'accès de l'air dans la poitrine.

Cette pratique paroît hardie & temeraire, & depuis plus de cinquante-sept ou cinquante huit

ans que je pratique la Chirurgie, je n'ai vû perſonne qui ſe ſoit ſervi de cette methode, elle m'a cependant toujours réuſſi.

Si l'aorte ou la veine cave étoient ouvertures, il n'y a alors aucune methode qui puiſſe empêcher le malade de perir, & on n'a pas même le tems d'apliquer un apareil, ce ne ſont pas auſſi ces ſortes de bleſſures que l'on doit prendre pour en tirer des conſequences favorables, ni pour établir une methode.

Pour ne point tomber dans des redites, ſur le mauvais effet que les tentes produiſent dans les playes de poitrine faites par un inſtrument tranchant, puiſque nous avons fait voir que dans les playes de feu, elles ne peuvent être employées ſans un terrible préjudice.

On doit donc croire que dans celle-cy, elles ſeroient encore plus pernicieuſes, car elles exciteroient

une plus grande hémorragie, en tenant les bouches de vaiſſeaux ſanguins qui ont été coupez, & ouverts & dilatez, qui, comme il a été dit cy-deſſus, les liqueurs heurtant contre la tente, filtrent dans la poitrine; & ſi elles coulent par la playe dans la ſuſtance des poumons, elles y cauſeront délabrement, grandes ſupurations, pourriture, vû la délicateſſe du parranchyme, qui ſe relâche & s'alterre & détruit entierement le reſſort de cette partie; deſquelles choſes on ne doit attendre que la mort ou une fiſtule incurable.

Tout cecy me paroît auſſi démonſtratif qu'une regle de mathematique.

Les playes d'inſtrument tranchant, ou l'artere ou la veine qui eſt couchée ſur la canelure de chaque côte, a été ouverte, produit aſſez ſouvent une hémorragie aſſez forte.

L'on connoît que ces vaisseaux sont ouverts quand le sang coule facilement par la playe, car dans dans les playes du poumon, l'hémorragie se fait voir par la bouche où le sang coule dans la capacité sur le diaphragme, & ne sort par la playe que quand le poumon se dilate, ou quand la capacité se remplit.

Dans ce cas, comme dans les autres, la saignée, la diéte & le repos sont d'un grand secours, par les raisons que l'on a déja exposées.

Cependant, comme celle-cy est d'une autre nature que les autres, elle a aussi besoin d'une autre secours.

Il est difficile qu'un instrument tranchant ait penetré jusqu'à l'entre deux des côtes pour ouvrir des vaisseaux sanguins, sans aussi penetrer jusqu'aux poumons, c'est à quoi je ne m'arrête pas dans la cure de ces sortes de playes, vû

que les diverſions que je faits d'abord, ſatisfont à toutes les indictions, & que je regarde ces ſortes de playes du poumon, comme une playe très-ſimple & très-facile à guérir, quand on ſuit notre regle & nos maximes.

Il eſt ſeulement queſtion d'arrêter l'hémorragie & de porter ſur les vaiſſeaux ouverts un aſtringent qui s'y attache & qui agiſſe; je faits pour cet effet une tente qui ſoit ſeulement aſſez longue pour arriver entre les côtes, elle eſt mouſſe trempée dans le digeſtif, & enſuite roullée dans du calcantum ou autre aſtringent ſemblable, je l'aplique & la laiſſe un jour naturel, & quand je la leve, le ſang ne coule plus, je faits panſer la playe ſans tente, comme il n'y a plus de corps étange dans la playe, les chairs s'aprochent, ſe touchent & en peu ſe réuniſſent entierement, & ces bleſſures qui ſur-

prennent d'abord par un assez grand nombre d'accidens, sont terminées en six à sept jours au plus; la methode que je viens d'exposer, est celle que j'ai pratiqué, & je puis dire inventé, puisque je n'ai lû aucun Auteur qui ait traité les playes de cette maniere, ni vû aucun Maître qui ait pratiqué ainsi.

Je pourrois grossir ce petit traité d'une assez grande quantité de cures, traitées & guéries très promptement suivant cette methode.

Mais je me contenterai d'en mettre deux, une d'arme à feu & une d'instrument tranchant, qui toutes deux ont été pansées publiquement à la vûe de la Cour & de Mrs. nos plus fameux Medecins,

L'an 1710. M. de Blagnac Colonel du Regiment de Piedmont, fut blessé à Ivré & conduit ensuite

à Turin, panſé par M. Verne Chirurgien major des Hôpitaux de cette Ville, très-habile & bon praticien,

Je fus apellé à cette cure vers le ſeptiéme jour & trouvai une playe d'arme à feu, l'entrée de la balle, un travers de pouce au-deſſous de l'eſſelle droite, & la ſortie à l'eſſelle gauche, à peu près à la même hauteur, la balle ayant enfillé le bras gauche & effleuré le deltoïde.

Les accidens étoient mediocres, un peu de fiévre, quelques inquiétudes la nuit, mais d'ailleurs, la reſpiration peu engagée; je priai d'abord M. Verne de ſuprimer ſur le champ, deux très petites tentes, à la verité, mais cependant, non ſeulement très-inutiles, puiſque la ſupuration qui ſe fait des tégumens & des chairs qui ont été contuſes & déchirées par la balle, dans ce ce que l'on nomme la chute de l'eſ-

carre, tient de reſte les orifices des playes ouvertes, mais encore pernicieuſes par les irritations qu'elles cauſent aux mamelons fibreux de la peau & à la retention des matieres.

La ſupuration fût aſſez mediocre, mais ce qui m'étonna un peu, ce fût de voir le tems de la chute de l'eſcarre paſſé, & la ſupuration toujours égale & les playes toujours ouvertes.

Cela dura juſqu'au dix-huit de ſa bleſſure, auquel jour, ayant remarqué quelque choſe de blanc qui ſe preſentoit à l'orifice de la ſortie de la balle, M. Verne le tira avec des pincettes.

C'étoit un corps étrange long d'un travers de poulce que l'on mit dans un plat avec de l'eau, & l'on vit avec ſurpriſe, que c'étoit la piece ronde du Juſte-au-corps qui avoit été emportée par la balle & qui étoit reſtée dans les

poumons, laquelle se trouva toute entiere, mais la nature l'avoit tortillée & conduite peu à peu à l'orifice de la sortie, cecy me fit admirer la conduite merveilleuse de la nature, quand on la laisse agir seule & en liberté.

Ce cas, qui fût publique, doit donner un grand credit à cette methode, & doit aussi contribuer à décrier l'usage des tentes, car il est très-constant que si l'on s'en fût servi dans la cure de ces playes. la piéce de drap seroit restée dans les poumons, s'y fût pourie & eût aussi causée une entiere pouriture à ces parties, qui auroit causée au blessé une mort inévitable.

Ce corps étrange étant sorti, les playes furent réunies en trois ou quatre jours entierement; trois ou quatre ans après, le même blessé fût attaqué d'une fiévre maligne, dont il mourut: Mrs. les Partisans des tentes voulurent

perſuader au plublic, que le panſement que l'on avoit fait à ſes bleſſures qui n'avoit produit qu'une très-mediocre ſupuration, devoit avoir cauſé pourriture, amas, ou abſcès dans la poitrine & que la fiévre qui lui étoit ſurvenuë, en étoit un produit, & en même tems, avoient tout employé pour empêcher l'ouverture du cadavre que je m'efforçois d'obtenir.

Je fus enfin obligé de recourir à l'autorité de la Cour, ce qui me fut accordé.

Il ſe trouva à cette ouverture non-ſeulement Mrs. Engleſio & Piſelly ſes Medecins qui l'avoient aſſiſté pendant le temps de la cure de ſes playes & dans ſa derniére maladie, mais encore bon nombre d'autres & quantité de Chirurgiens.

L'on trouva que la balle avoit percé les deux lobes du poumon en leurs parties ſuperieures, que

ce trajet étoit réuni par une bonne & forte cicatrice, que les poumons très-sains, sans aucune marque de la moindre alteration, ce qui fut reconnu par plusieurs coups de scapel, ce qui causa un étonnement universel, ce fût de voir une cicatrice si bien conditionnée dans une partie qui est dans un perpetuel mouvement.

Enfin, Mrs les Partisans des tentes, un peu confus & surpris, se retirerent sans rien dire.

L'autre d'instrument tranchant, fut l'an 1716. Madame Royalle étant à Moncalier, un nommé Sr. Alexis Sicilien de nation, garde du corps de la Compagnie de M. le Prince de Villefranche, fut blessé d'une épée entre la deuxiéme & troisiéme des vraies côtes comptant de haut en bas, à côté du teton penetrante dans les poumons de la longueur d'un ampan, selon le raport du Chirurgien qui

le ſonda d'abord, & qui voyant que le ſang ſortoit abondamment par la bouche & par le nez ; crut que le bleſſé alloit expirer entre ſes bras, il demanda quelqu'un pour l'aſſiſter en pareil cas.

M. le Prince Sabouchy Officier de la même Compagnie, prit la peine de me venir prendre pour me conduire chez le bleſſé.

Après l'avoir ſuffiſamment viſité, & fait mettre une ſimple emplâtre ſur la playe, une compreſſe & le bandage, pour ſeulement garantir la poitrine de l'accès de l'air, je fis promptement ſaigner le bleſſé, lui ordonnant un grand repos & du boüillon ſeulement.

Le ſoir il fut encore ſaigné, le ſang la nuit ſorti moins abondamment par la bouche, le lendemain matin il fut encore ſaigné, & le troiſiéme jour une autre petite ſaignée, le quatriéme il ſorti peu de ſang par la bouche, le cin-

quiéme rien du tout, le ſixiéme il fut entierement guéri & le ſeptiéme je pris congé de lui,

Ces cures ſont plus éloquentes que tout mon raiſonnement, & toutes les playes de poitrine, que j'ai traité de cette maniere, ont eû un pareil ſuccès, & cela par la mecanique de la nature, en lui donnant les moyens de rendre cette manœuvre ſalutaire.

C'eſt ce que j'ai fait voir dans mon premier Ouvrage ; il eſt très vrai que la nature n'a beſoin que d'un peu d'aſſiſtance, pour terminer très-heureuſement les maux les plus importans, tant internes qu'externes ; plus j'ai vieilli dans ma profeſſion, & plus j'ai fait d'experiences qui m'ont confirmé dans mon opinion.

Elle eſt reglée dans ſes operations, elle va d'un pas égal & toujours occupée à reparer les dommages que le corps a ſouffert dans

les parties qui le compoſent ; elle refait les chairs qui ont été ruinées par le fer, par le feu & par la pouriture, par le moyen du baume du ſang ; elle réunit les parties diviſées, chaſſe les corps étranges & rejoint dans un tems limité, les os fracturez par un calus qui part de ſa ſeule induſtrie ; j'ai fait voir que dans les playes de poitrine penetrantes, qu'il ſuffit de diſſiper d'abord par de bonnes & frequentes ſaignées la plenitude du ſang, que par ce moyen on évite les épanchemens, la ſuffocation, la peſanteur, la ſupuration & la pouriture, on tire par ce moyen le bleſſé de l'inflammation, de la fiévre & de tous les accidens qui ſont à craindre dans une capacité dont l'action ne peut être dépravée ni interrompuë ſans porter un notable préjudice à toute l'économie.

Ayant donc par des judicieuſes

évacuations, remis la nature accablée en état d'agir, elle ne manque jamais de procurer dans un certain terme une parfaite guérison.

J'ai remarqué que ce terme ne passe pas sept jours quand on suit notre methode ; la premiere cure sur laquelle j'ai fait cette remarque ; fut sur M. de Fontaniere à Pignerol en l'an 1691. on en peut voir la relation dans la 2e. édition fol. 127. & la 8e, observation.

La deuxiéme, sur le Valet de M. de Lesseraine & son camarade, Commissaire des Guerres à Briançon en l'an 1691. on en peut voir le détail 2e. édition fol. 130. 9e, observation. En 1700. M. le Chevalier des Ferres Officier, étant dans la Citadelle de Turin, fut blessé d'un épée deux travers de doigt au-dessous de la clavicule penetrante dans les poumons, accompagnée de tous les signes les

plus fâcheux, & cru par tous ceux qui le virent dans un danger inévitable, il fût traité, comme il a été dit cy-dessus, & le septiéme je pris congé de lui, étant entierement gueri; M. son frere Major du Regiment de Nice a été témoin oculaire de ce que je marque icy.

J'ai remarqué la même chose en plusieurs cas semblables qu'il est inutile de citer, comme aussi dans des playes très-considerables du bas ventre, que si elles n'ont pas été tout-à-fait terminées les septiémes dans ce tems-là, ils ont été tout à-fait hors de danger, & j'ai cessé de les voir.

Comme le fils de M. Lion qui l'an 1720. reçût un coup d'épée à l'hipocondre droit qui éfleuroit le foye & avoit touché le ventricule, avec les plus sinistres accidens, le septiéme je cessai de le voir, & un peu après il se trouva guéri; & cette année 1723. M.

le Marquis Cartos reçût un coup d'épée à l'hipocondre gauche penetrante, l'épiploon étant sorti, fût lié, il eût d'abord des accidens qui firent craindre une mauvaise suite, mais tout fut calmé par les bonnes & frequentes saignées, il en fut quitte pour une fiévre de quatre jours, & le septiéme je le laissai avec une simple emplâtre & presque guéri.

Dans le tems que j'acheve cecy, il me tombe entre les mains le feüillet 22. des litteraires, imprimé à Venise, page 260. où je trouve cette observation que j'ai traduite de l'Italien en François.

De Molffeta.

Il est arrivé icy une chose qui regarde la Chirurgie, qui est assez particuliere; M. Nicolas-Dominique Passari, jeune homme riche & fils unique d'une veuve, lequel

fut bleſſé le 10 Fevrier de l'an courant 1723. d'une arme à feu, à la poitrine ſous le teton droit, la playe fut panſée par les premiers Chirurgiens de la Province, avec des tentes que l'on croyoit neceſſaire pour l'écoulement du pus, & à chaque fois qu'on l'ôtoit, il ſe feſoit une grande évacuation, avec tout cela, le bleſſé pendant trois mois ou environ qu'il fut panſé de la maniere, ſe trouva reduit en un très-pitoyable état; n'étant plus qu'un veritable ſquelette.

On jugea à propos de demander le conſeil de M. le Chevalier Jean-Baptiſte Verna, premier Medecin de Viſeglia, homme très-docte & connu par ſes ſçavantes productions, ayant été inſtruit de la pernicieuſe methode avec laquelle l'on avoit panſé le bleſſé, il fit d'abord ſuprimer la tente, malgré la repugnance deſdits Chirurgiens

& donna la commiſſion à un ſeul de panſer le bleſſé à ſa maniere; ayant congedié les autres: ayant donc quitté cette cruelle methode, la fiévre ceſſa & tous les accidens diſparurent, & en vingt jours il ſe trouva entierement gueri avec peu de remedes, lequel bleſſé avoit très-peu de tems à vivre, ſans l'aſſiſtance de M. Verna, lequel a écrit une ample relation du fait au très illuſtre M. Saucaſſany premier Medecin de S. A. S. Mgr. le Duc de Guaſtale, duquel il fait une particuliere eſtime, laquelle relation eſt accompagnée d'une atteſtation du bleſſé paſſée devant Notaire du 6 Août 1723. pour qu'il la rende publique, afin qu'un chacun ſçache que les grandes ſupurations qui arrivent aux playes ne ſont produites que par les tentes, qu'elles ſont utiles aux Chirurgiens, mais très pernicieuſes aux bleſſez, qui au lieu de recevoir

de l'utilité des panſemens, les mêmes panſemens leurs font plus de mal qu'ils n'en ont reçû de leurs ennemis.

Voilà la traduction mot à mot, ce ſçavant Medecin a connu l'abus des tentes par la lecture de mon Livre traduit par M. Saucaſſany; il ſeroit très neceſſaire que les Chirurgiens partiſans des tentes, fiſſent de ſerieuſes reflexions ſur mon foible raiſonnement & ſur ces experiences qui ſont convainquantes.

J'ai eu la ſatisfaction de voir icy l'an paſſé 1722. M. Eliot Chirurgien du Roy de Portugal qui après m'avoir felicité ſur les progrès de ma methode, me dit que c'eſt à elle, à qui il a l'obligation de ſa fortune; qu'il avoit employé ſes ſoins & ſon credit, pour l'établir à Liſbone; qu'il avoit fait traduire mon Livre en Portugais, pour que ceux du Pays en puſſent

puſſent profiter, & qu'il avoit été traduit en Eſpagnol : qu'il s'étoit acquis un grand credit par les cures ſurprenantes qu'il avoit faites en la ſuivant, & qu'il étoit ſurpris de voir encore des Chirurgiens aſſez opiniâtres pour croupir indignement dans la cruelle methode des anciens, que leurs obſtinations cauſent la perte d'une multitude de pauvres bleſſez, qu'ils ne pouvoient preſentement trouver aucune excuſe legitime, qui les diſpenſe d'abandonner leurs pernicieuſes maximes qui ne ſont fondées que ſur l'interêt, l'obſtination, une dureté de cœur & peu de charité pour le prochain.

Voilà ce que medit ce judicieux Chirurgien, dans le paſſage qu'il fit icy avec le Cardinal d'Acugna Portugais, qui venoit de Rome & alloit à Paris.

Quand on veut perſuader une

choſe quoique vetitable, il eſt toujours bon de joindre au raiſonnement, des experiences & des preuves, celle qui ſuit n'eſt pas, ce me ſemble, indifferente.

Le Roy de Portugal ayant donné ſon premier Chirurgien nommé M. Eliot, au Cardinal d'Acugna pour l'accompagner dans ſes voyages, aprés avoir ſejourné quelque tems à Rome, il prit la route de Turin en l'an 1722. pour paſſer en France.

M. Eliot homme propre & de bonne mine, vint à la Cour de Madame Royale, accoſta le très aimable M. Cicogniny, ſe fit connoître & s'informa de lui, ſur quel pied étoit la Chirurgie à Turin, aprés qu'il eût ſatisfait à ſa curioſité, il lui demanda à ſon tour, quelle étoit la Chirurgie à Liſbone, auquel M. Eliot répondit, nous ſuivons la methode de M. Belloſte; nous l'avons

icy, répondit M. Cicogniny : c'eſt du vieux Belloſte que je parle lui répondit l'autre, qui nous a donné ſa methode, il y a environ 30. ans, c'eſt lui-même, lui répondit notre charmant Medecin.

M. Eliot qui me croyoit mort, parut ſurpris ; c'eſt mon maître, lui dit-il, & je ne veux pas partir ſans le voir ; il ne m'eſt connu que par ſon Livre, que j'ai fait traduire en Portugais, j'ai ſi bien fait, que ſa methode eſt ſuivie en Portugal, & elle eſt la cauſe de ma fortune ; je me ſuis aquis ungrand credit en la pratiquant, & elle m'a toujours réuſſi, ce livre a été auſſi traduit en Eſpagnol, les gens de bon ſens de ce Païs-là l'eſtiment & la ſuivent ; tel fût leur entretien & le jour d'enſuite, j'eû la ſatisfaction de voir M. Eliot, tout plein de bonté & d'honneſteté, qui en preſence de pluſieurs perſonnes

distinguées de la suite de S. E. eût la modestie de se récrier en me voyant, Messieurs, ce Monsieur icy est mon maître, c'est lui à qui je dois le rang que j'ai l'honneur d'occuper auprès de notre Roy ; nous dinâmes ensemble, ensuite duquel nous eûmes un entretien sur ce qui concerne la Chirurgie; il ne pût s'empécher de blâmer hautement un reste de Chirurgiens obstinez, qui croupissent dans la cruelle & impitoyable maniere de panser les blessez qui causent la perte d'une multitude de braves gens.

Qu'il s'étoit servi de l'autorité du Roy de Portugal pour bannir de la Chirurgie du Pays, la cruauté, l'obstination & l'avarice des Chirurgiens.

Qu'il seroit avantageux pour tous les hommes que chaque Souverain en fit autant dans ses Etats, que la politique le veut, que la

charité l'ordonne & que la nature le demande.

Que dans les receptions des Chirurgiens pour la maîtrise, l'on devroit faire une loy qui les obligea à l'avenir de renoncer aux anciennes erreurs, embrasser cette nouvelle methode sur le fait des blessures, sur laquelle les grands & les petits sont également interessez ; voilà les discours & les reflexions de ce judicieux Chirurgien, un chacun en fera l'usage qu'il lui plaira.

SUR LA TORTUOSITE' des Playes.

J'Ai eû l'honneur, Mr. de vous remercier, il y a peu de tems, de la grace qui vous m'avez fait de m'envoyer le dernier livre de Sechiny, touchant nos disputes avec M. Maravillia; je l'ai lû avec plaisir, & n'ai pû m'empêcher de vous en écrire quelque chose.

Elle roule donc sur la tortuosité des playes, dans lesquelles, dit-il, l'on peut se passer de tentes.

Il repete cela si souvent, que je vois qu'il se sçait bon gré d'avoir fait une si importante découverte, c'est le pivot sur lequel il fait rouler toute la machine de son Ouvrage, & sur lequel il croit qu'il n'y a point de replique.

Cette objection qui paroît forte à la premiere vûë, & qui aura sans doute trouvé des Partisans qui l'auront applaudie & protegée; ressemble à ces vers luisans qui paroissent la nuit, qui semblent d'abord quelque chose, & qui dans le fonds ne sont rien que des petits insectes.

Cependant ces heresies Chirurgiques, comme celles de religion, donnent lieu à des repliques qui détruisent les obscuritez & les erreurs, & qui découvrent la verité, ainsi elles ont, & leurs merites & leurs utilitez.

Supposons donc cette tortuosité qu'une balle ou épée ont traversé un membre qui étoit alors dans une situation contrainte & gênée, comme par exemple; quand la tête est toute sur l'épaule, & que le coup traverse le col, un bras percé étant en l'air ou tendu, une jambe roidie en devant ou ployée

en arriere, quand ces parties sont remisent dans leurs situations naturelles & de repos, le trajet de la playe est tortu, & l'on a même souvent peine à y introduire une sonde.

Il faut voir si cela doit faire changer l'indication, & si ces sortes de playes doivent être pansées autrement que celles dont le canal est droit.

Si donc une balle a passé au travers d'un membre qui sera plus ou moins grande, par raport aux vaisseaux qui ont été dechirez, & aussi selon la grosseur du calibre.

Si la balle est grosse, la contusion est plus grande, elle aura dechiré un plus grand nombre de vaisseaux & aura reployé par sa rondeur & par l'activité de son mouvement, une plus grande quantité de fibres, qui comme collez les uns sur les autres, couvrent les orifices des vaisseaux

ſanguins qui ont été dechirez, & ſuprime ainſi l'hémorragie.

Mais lorſque les parties les plus ſubtiles des liqueurs, commencent à s'échaper dans le canal, & que le batement des arteres donnent à chaque inſtant une ſecouſſe à la partie & enſuite aux fibres couchez qui les decolle peu à peu ; quand enfin le ſang qui fait toujours effort pour continuer ſa route, & rétablir ſa circulation interdite dans toute l'étendue des fibres couchez, alors, dis-je, les tuyaux ſe dilatent à meſure que les fibres ſe relevent & laiſſent couler les ſucs & liqueurs qu'ils contiennent, c'eſt ce qu'on apelle improprement la chute de l'eſcarre; alors le trajet, de tendu qu'il étoit, devient mol & s'afaiſſe, les parties qui étoient cy-devant ſéparées & écartées les unes des autres, ſe raprochent & cauſent à

tout le trajet de la balle une legere compression.

Or, comme dans toute cette mannœuvre, il faut de toute necessité, que tout ce qui flue des tuyaux ouverts, & tout ce qui est produit par la fonte des fibres contues & dechirées; il faut, dis-je que tout coule dans le trajet de la balle; si ces orifices sont bouchées par des tentes, ce pus se trouvera enfermé au milieu du trajet, ou il sera serré, ou il fera effort pour se chercher une issuë, ce qui fait le moins de resistance doit ceder, ce sont les interstices des muscles où ces matieres chaudes se glissent, ce qui produit des abscès, & souvent des délabremens & des mortifications.

Cecy me paroît aussi démonstratif que ce qui suit.

Si les orifices des playes sont libres & suffisamment dilatez, à mesure qu'il se fait un écoule-

ment dans le canal ; cette compreſſion douce qui ſe fait, à ce que l'on appelle chute de l'eſcarre, quand la partie ſe détend, ſe dégage & s'afaiſſe, le pus ſe trouvant comprimé coule naturellement aux orifices qui eſt le ſeul lieu par où il puiſſe avoir iſſuë.

Il eſt très-certain, qu'un fluide dans un canal, ſoit droit ou tortu, qui eſt ſuſceptible de compreſſion, eſt obligé de ſe mouvoir, de couler & de ſortir, quand il trouve une iſſuë libre.

Je crois de plus, n'en déplaiſe à M. Maravillia qu'une playe tortuë, ſoit de balle ou d'épée, eſt plus facile à guerir qu'une dont le canal eſt droit, pourvû cependant qu'elle ſoit panſée ſans tente.

Elle ſera moins expoſée aux injures de l'air qui penetre moins aiſément dans un canal tortu que dans un droit.

Le reſſort des parties agit avec

plus d'effort sur un endroit tortu que sur un droit, car il y trouve plus de resistance.

La compression est plus forte quand les parties d'un canal tortu se raprochent les unes des autres, quand aucun corps étrange & solide ne l'occupe, que l'union se fait si parfaite qu'aucun fluide n'y peut rester, ce qui ne se peut avec la même perfection dans un canal droit, dans lequel le ressort est plus mol & moins tendu.

Tout homme qui connoît la mecanique, n'aura pas de peine à se rendre à ce foible raisonnement; le mouvement ou ressort qui est naturel dans toutes les parties vivantes, qui selon toutes les aparences est produit par le mouvement du cœur, & ensuite par le battement des arteres, cause un mouvement d'ondulation qui est la source & l'origine de toutes les dépurations, filtrations, excre-

tions, distributions & évacuations qui se font par tant de lieux differens & de si differentes manieres.

Ce mouvement pousse & chasse du centre à la circonference, ce qu'il y a de superflu, d'étranger & d'inutile.

Il chasse aussi à l'orifice des playes droites ou tortues, le pus, & même les corps étranges les plus solides, quand son mouvement n'est ni dépravé ni interrompu par les tentes, qui en irritant, causent des contractions aux fibres, & ensuite des épanchemens, des inflammations, des abscès & des mortifications, boulversent toute l'economie, en ôtant le ressort aux parties.

Si M. Marvillia connoît un peu, comme je le crois, la fabrique de notre machine, il doit convenir qu'il y a effectivement un ressort qui dure autant que la vie, & que l'ame ne se separe du

corps, que quand ce ressort vient à cesser.

Que ce ressort donne le mouvement à toutes les liqueurs, & l'action à toutes les parties.

Que sans lui, ce qui est enfermé dans des tuyaux si fins, comme sont une multitude de vaisseaux bien plus fins que des cheveux, ne pourroit ni se mouvoir ni se distribuer.

Ce ne sont point icy des imaginations chimeriques, sans ce ressort qui est inconteſtable, les fluides qui sont contenus dans tous les plexus de notre corps, qui sont ployez & reployez en tant de façons, ce qui est contenu dans les vaisseaux spermatiques qui font tant de circonvolutions; enfin dans les differentes actions où des tuyaux très-fins se trouvent ployez, reployez & tortus, toutes les liqueurs qu'ils contiennent, ne laissent pas de se mouvoir, de

circuler librement & sans peine, quoique le pus dans les cavitez des playes, ne soit pas comme les liqueurs, contenu & enfermé dans des vaisseaux qui ont un mouvement circulaire.

Il ne laisse pas d'être poussé, pressé & chassé par le mouvement naturel des parties, à l'orifice des playes, quoique le trajet soit long & tortu, & cela par un mouvement d'ondulation ou vermiculaire, pareil au mouvement peristaltique des intestins, enfin donc pour redresser ce canal tortueux, suivant l'opinion de M. Maravillia, il faut y mettre des tentes, qui traversent toute l'étenduë du trajet ou deux qui se touchent, si la playe a deux orifices.

Il faut pour penetrer dans un canal tortu, qu'elles soient dures & solides.

Quand la contusion viendra à suppurer, que deviendront ses ma-

tieres, qui ne trouveront aucune espace pour se loger, & point d'issuë pour s'écouler, il faudra que les fibres s'en abreuvent, se grossissent & se roidissent, le membre se gonfle & s'engorge, s'étend & devient douloureux, l'inflamation tarde peu à venir, la circulation est interrompue, les liqueurs qui n'ont plus de mouvement s'échauffent, s'aigrissent & se corrompent, & la mortification conclut, & la cure & la vie du blessé.

Si les deux tentes ne se touchent pas, tout s'accumule entre les tentes, l'écoulement est grand l'espace est petit, celà suffit pour produire d'un pansement à l'autre, un nombre prodigieux d'accidens.

J'aurois une multitude de choses à dire sur tous les points d'une dangereuse methode, mais je ne ferois que redire ce que j'ai déja

tant dit de fois dans une quantité d'endroits.

Si l'on faisoit la Chirurgie avec reflexion, ne voiroit-on pas qu'une playe par exemple, d'instrument tranchant qui n'a qu'une issuë & que l'on croit tortue, si elle est pansée avec une tente pour la redresser, il faut qu'elle soit dure & roide, si elle penetre jusqu'au fond de la playe, quels accidens ne doit pas causer, tous ceux que nous avons remarqué cy-dessus; en outre, elle meurtrit les chairs du fond de la playe, qui étant meurtries, deviennent douloureuses, la douleur est suivie de l'inflammation, l'inflamtion de la supuration & de ce qui la suit, où est donc l'utilité d'un tel pansement?

Où est donc la necessité d'une tente dans une playe qui n'a besoin que d'être réunie? dans la premiere campagne que je fis à

Luserne l'an, je crois, 1686. un blessé me tomba dans les mains, qui avoit reçû un coup de feu, l'entrée de la balle au-dessous du zigoma, ayant la tête tournée, la sortie vers l'hypocondre du côté opposite; voilà une playe tortueuse dans toutes les formes, M. Maravillia auroit sans doute, empalé le blessé avec un seton, car les tentes en ce cas ne sont, à ce que je crois, nullement pratiquables.

Je fis les diversions telles que je le jugai à propos, une simple emplâtre sur l'entrée, & une sur la sortie; étant attentif à ce qui pourroit arriver, car alors je n'étois pas encore entierement désabusé des tentes, enfin mon blessé fut entierement guéri le 12e. jour de sa blessure, les playes n'ayant fournies qu'un très-mediocre suppuration; où est allé cette formidable escarre, qui fait tant de peur, qui fournie la matiere à

tant de raisonnemens chimeriques. Hà Nature ! si vous pouviez parler, vous en diriez mille fois plus que moy sur ce sujet.

Il faut tirer une consequence de ce qui vient d'être raporté cy-dessus ; qu'il n'est pas vrai que les tentes soient necessaires dans la cure des playes où il y a tortuosité.

Que si les playes qui ont un si grand trajet ont guéries sans qu'il ait paru, ni pendant ni après la cure, aucun accident, que celles qui l'ont moindre, doivent guérir plus facilement, en suivant la même methode.

Que rien n'est plus cruel ni plus douloureux pour un pauvre blessé que de lui fourer, souvent avec peine, un corps étrange comme une jente qui s'enchasse dans les chairs & que l'on retire dans chaque pansement avec beaucoup de peine, accompagnée d'un grande douleur.

Qu'il est totalement impossible que cette manœuvre ne produise, si elle est continuée, des accidens mortels.

Que c'est pecher contre la charité, que de vouloir établir & publier une si cruelle & une si pernicieuse methode.

Que c'est se revolter contre la raison, le bon sens & contre une multitude d'experiences de pratique, que de vouloir soutenir & apuyer une erreur qui peut surprendre la simplicité & le peu de capacité des jeunes Chirurgiens qui ne sont pas en état de faire une équitable difference de la bonne methode d'avec la mauvaise.

Qu'il ne suffit pas pour mettre sa conscience à couvert de dire, mes Maîtres l'ont ainsi pratiqué, nous avons des Auteurs qui ont établis cette methode, elle a cours, elle est en usage.

Ces choses pouroient passer dans

des cas indifferens, mais il s'agit icy de la vie des hommes, & quoique ce que l'on propose paroisse nouveau, il ne faut pas le condamner sur l'étiquet du sac.

Les nouveautez qui ont parus dans le siecle précedent, tant sur la Medecine que sur la Chirurgie, sont les fruits du labeur, de l'aplication & des veilles de ceux qui en ont été les inventeurs.

Ils n'ont pas prétendus exiger des hommes une soumission aveugle pour leurs productions, mais bien une attention, une étude sans prévention, qui puisse en penetrer le bon, l'utile & le veritable.

Les playes tortueuses, parce qui a été dit, n'ont donc pas besoin d'être redressées par les tentes pour étre guéries, mais l'esprit des Chirurgiens qui ont cette methode, a bien besoin qu'on le redresse.

Bien-loin que les tentes puissent

être de quelque utilité dans les playes tortues, elles font venir les playes droites, toutes tortueuses, puisqu'elles causent par leur usage des sacs, des sinus, des abscès & des fistules, c'est de quoi on ne peut disconvenir.

Si tout ce qui a été dit, n'a pas la force de desabuser M. Maravillia & ses adherens, je voudrois qu'il me fit la grace de répondre auxquestions que je vais lui faire.

Si par hasard une balle ou une épée ont passé au travers du col d'un homme qui avoit, lorsqu'il a reçû le coup, la tête tournée sur l'épaule.

M. Maravillia lui mettra-t-il une tente qui traverse tout le trajet, ou deux, une à chaque orifice.

S'il veut que la tente ou les tentes restent dans la playe, il faut qu'elles soient apuyées & soutenues par un bandage un peu serré, autrement le ressort naturel des

parties & le batement des groſſes arteres dont cette partie eſt pourvûe, chaſſera les tentes dehors, ſans qu'on le puiſſe éviter, cependant cette partie ne peut ſouffrir de bandage ſerré, le paſſage de l'air s'y opoſe; la trachée artere & l'œſophage ont le privilege de mettre le col à l'abri de la cruauté des tentes, il ſeroit à deſirer, comme je l'ai déja remarqué dans mon premier Ouvrage, que toutes les parties du corps uſent de ſemblables organes.

Malgré cela, M. Maravillia ne laiſſera pas de s'en ſervir dans cette partie, comme dans les autres, il en cherit trop leur uſage pour s'en paſſer, il ne ſera pas le ſeul, car il y a environ vingt-quatre ans, que feu M. le Baron Palaveſin fut bleſſé d'une balle qui lui perça le col, l'entrée proche une jugulaire, & la ſortie proche l'autre jugulaire, paſſant par les vertebres; il fut

pansé avec deux tentes qui lui firent souffrir des douleurs mortelles, il souffrit ces cruels pansemens durant dix à douze jours, & d'autorité il força le Chirurgien de les ôter, il fut guéri très-promptement, mais il lui resta une douleur très-vive à la partie, & le col roide & engagé ; il alla prendre les eaux de Luc, ayant été blessé en Italie, il ne fut point soulagé, il m'écrivit, & me fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé, je l'engagai de venir à Aqui prendre les Fangues ; il y vint, je l'y fut joindre, & il s'en retourna bien guéri.

Pour mettre une tente dans les playes du col, il faut qu'elle soit grosse, dure & longue, si on veut qu'elle y reste, car le bandage serré est impratiquable dans cette partie.

Que produira-t-elle, une douleur perpetuelle, une meurtrissure aux

aux parties, une compreſſion aux vaiſſeaux ſanguins qui ſont très-gros & très nombreux, tout cela ſera ſuivi d'inflammation, de ſuffocation, de délire, d'abſcès, &c. Tout au contraire, ſi on laiſſe agir la nature en liberté, la guériſon ſera prompte malgré la tortuoſité.

Si enfin de pareilles bleſſures arrivent aux articulations, aura-t-on la cruauté d'y fourer des tentes, comme auſſi au carpe, tarſe & metatarſe, celui qui en pareil cas, ſe ſerviroit de ces inſtrumens de fatalité, meriteroit une punition exemplaire.

Une épée qui paſſe au travers du corps d'un homme, on une balle de mouſquet, le bleſſé étant panché ou courbé, la playe alors ſera totueuſe; de quelles tentes ou de quels ſétons pourra-t-on ſe ſervir pour la redreſſer? M. Mara-

villia, me fera la grace de me le faire sçavoir.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai cru être obligé de vous écrire, Dieu veuille qu'il produise quelque bien aux pauvres blessez, & ouvre les yeux des jeunes Chirurgiens, sujets à se laisser surprendre par des raisonnemens chimeriques, comme l'impression a rendu publiques les operations de notre adversaire, la tradition & l'impression de cette réponse me paroît necessaire, si cependant vous jugez cecy digne de paroître au jour, n'accordez, je vous prie, à mon zele que ce que vous trouverez bon & utile; ne me regardez point, car ce n'est pas pour moi que j'écris, c'est pour les autres, vous le sçavez par experience, la fatigue est pour les Auteurs, & le profit pour les Lecteurs; bien écrire excite la ja-

louſie, mal écrire, la critique; un homme occupé à mettre au jour des nouveautez, neglige ſes affaires & ſes interêts; il peut trouver des Aprobateurs, mais peu ou point de Protecteurs & de Bien-faiteurs; ſi l'on acquiert un peu de gloire, l'on ſe broüille avec la fortune & avec ſes confreres; toutes ces choſes ne ſont point nouvelles: elles ſont auſſi certaines, comme il eſt certain que je ſuis, &c.

de Turin ce 3 *Avril* 1717.

DE LA FACE BOUTONNE'E & couperoſée.

LA plûpart des Auteurs anciens n'ayant pû trouver la cauſe eſſentielle des boutons, des rougeurs & autres maladies pareilles qui viennent au viſage, ont mieux aimé accuſer le foye, que de ne pas trouver un coupable ; c'eſt la chaleur, diſent-ils, qui cauſe ces maux, il faut donc le rafraichir & le traiter comme malade, dans le tems qu'il joüit d'une parfaite ſanté, & qu'il eſt très-innocent du crime dont il eſt accuſé.

L'erreur où étoient les anciens ſur ce qui regarde la chilification & la circulation, a été la cauſe de quantité de jugemens, qu'ils ont faits ſur la cauſe & les accidens de pluſieurs maladies ; celle de qui j'écrits mon ſentiment, en eſt une,

le foye n'eſt pas coupable dans ce qui concerne les maux qui viennent au viſage.

Supoſé qu'il y eût des indiſpoſitions cauſées par une trop grande chaleur du foye, ce ne ſeroit jamais celle ci, le foye trop chaud pourroit cauſer une digeſtion précipitée en donnant, & de la ſubtilité & du mouvement aux fermens de l'eſtomac, qui eſt toujours appuyé ſur lui, ce qui pourroit produire une faim canine, c'eſt pourtant un accident qui n'accompagne pas ceux qui ont des rougeurs & des boutons au viſage.

Quelle ſimpatie particuliere a-t-on remarqué entre le foye & la face, ſi ceux qui ont une faim canine, étoient tous attaquez de cette deſagréable maladie, il y auroit lieu de croire que le foye en eſt la cauſe, mais au contraire, j'ai toujours remarqué au moins à pluſieurs, que ces grands man-

geurs ont la couleur du visage plus pâle que rouge.

Si la chaleur du foye produisoit cet accident à la face, pourquoi ne le produiroit-il pas aux autres parties du corps qui sont nourries des mêmes liqueurs & où il se fait la même circulation.

Le foye est nouri du même sang dont sont nouris tous les autres viscères; & par consequent, il leur communique à tous les mêmes caracteres de sa bonne ou de sa mauvaise qualité, ainsi si le foye est chaud, il faut que tous les viscères le soient aussi, s'il est sain, les autres parties le sont, s'il est malade, les autres viscères ne sont pas en santé, ils ons une liaison simpatique & naturelle, une union & une correspondance reciproque, par lesquels ils se communiquent par un envoy & par une recette continuelle, les differentes liqueurs, dont ils ont besoin

pour entretenir le commerce de la vie, l'une d'elles ne peut exceder en quelque qualité que les autres ne s'en reſſentent, la maladie d'un viſcere eſt ſuivie ſans contredit; de la mauvaiſe diſpoſition de toutes les autres.

Une intemperie au foye doit produire d'autres maux qu'une ſimple couleur au viſage, & que quelques élevations à la peau; l'intemperie du foye, eſt toujours accompagnée de fiévre ardente, d'inſomnie, de délire, d'une tention du ventre; d'une douleur vive dans ſa region & quantité d'autres accidens très-facheux, ce qui ne ſe trouve pas ordinairement à ceux qui ont le viſage, & boutonné & couperoſé; je crois tout au contraire, que cette couleur ne marque rien de mauvais, par raport à l'interieur, que c'eſt plûtôt une marque de bonne diſpoſition qui peut s'alterer par la quantité

des remedes qu'on leur fait mal à propos pour dissiper cette difformité de la peau.

Ayant donc exclud le foye pour être la cause de cette maladie, il faut voir si nous pourrons découvrir comment cela est produit, & à quels remedes on peut avoir recours ; il faut considerer en premier lieu, que la peau du visage est une texture particuliere, qu'elle est adherente aux muscles de la face, que ses pores sont très-serrez & très-fins ; qu'elle a une quantité d'arteres qui lui fournissent du sang & qui donnent au visage un vermeil particulier, qu'elle a aussi une quantité de petites glandes qui sont comme des cribles par où le sang se filtre.

Il faut remarquer en second lieu, que la face est toujours exposée aux injures de l'air, que plus le sang a de nître subtile, plus ils est vermeil, & plus il est

facile qu'il s'arrête dans les petits globules des glandes de la peau, vû la ſubtilité & la fineſſe des vaiſſeaux qui le charie; que le nitre de l'air ſe joignant au nitre du ſang l'arrête dans les petites glandes & dans les petits vaiſſeaux, ainſi arrêté, il donne ſa couleur à la peau, s'il y ſejourne, il cauſe des élevations & des boutons, il ne peut être long-tems hors des vaiſſeaux qu'il ne ſe corrompe, alors il fait des puſtules qui ſupurent, ce même pus ſe repand trés-ſouvent entre la peau & la ſurpeau que l'on apelle épiderme, là il ſe ſéche & forme comme des petites écailles qui ſont ſemblables à des dartres farineuſes qui tombent avec le tems, mais comme ces petites coagulations ſe renouvellent toujours, le même accident revient, puiſque la cauſe qui le produit, ſubſiſte toujours,

Voilà, ſelon moi, la mecani-

que de cette maladie qui n'eſt qu'une ſimple indiſpoſition de la peau & de la ſurpeau ; pour aproprier un remede convenable à cette maladie, il faut qu'il ſoit abſorbant pour détruire ce nitre ſurabondant & qu'il ſoit diſſolvant pour fondre les coagulations qui ſont faites, ou qui ſe peuvent faire dans la partie, ainſi en dépoüillant le ſang de ce nitre ſuperflu, & en fondant le ſang qui s'eſt arrêté dans les glandes de la peau, il faut de toute neceſſité que l'accident ceſſe & que la peau reprenne ſon état naturel.

Cecy ne paroîtra pas hors de raiſon, ſi l'on conſidere que plus le ſang eſt ſubtile, plus il eſt facile à être coagulé quand l'air le penetre, comme il arrive à la face quand, comme il a été dit, il eſt impregné d'un nitre ſubtile, & qu'il eſt penetré & touché par le nitre de l'air qui aide à perfection-

ner les coagulations qui ſe font à la face, de même la pleureſie ne ſe forme que quand le ſang par une agitation violent, s'eſt ſubtiliſé & rarefié d'une maniere que ſes pores étant dilatez & ouverts, & qu'alors on s'expoſe à un air froid & ſubtile, qui penetrant facilement dans les pores du ſang par ſon nitre, y cauſe une coagulation, voilà la pleureſie; quoique nous ayons remarqué que les pores de la peau ſont très ſerrez, s'il ſe trouve un nitre ſubtile dans le ſang, comme je le ſupoſe dans ce cas, le nitre de l'air, ne laiſſe pas de le joindre par la facilité & le penchant que deux choſes ſemblables ont à s'unir, & malgré la tenuité des pores, ils ſe joignent & de concert, coagulent le ſang & les liqueurs qui ſe trouvent dans les glandes de la peau.

Tout cecy ſupoſé, il faut donc encore convenir qu'il n'y a qu'un

abſorbant & un diſſolvant bien aproprié & pris interieurement, qui puiſſent terminer ces ſortes d'indiſpoſitions, & en détruiſant ce nitre, qui à la fin peut cauſer une migraine & une conſomption, rétablir l'embonpoint & détruire la cauſe de la maladie ; l'on ne ſçauroit diſconvenir que cette maladie ne provienne d'une coagulation des ſucs qui ſe fait dans les glandes de la peau, & il faut auſſi tomber d'accord que toutes coagulations ſe font par le moyen d'un acide.

Ces choſes ſupoſées, il n'y a qu'un diſſolvant & un abſorbant qui ſoient capables de détruire l'acide & de fondre la coagulation ; or donc, un remede qui fond les obſtructions des viſceres, qui diſſipe les cancers au ſein ; qui détruit les glandes ſcrophuleuſes qui s'opoſent à la generation de la pierre, en liquifiant l'humeur qui

lie & qui unit les ſables qui ſervent à ſa fabrique ; un remede, dis-je, qui peut produire toutes ces choſes, peut bien plus facilement détruire les embarras qui ſe ſont formez dans les petites glandes de la peau, car enfin, les grandes & les petites coagulations n'ont qu'un principe & une même cauſe, ce qui peut détruire les unes, peut auſſi détruire les autres, l'action d'un remede qui s'amalgame avec le ſang, ſe communique en tous les lieux du corps, où le même ſang circule ; or, il circule par tout, il doit donc ſe communiquer par tout, & par tout produire le même effet, qui eſt d'abſorber & diſſoudre.

Il me ſemble que ce raiſonnement, quoique fait ſur le champ, ſur la nature de la maladie, & ſur celle du remede qui lui convient eſt fondé ſur la raiſon, il ſeroit à deſirer que dans toutes les mala-

dies que l'on traite, l'on fit des reflexions ſerieuſes ſur leur nature & ſur leur accidens, & auſſi ſur les remedes que l'on employe pour les guérir, pour en former enſuite un ſiſteme raiſonné pour ne rien donner au haſard.

DES MALADIES DES YEUX & de la Peſte.

C'Eſt une choſe inconteſtable que lorſque les fluides circulent en liberté, quand rien de vicieux n'en altere la nature, la ſanté eſt parfaite.

Il n'eſt pas moins vrai que lorſque la plenitude domine ou que les liqueurs ſont épaiſſies, la circulation eſt lente, & dans l'un & dans l'autre de ces cas, il ſe doit former des embarras & des obſ-

tructions dans les vaiſſeaux les plus fins & les plus ſubtiles.

Quand la nature des liqueurs eſt alterée par diſſolution & qu'ils ſont trop fluides, ils ſe portent avec rapidité ſur les parties les plus foibles & les plus delicates qui s'en trouvent chargées & embarraſſées.

Quand enfin les mêmes ſucs viennent aigres, ſalez & piquans, ils doivent irriter, cauſer des contractions aux fibres & enflammer les parties les plus ſenſibles.

C'eſt l'idée que je me ſuis fait, de la cauſe de la plûpart des maladies qui affligent les yeux que je regarde comme les parties du corps les plus delicates, les plus foibles, les plus ſenſibles & les plus expoſées.

Les vaiſſeaux qui ſe diſtribuent dans le globe de l'œil & dans les muſcles, ſont très-fins & très-ſubtils.

Quand donc la plenitude du ſang a engorgé les petits vaiſſeaux de l'œil & de ſes parties, tout ſe charge, ſe tumefie & ſe gonfle ; il coule des larmes qui eſt la partie la plus fluide des liqueurs qui s'échapent par la compreſſion qu'elles ſouffrent, le tout eſt accompagné de peſanteur; douleur ſourde & d'une tention inquiétente.

Si le ſang eſt aſſez viſqueux pour engager tous les canaux qui font la diſtribution pour la nourriture de la partie, il faut que l'œil s'atrophie, & ſe conſome, comme je l'ai vû, & cela faute de recette, ou par privation cauſée par obſtruction.

Quand le ſang eſt trop diſſout, les yeux groſſiſſent, ſont luiſans & douloureux mediocrement; quand enfin le ſang eſt aigre, ſalé & piquant il cauſe des irritations, ces irritations des contractions, ces contractions des embaras, épan-

chemens & inflammations qui ſont enſuite la ſource d'une quantité d'autres accidens.

Il y a une multitude d'autres ſortes de maladies auſquelles les yeux ſont ſujets, mais comme elles ne regardent que très peu mon ſujet, ceux qui voudront s'en inſtruire auront recours aux Auteurs qui en ont traité.

Quand donc les fluxions des yeux ſont longues & opiniâtres, il eſt à craindre qu'il ne ſe faſſe une obſtruction ſur la prunelle & qu'il ne ſe forme une cataracte.

Quand le ſang & les liqueurs ſont portez aux yeux en quantité, & que le retour de ces humeurs occupé, embaraſſé, comprimé ou obſtrué, alors les yeux s'augmentent en groſſeur, & ſortent de l'orbite, c'eſt ce qu'on apelle l'œil de bœuf.

Dans ces ſortes de maladies, l'on a toujours recours à la diéte,

aux ſaignées, aux aplications externes, comme collires, veſicatoires, emplâtres, ventouſes, &c. cependant, comme je l'ai vû arriver pluſieurs fois, ces operations & ces aplications, quoique très-judicieuſes, n'ont pû procurer la guériſon, & les malades n'ont pas laiſſé de languir long-temps pendant une cure laborieuſe & ennuyante.

Ces conſiderations & un principe de charité, m'ont obligé de de faire part au public de ce qui m'a été enſeigné dans ma jeuneſſe, par un maître Chirurgien de Paris, auſſi grand par ſon ſçavoir que par ſes éminentes qualitez.

Son nom étoit M. Paris, Docteur en Medecine de la Faculté de Reims, Chirurgien de longue robe & Profeſſeur.

Ayant donc l'honneur d'être un de ſes diſciples, il me mena un jour voir un de ſes malades qui

avoit une fiévre aigue, tranſport au cerveau & qui enfin tomba dans une maladie ſoporeuſe ; comme il étoit en droit d'ordonner & d'operer, il me donna la commiſſion d'apliquer derriere chaque oreille du malade un demi cercle de pierre de cautere, ce que je fis, ſelon l'inſtruction qu'il me donna.

Je vis avec ſurpriſe que le jour même le malade recouvra la connoiſſance, & à meſure que l'eſcarre ſe ſeparoit & que la ſupuration augmentoit, la maladie diminuoit, & enfin il fut aſſez promptement guéri.

Je témoignai à mon illuſtre maître ma ſurpriſe, & lui dis que quoiqu'il y avoit plus de neuf à dix ans que je voyois travailler, & que j'avois déja fait pluſieurs campagnes & voyages, je n'avois jamais vû pratiquer cette operation, ſoit par modeſtie ou autrement, il ne s'en dit point l'inven-

teur, mais il me dit, employez-la hardiment à toutes les maladies capitales, mais sur tout souvenez-vous que c'est un très-souverain remede pour les maladies des yeux, des dents & des oreilles, & principalement des yeux; eprouvez la quand vous en aurez l'occasion favorable, & vous verrez la verité; quoiqu'il ne m'expliqua pas la mecanique de cette operation, je ne laissai pas de l'imprimer dans la memoire pour m'en servir à tems: j'eus lieu de la mettre en pratique à Luserne en l'an 1666. étant Chirurgien Major pour S. A. R. pour lors, & à present Roy de Sicile.

Je vis les salutaires effets qu'elle produisoit pour une quantité de maladies differentes.

Mais quand je fus Chirurgien Major pour le Roy de France, de l'Hôpital de Briançon en l'an 1691. ou 1692, il m'arriva un cas

qui merite bien d'être remarqué & que l'on ne doit point oublier.

Un soldat encore jeune arriva à l'Hôpital, ayant tout le globe de l'œil entierement consommé, si bien que l'on auroit pû sans peine mettre une grosse noisette dans l'orbite, dans le fond duquel il ne paroissoit qu'un peu de chair rouge, cet accident étant arrivé naturellement, sans qu'aucune chose externe y eut contribué.

L'ayant visité, je chargai un garçon de lui faire aux deux côtez des oreilles notre operation, sans lui épargner la peau; & cela à dessein de lui conserver l'œil qui lui restoit.

Je passai environ trois semaines sans songer à ce malade, au bout duquel tems, je m'informai au garçon en quel état étoit ce soldat, qui me répondit, il va bien, sans expliquer rien de plus, ce qui m'obligea de me faire conduire

dans la salle où étoit ce malade.

Le garçon qui m'y conduit, me fit voir un soldat qui avoit deux yeux bien conditionnez, ce qui me fit dire, ce n'est pas ce soldat que je cherche, c'est un qui avoit un œil perdu.

Ce soldat me répondit, c'est moy, Monsieur, ce que j'avois peine à croire, ce qui m'obligea à lui visiter les oreilles pour voir si on lui avoit fait ces operations, & si on ne vouloit point me tromper.

Je visles playes encore ouvertes, & reconnus à ma grande satisfaction, que c'étoit le même que j'avois vû il y avoit peu de tems en si pitoyable état.

Il retourna peu après à son Regiment, & toutes les fois qu'il passoit à Briançon, ce pauvre soldat venoit me faire mille caresses & mille remercimens; si quelqu'un m'eut conté une pareille histoire,

j'aurois peine à le croire, c'eſt pourtant une verité, & cela a été vû de tout l'Hôpital.

J'ai fait depuis cette operation en bien des occaſions & avec beaucoup de confience, & je n'ai point été trompé; ayant reflechi parquel moyen ces ouvertures peuvent produire un effet ſi ſalutaire, j'ai remarqué que le derriere des oreilles eſt un émonctoire du cerveau, & par conſequent une partie où il ſe peut facilement former des embarras, vû la fineſſe des vaiſſeaux, & la pente qu'ont les émonctoires à être chargez d'humeurs, dans les indiſpoſitions où tout tout ce qui oprime & ſurchage la nature eſt en partie dépoſée dans les glandes & canaux excretoires,

Il paſſe derriere chaque oreille un gros rameau de l'artere carotide qui envoye des branches au globe de l'œil, aux muſcles & par-

ties voisines, c'est le seul vaisseau de cette partie qui a un peu de volume.

Or donc, de quelle maniere que ce soit, que les yeux soient attaquez, par exemple, par la plenitude de la partie, par le décheſſement de l'œil, quand les vaisseaux sont obstruez ou quand des humeurs âcres causent des irritations ou inflammations, cette operation doit remplir toutes ces indications; en cauterisant les vaisseaux, elle interromp le cours trop abondant des liqueurs, & la douleur que cause cette operation, fait une révulsion salutaire qui detourne le flux des liquides; en délabrant les vaisseaux de la partie par la brûlure, on ruine les obstructions, & la douleur causant une secousse & mouvement impetueux aux esprits, cela suffit pour degager l'obstruction des tuyaux qui doivent s'ouvrir & dilater, en même tems recevoir

recevoir les liqueurs, qui en reprenant leurs cours, doivent faire ceſſer l'atrophie & même reparer les humeurs des yeux qui auront été conſommées faute de recette.

Enfin, quand les yeux ſe trouvent chargez & abrevez d'humeurs âcres, acides & ſallez, rien n'eſt plus utile que cette operation, car comme il a été remarqué, elle arrête ſur le champ le cours impetueux des liqueurs & le malade eſt d'abord ſoulagé.

Mais, comme peu à peu l'eſcarre vient à ſe pourrir, à ſe fondre & à ſupurer, le pus qui s'engendre & qui vient d'une chair morte, eſt purulent fetide & âcre.

Or, comme les choſes ſemblables & d'une même nature s'uniſſent & ſe joignent facilement, tous les petits ramaux des vaiſſeaux qui ont été délabrez par le cauſtic, leur bouche venant à s'ouvrir dans la ſupuration de l'eſcarre,

ils dépoſent tout ce qui ſe trouve de vicieux, d'âcre & de ſallé dans la playe qui eſt abreuvée d'un ſuc de même nature, ce qui produit aſſez ſouvent des ſupurations aſſez abondantes & toujours ſalutaires, par cette manœuvre l'on voit que le ſang qui alors eſt porté aux yeux, ſe trouvera, & dépuré & filtré, que d'âcre & d'acide qu'il étoit, il eſt devenu doux & balſamique, & qu'il doit ſeul procurer la guériſon, ſoit enfin par cette mecanique, qui peut recevoir une autre tournure, & être expliquée plus ſçavament; ſoit enfin, comme il peut être, les yeux guériſſent de conſommez & entierement perdus, ils ſont ſeparez, les goutes ſerenes ſe guériſſent, comme il m'eſt arrivé il y a peu, à la perſonne d'un Prêtre à qui je fis faire cette operation par M. Calcan Me. Chirurgien de Turin, qui a vû le Prêtre dont je parle,

avec un œil beau clair & ſans aucune marque exterieure, cependant privé totalement de la lumiere, lequel en peu de tems par le moyen de cette operation, ſe trouva entierement rétabli.

Que la mecanique de la nature ſoit ſi obſcure, en ces cas, qu'elle ne ſe puiſſe expliquer, & que tout ce que l'on peut dire pour en découvrir la verité, puiſſe être combatu & même rejetté.

Cela ne diminue rien de ſa bonté & des bons effets qu'elle produit & ne rend pas l'operation moins eſtimable; ce n'eſt pas dans cette ſeule occaſion, dans laquelle nous voyons des effets dont nous ne pouvons expliquer les cauſes.

Rien n'aproche plus du miracle que les heureux ſuccès de cette petite operation, redonner la lumiere à des yeux entierement conſommez & deſéchez; diſſiper une goute ſerenne qui a toujours paſſé

pour incurable; empêcher le progrès d'une cataracte naissante, & détruire ce qui étoit déja formé sur la prunelle.

Soulager promptement la douleur & l'emporter ensuite en peu de tems.

Dissiper les fluxions, inflammations, opilations & suffocations des yeux sans l'aide d'aucun autre remede, c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois, ce qui est parfaitement connu des Chirurgiens mes confreres, à qui je l'ai communiquée, & qui l'ont comme moi pratiquée dans les occasions, car je crois que personne avant moi ne s'en est servi en ce Pays; cette operation pourroit dans un besoin se faire avec le fer, elle seroit plûtôt faite, moins douloureuse & en même tems moins onereuse.

Elle tireroit du sang qui pourroit bien produire un bon effet & qui seroit plus salutaire en sortant

proche de la partie affligée, que les ſaignées, & des bras & des pieds; il eſt très-vrai que ſi la maladie provenoit ſeulement de l'abondance du ſang qui eſt porté trop copieuſement à la partie, le ſoulagement ſeroit prompt & ſalutaire, & auſſi dans les maladies ſoporeuſes, mais à l'excluſion de ces cas, je trouve que la douleur qui dure quelque tems quand la cauſtic fait ſon effet, eſt un remede très prompt, car j'ai vû en pluſieurs occaſions, qu'une partie des douleurs étoient ceſſées quand le cauſtic avoit fait ſon operation.

L'operation faite par le cauſtic fournit une plus longue & plus abondante ſupuration.

La playe eſt plus longtems ouverte, & la partie affligée peut ſe dégager à loiſir, la ſupuration & la pourriture de l'eſcarre, fait une eſpece d'atraction, elle pompe de

tous les tuyaux déchirez & des glandes entammées, les sucs visqueux qui s'y portent, & qui au lieu que cy-devant, ils étoient conduits dans la partie malade, sont obligez de se déposer & de se joindre aux fermens aigres & visqueux, qui se trouvent dans la fonte de l'escarre & dans le pus qui est contenu dans l'étendue de la playe.

Ces raisons me font donc preferer le caustic au fer dans les maladies de la tête & des yeux.

J'ai la même opinion pour ce qui regarde l'operation que M. Alprun Anglois fit faire à Vienne durant la derniere peste dont elle fut affligée.

Croyant donc que le venin pestilentiel qui est entré dans le corps par les pores ou par la respiration, se communique au sang, & que par la voye de la circulation il est souvent déposé aux aines ou aux esselles, comme émonctoires,

Il faiſoit faire une ouverture avec le fer & y mettoit un tampon, & cela auſdites émonctoires pour empêcher le venin de s'arrêter & tourner dans les glandes de ſes parties, où s'y étant arrêté, lui ouvrir un paſſage pour être évacué & pour l'empêcher de paſſer outre & de ſe communiquer au cœur, ce qu'il fit ſur lui & ſur ſes amis.

Si l'on conſidére l'effet que produit le cauſtic, & que l'on faſſe un peu de reflexion ſur les remarques que nous en avons faites, l'on doit convenir qu'il doit être préferé au fer dans cette occaſion, comme dans la précedente.

Que le cauſtic ouvrant les glandes & une aſſez grande quantité de tuyaux, les humeurs ſont comme ſollicitées à s'y porter & à s'y rendre.

Que toutes les bouches des vaiſſeaux s'ouvrent conſiderablement par l'humidité que produit la ton-

te de l'escarre, & que par conſequent, la ſupuration ſera plus abondante.

Que les vaiſſeaux qui ſe dégorgent dans la playe en ſe vuidant, obligent les liqueurs qui ſont éloignées, de s'aprocher pour remplir le vuide, & ainſi ſucceſſivement, il ſe fait une atraction qui tire du centre à l'ouverture les fluides mal conditionnées.

Cecy me paroît naturel & bien fondé, car il eſt icy queſtion d'aider puiſamment la nature, qui dès les premiers jours de l'attaque de la maladie ſe trouvant tellement chargée & oppreſſée, qu'elle ſe trouve hors d'état de procurer d'elle-même un mouvement critique qui ſoit ſalutaire.

J'ai vû en mes premieres campagnes d'Allemagne, mourir devant mes yeux des peſtiferez avec des bubons ſous les eſſelles, qui n'avoient pas eu la force de ſortir,

ni de ſupurer ; que ſi ces malades avoient pû trouver un ſecours pareil à celui que je propoſe, ſelon toutes les aparences, le venin qui avoit été pouſſé juſques-là, eût trouvé une iſſuë favorable, ſe fût évacué & n'eût pas retrogradé, comme il fit, pour être conduit au cœur par la voye de la circulation.

Que même cette operation ſe doit faire non-ſeulement quand il paroît quelque élevation ou tumeur aux émonctoires, mais auſſi quand il n'y paroît rien, il ſuffit de ſçavoir que le malade eſt attaqué, & dans l'occaſion, je n'aurois aucun ſcrupule de la faire, même par précaution.

Les maux des yeux m'ont inſenſiblement conduits plus loin que je ne m'etois propoſé, chacun en fera l'uſage qu'il lui plaira & le jugement qu'il voudra.

Ceux qui ſont engagez par de-

voir ou par charité, aux panſemens & au ſervice des peſtiferez, n'ont rien à negliger pour ſervir leurs malades & pour leur propre conſervation.

Tout conſiſte, à mon avis, à conſerver ce qui peut y avoir de bon dans le ſang, & l'augmenter s'il eſt poſſible par l'uſage des cordiaux, le regime de vivre & le repos de l'eſprit.

A détruire ce qu'il y a de mauvais qui ſert de diſpoſition pour contracter le mal qui regne; à porter ſur ſoi & garnir les émonctoires d'amulettes, qui ayent la vertu d'écarter & d'éloigner du corps l'air infect qui l'environne, comme ſeroit du mercure crud, qui en formant un tourbillon de vapeurs autour du corps, empêcha l'entrée de l'infection.

Et pour procurer la ſortie du venin quand il a penetré dans le corps, par la reſpiration ou par

les pores, en lui ouvrant des voïes libres & aiſées, particulierement dans les lieux où la nature a coûtume de pouſſer, d'expulſer & dépoſer ce qui l'oprime, & ce qu'il y a de ſuperflu & d'impure, comme ſont les émonctoires qui ſervent d'égouts & de dépuratoires, aux principes, au ſang & aux liqueurs,

Que les émonctoires ainſi ouvertes par le cauſtic, après la chute de l'eſcarre, doivent être pouſſées avec des tentes pour empêcher la réunion, cauſer irritation, inflammation, embarras, dépôt d'humeurs & grande ſupuration, les panſer ſouvent, les toucher, les ſonder, obſerver enfin une methode toute opoſée à celle que nous pratiquons dans le panſement des playes, les tenir ouvertes juſqu'à ce que la dépuration des liqueurs ſoit accomplie, ce qui ſe pourra remarquer par l'abſence des accidens & par

la bonne disposition du malade à qui ces cauteres douloureux doivent procurer une abondante évacuation du virus pestilentiel, plus utile, sans comparaison, que ceux que l'on peut évacuer l'action des purgatifs qui ont peu de prise sur ces fermens, & qui évacuent sans distinction & indifferemment le bon & le mauvais, au lieu que par cette voye, la nature filtre par ces ouvertures seulement ce qu'il y a de mauvais & d'impure dans les liqueurs, épargnant ce qui est bon & utile; cette operation & cette maniere de panser est autorisée par l'exemple des bubons veneriens qui supurent, qui sont ouverts avec le caustic, de la même maniere, & traitez & pansez de la même façon qui ne manquent point de procurer avec un peu de tems, la destruction & l'expulsion du virus qui avoit infecté le sang, l'expe-

rience journaliere doit convaincre un chacun de cette verité très connuë des Praticiens.

Tant que le virus, de quelque nature qu'il ſoit, n'a pas attaqué les parties ſolides, & qu'il nage encore dans les fluides, il ſuffit, me ſemble, de lui ouvrir des voïes & de provoquer un mouvement critique, d'exciter, par exemple, dans la verole, au lieu d'un flux par la bouche, un flux par des glandes ouvertes & par un émonctoire; ouvrir les vaiſſeaux dans lequel le virus eſt contenu, & par leſquels il peut ſortir naturellement, ſans tumulte & ſans violence, ouvrir enfin une porte à l'ennemi par laquelle il ne peut ſe diſpenſer de ſortir ſeul.

L'on doit ſupoſer, que ſur les autres fermens, il en doit faire la même manœuvre, car la nature eſt uniforme dans ſes operations, & n'a qu'un même mecaniſme.

Quoique l'on ait cy devant posé en fait que cette operation doit être preferée aux purgatifs, ceux cependant qui sont mélées avec le mercure crud, peuvent être employées très-utilement, dans la cure de tous les maux contagieux, par les raisons expoſées dans le traité du mercure.

L'on pourra me dire, que si la peſte ſe communique, comme il y a de l'aparence, par une fourmiliere de petits vers ou d'œufs de vers, ſi l'on panſe ſouvent les ouvertures que l'on aura faites, il entrera de ces vers ou leurs ſemences qui écloront dans les ulceres & ſe communiqueront au ſang, aux humeurs & aux principes.

Je répond, que je ſupoſe que le malade doit prendre du mercure crud par la bouche, mélé avec des purgatifs, dont une partie s'aſſocie avec la lymphe, cir-

cule avec elle, & par conséquent, se communique aux sucs & aux humeurs qui se déposent dans les ulceres, le pus étant imprimé des parties les plus volatiles du mercure, détruira les vers & les semences de vers, que l'air aura introduit dans les ulceres.

Je supose de plus, que le malade portera sur lui des amuletes du même métail, dont la vapeur qui en émane, doit écarter & ruiner tout ce qu'il y aura de contagieux dans l'air qui environne le corps; que ce commerce & cette union de particules mercurieles, qui se fait du dedans au dehors, du dehors au dedans, doit en peu de tems, faire la ruine totale des fermens malins, vicieux & contagieux, de quelque nature qu'ils puissent être, mais il faut connoître le mercure à fond pour entrer dans ce sentiment & goûter ce raisonnement.

DES TUMEURS ENKISTE'ES.

L'Experience m'a fait voir par plusieurs repriſes que les tumeurs, pour la plûpart & qui ſont très-communes en ce Pays, ſont faites par congeſtion, enkiſtez & froides de leur nature.

Pour être convaincu de cette verité, l'on n'a qu'à examiner la nature de l'air qui domine le plus, des alimens, des eaux & des mœurs.

L'air du Septentrion que l'on apelle dimezanote, eſt plus commun, & avant que d'arriver juſqu'à nous, il paſſe ſur quantité de mers, de lacs, de rivieres, d'étangs &c. par leſquels il ſe charge de quantité de vapeurs, qui n'ayant pas la liberté de s'étendre & de ſe dilater, il eſt coulé juſqu'à nous dans un eſpace que la figure des

lieux rend ſerré, & cela par les montagnes qui ſont à droite & à gauche, & qui forment comme un grand canal, dans lequel cet air & ſes vapeurs s'engendrent & qui venant aboutir, contre des montagnes très-hautes, comme celle de Monvics & ſes voiſines, ne pouvant paſſer outre, ſe trouve arrêté dans le Piémont, où il a tout le tems d'y être reſpiré & d'y produire des effets ſenſibles ſur les corps, même les plus ſolides, comme l'experience en fait foy, les alimens y ſont gras, nouriſſans & viſqueux, les eaux y ſont peſantes & limoneuſes, elles aprochent de la nature de l'air qui n'eſt qu'une eau ſubtiliſée.

Toutes ces choſes conſiderées, il ne faut pas être ſurpris de voir icy, tant de gorges groſſes, tant d'obſtructions, d'opilations, d'humeurs froides, de loupes, de foibleſſes d'articulations, de jambes tortues & enflées.

La quantité d'aliment trop nourissante, la vie sedentaire, où les gens un peu commodes s'abandonnent, avec ce que l'on a déja remarqué cy-dessus, doit aussi contribuer à épaissir le sang & les autres liqueurs, & rendre leurs mouvemens lents & tranquilles, qui causent à la suite un nombre d'infirmitées.

Mon dessein n'est pas de m'étendre sur les maux qui ne sont pas du ressort de la Chirurgie, mon peu de capacité s'y opose; je me borne à ce qui m'est connu, & aux remarques que j'ai pû faire par une longue pratique & par plusieurs experiences.

Le gouetre ou broncocelle qui est si commun en ces quartiers & qui attaque particulierement le sexe, fournit une indication, par laquelle l'on peut juger que les autres tumeurs participent plus ou moins de leurs nature, ce qui doit nous

conduire à former un ſiſteme qui nous donne une idée des tumeurs qui ſe forment dans toutes les differentes parties du corps qui ne ſont pas accompagnées d'inflammation, qui ſont indolentes & ordinairement enkiſtées.

Le kiſte de ces tumeurs, n'eſt autre choſe que la membrane de la glande dans laquelle l'obſtruction a commencé, & dont le canal excretoire eſt occupé par quelque viſcoſité, elle ne laiſſe pas de recevoir les ſucs, qui ne trouvant point d'iſſue libre, ils s'y arrêtent, la glande ſe tumefie, ſa membrane s'élargie, obéit & s'étend.

Voilà le principe d'une tumeur qui d'abord eſt très peu de choſe, mais qui peut venir conſiderable, ſi cette premiere glande continue à groſſir, alors elle cauſe une compreſſion aux canaux excretoires des autres glandes ſes voiſines qui

comme la premiere recevant toujours, & ne se vuidant point, il se forme des plotons de tumeurs qui peu à peu, engagent toute une partie.

Suivant ce principe, c'est donc la viscosité des sucs & la consistance des liqueurs épaissies, qui ne pouvant continuer leurs routes, sont obligez de s'arrêter, de s'y augmenter, d'y sejourner & ensuite de s'y aigrir quelque fois à un dégré qu'il se fait une coagulation universelle dans toutes les parties voisines, comme il est arrivé à feu M. le Comte la Valledise & quelques années après à Me. son épouse.

Ledit Seigneur étant en campagne, dépourvû de gens capables pour le secourir dans une obstruction qui se forma au mesentere, qui peu à peu vint d'un grosseur monstrueuse, enfin plus gros que la tête d'un homme, toutes les au-

tres parties du bas ventre attaquées du même mal, & le tout dure comme une pierre, les vaisseaux spermatiques, toutes les aines, le scrotum & les testicules aussi plus gros que la tête; ces effroyables coagulations ne purent ceder à aucun remède, les consultations que l'on fit où j'ai assisté, n'ont servies qu'à nous remplir d'étonnement.

Madame son épouse quelques sept à huit ans après, fut aussi attaquée d'une tumeur a un bras qui fut, & negligée & mal pansée qui enfin est venu bien plus gros que la tête, l'on me la fit voir dans le tems que cette effroyable tumeur, par sa grosseur, par son poids & par le tiraillement qu'elle causoit aux tegumens du pli du coude, y causoit un étranglement qui menaçoit l'avantbras de suffocation & de tomber en gangreine, ce qui obligea M. Verne & moi

d'ouvrir la tumeur qui fournit une abondance de lymphe & de sang, qui en huit jours termina la vie de la maladie.

Voilà le mari & la femme qui ont fini par une semblable maladie en differentes parties ; il y a quelques aparences que les dispositions naturelles de ces deux personnes ont contribuées au progrès de ces maladies, il y a beaucoup d'aparence aussi que l'on se seroit opposé à ces prodigieux évenemens si l'on eût employé de bonne heure un bon dissolvant & un puissant absorbant pris interieurement, & un fondant & diaphoretique exterieurement.

C'est une chose ordinaire, que l'on ne fait cas des maladies de cette nature, que quand elles sont parvenues à un degré où l'on a tout à craindre & peu à esperer, qu'on les neglige dans leur principe, ou qu'on les traite avec

nonchalance, ce qui arriva à feu M Vion, homme commode & bon bourgeois, que je vis il y a plus de trente-cinq ans, avec une eſpece de loupe groſſe comme un œuf au milieu de la future lambdoïde, que je conſeillai de faire arracher de bonne heure, mais un docteur ſon ami, d'ailleurs très-habile homme, s'y opoſa.

Elle vint à la ſuite d'une groſſeur monſtrueuſe, enfin groſſe comme un ſeau, il portoit ce fardeau ſur les épaules, allant tout vouté, à la fin la gangreine y ſurvint; il me fit demander avec M. Engleſio ſon Medecin, je lui fendis cette tumeur en quatre, elle étoit remplie d'une prodigieuſe quantité de veſicules groſſes comme des noix, pleine d'une lymphe épaiſſe, le tout indolent, il falloit mettre la main dans cette tumeur comme dans un ſac pour en tirer tous ces pelotons, il ſe fit une très-

grande évacuation de lymphe épaiſſie ; la tumeur en trois ſemaines vint preſque à rien, mais cependant cette grande ſupuration qui lui avoit cauſé l'épuiſement aux vaiſſeaux, ſelon toutes les aparences pomperent le plus fluide de ces matieres, ſon ſang ſe derangea, il lui ſurvint une fiévre & il mourut, quand ſa loupe fut preſque guérie.

Voilà la concluſion de ces tumeurs negligées & mal-panſées, à ces exemples, je dois encore y joindre celle du ſieur Scanagat, marchand de fer, pour lequel j'ai conſulté.

Il lui vint une tumeur indolente à la partie poſterieure d'une cuiſſe, qu'il porta quelque tems ſans y rien faire, quand elle fut plus groſſe que la tête, que par ſon poids, l'action de la partie étoit comme abolie, il courut au conſeil & aux remedes, les fomentations

tations qu'on lui avoit fait étant inutiles, puiſqu'elle croiſſoit viſiblement; l'on reſolut de l'ouvrir, ce qui fut fait par M. Moron ſon Chirurgien.

Ce qui rempliſſoit ce gros volume, n'étoit que des matieres platreuſes, ſur leſquelles les remedes ne pouvoient agir, on eût recours aux corroſifs; on en fit ſortir en quantité, mais quand ce qui étoit attaché aux gros vaiſſeaux, vint à ſe ſeparer, il arriva ce que j'avois prévû, une hémorragie qui emporta le malade en peu de jours.

Ces quatre funeſtes exemples doivent ſuffire pour obliger, & les malades & les Chirurgiens à ne pas negliger les tumeurs indolentes dans leurs principes, l'indolence de ces tumeurs eſt le boureau des malades; elles ne font point de mal, à quoi bon y rien

faire, il faut attendre, elles s'en iront.

Mais auſſi doit-on ſe taire ſur la maniere dont l'on traite ces maladies, dont les malades ſont ſouvent rebutez, par le peu de fruit que les remedes qu'on leur fait a produit.

C'eſt toujours les émoliens que l'on employe ſur les tumeurs dures qui ramoliſſent la peau, & ne font rien à la tumeur,

L'on ne tire aucun benefice des purgatifs, ce n'eſt point icy l'abondance des humeurs qui fait le mal, ce ſont leurs qualitez que les purgatifs ne corrigent point, & l'on tire encore moins de profit des ſaignées, ſi l'on ſe donne la peine de conſiderer, que c'eſt le ſeul épuiſement des liqueurs qui eſt la cauſe eſſentielle de ces maladies, l'on conviendra que c'eſt aux diſſolvans auſquelles

l'on doit avoir recours, ſi l'acide qui domine a cauſé cet accident, il faut détruire cet acide avec un abſorbant.

Si l'on applique un remede externe, il faut qu'il ait la vertu d'ébranler & de mettre en mouvement des matieres qui ſont en repos, il faut pour cela les fondre & les ſubtiliſer, ce qui peut ſe faire avec les diaphoretiques, les fondants & les réſolutifs; ainſi par les remedes internes & par les externes, l'on redonne aux liqueurs la fluidité qu'ils ont perdues, elles rentrent dans le commerce de la circulation, il s'en diſſipe par les pores & la tumeur diſparoît.

Ce qui cependant autoriſe l'uſage des émoliens, c'eſt la coûtume, & une eſpece d'aparence de raiſon qui ſemble indiquer que ſur une tumeur dure, il faut mettre une choſe qui ramolit; mais pour faire une judicieuſe aplica-

tion des remedes, il faut connoître la differente nature des maladies & de leurs causes.

Par exemple, l'anneau du peritoine est dilaté, l'intestin ou l'épiploon se presente & forme une tumeur dans l'aine, que l'on nomme pour le premier bubonocelle, & pour l'autre épiplocelle, l'anneau cause une compression douloureuse & une dureté qui resiste.

Alors l'usage des émoliens est utile, l'émolient penetre facilement les simples tégumens & se communique jusqu'aux fibres de l'anneau, qui se relachent & qui cedent à une legere compression que l'on fait pour reduire ou l'intestin ou l'épiploon & la tumeur disparoît.

Mais si l'intestin est tombé dans le scrotum, il forme l'enterocelle qui est une tumeur très-grosse & très-dure, en ce cas, les émoliens sont très-pernicieux, comme je

j'ai fait voir dans un Traité que j'ai fait ſur cette maladie, dans la naiſſance des tumeurs, lorſque la matiere qui les cauſent n'a pas eu le tems de s'endurcir, elle peut tranſpirer par les pores qui ſeront dilatez par les émoliens, comme auſſi de celles qui ſe font avec promptitude, qui n'eſt autre choſe que des liquides qui s'échapent des vaiſſeaux qui ont une ſubſtilité & une fluidité qui peuvent ſe faire une iſſue par les poroſitez, pour peu qu'ils ſoient diſpoſez à s'ouvrir par la chaleur d'une fomentation ou de quelqu'autre application.

Mais dans les tumeurs qui viennent peu à peu, & qui ont acquis un certain volume & une certaine dureté, les émoliens ſont ſans effet.

Il eſt bien vrai que quand elles ſont dans l'état de celles dont nous avons parlé cy-deſſus, il n'y a point de remedes qui puiſſent

procurer la guériſon, la compreſſion qu'elle cauſe aux vaiſſeaux ſanguins déprave la circulation dans la partie, & eſt ſouvent la ſource de bien des maux,

Si l'on met les matieres qui les rempliſſent en mouvement, elles ſe corrompent, alterent les lieux de leurs ſejours, & ne font jamais qu'une vicieuſe & imparfaite ſuppuration.

L'on ne peut donc rien attendre que de funeſte de l'ouverture que l'on eſt obligé, malgré ſoy, de faire à ces prodigieuſes tumeurs qui jettent le malade dans l'épuiſement par la quantité prodigieuſe des bouches & orifices de vaiſſeaux & tuyaux qui ſont ouverts, dans une tumeur ſi étendue, d'autant plus que tous les canaux qui portent les liqueurs dans les tumeurs de ce volume, ſont tous dilatez, étendus & larges, c'eſt ce qui fait que les tumeurs étant

ouvertes, il ſe fait une évacuation &une perte conſiderable des ſucs & des liqueurs qu'ils contiennent ce qui aide à terminer promptement la vie du malade.

L'uſage des émoliens & des fomentations chaudes contribue à la dilatation des vaiſſeaux & à les rendre même variqueux, & ſouvent ces remedes, qui cauſent toujours quelque mouvement aux liqueurs, & y excitent une eſpece de fermentation, qui cauſant une dilatation aux liqueurs, elles s'échapent & cauſent une eſpece d'inondation dans la tumeur qui trompe aſſez ſouvent les plus éclairez, qui croyent qu'il ſe fait une ſupuration loüable & ſalutaire, & finalement l'on connoît que rien de ſemblable n'eſt arrivé, ce ſont des liqueurs qui ſe corrompent & qui ſont incapables de venir jamais dans une veritable maturité.

Après avoir fait voir ce qu'il faut éviter, il faut voir ce qu'il faut faire, & ce que l'experience nous a dicté, & nous a enseignée; c'est sur quoi est fondée ma foible theorie, & sur quoi roule tout mon raisonnement.

Quand il commence donc à paroître une tumeur en quelque partie du corps, insensible, sans rougeur ni chaleur, l'on doit juger qu'elles sont de la nature de celles dont est question.

Souvent une simple emplâtre de diabotanum les dissipent en peu de jours, & si elle paroît un peu rebelle, l'on y doit mêler un peu de sel d'Aqui & à son défaut du sel Amoniac, l'on en verra l'effet qui sera prompt & salutaire.

Si ces sortes de tumeurs ont acquis un certain volume, l'on doit mêler quelques astingens à ladite emplâtre, qui en causant un peu de contraction aux fibres

de la peau & du kiſte, diminuent le volume des vaiſſeaux, cauſent une expreſſion qui fait qu'il ſe porte moins d'humeur à la partie, & qui obligent même ce qui eſt déja épanché, de rentrer dans le commerce des liqueurs, vû que les diſſolvans leurs ont rendues leurs premieres fluiditez.

C'eſt donc ce qu'il faut faire promptement, car ſi ces liqueurs ont le tems de s'épaiſſir, ces remedes ne peuvent qu'empêcher qu'il ne s'en porte à la partie une ſi grande quantité, mais pour rendre ces ſucs fluides & diſſiper la coagulation, l'on peut employer les diſſolvans pris interieurement, comme un mercure bien préparé & mêlé, ou incorporé avec des legers purgatifs.

Si ces tumeurs ne cedent à ces ſimples remedes, ce qui m'eſt arrivé très-rarement, & ſi ces tumeurs ſont ou deviennent en-

ſuite ſcrofuleuſes, rien n'eſt plus ſalutaire que la ſalvation, c'eſt le dernier remede auquel l'on doit avoir recours pour détruire entierement la cauſe antecedente & la conjointe, fondre les obſtructions du meſentere qui accompagnent preſque toujours ces maladies, en detruiſant le ferment acide qui domine.

J'ai obſervé que quand les tumeurs ſont groſſes & dures, l'uſage du mercure pris en pilulles fait un effet très-ſalutaire, il y a peu de duretez qui puiſſent reſiſter à ſon action, comme il s'incorpore avec la lymphe qui eſt portée & chariée dans les parties les plus ſolides pour les nourir; le mercure écarte, briſe & ſepare les parties des humeurs qui ſe ſont unies, l'ébranlement & le mouvement qu'il cauſe aux humeurs, en excitant une eſpece de fermentation, il ſe fait une

loüable ſupuration, c'eſt ce qui m'eſt arrivé pluſieurs fois.

Quand la tumeur eſt groſſe & molle; le mercure pris comme j'ai dis, a peu ou point de priſe ſur les humeurs de cette nature, il n'y a preſque que l'épuiſement que cauſe le flux de bouche, qui les puiſſent terminer, ce qui eſt même ſujet à quanquer.

Du tems que j'étois à Briançon, un ſoldat nous fut conduit avec une tumeur molle aux lombes groſſe comme une petie hôte, je n'ai jamais vû une tumeur plus monſtrueuſe, tout fut mis en œuvre, mercure, ſalivation, &c. ſans aucun fruit, & le malade mourut de gangrenne.

J'ai crû être obligé de faire part au public des obſervations que j'ai faites ſur ces ſortes de maux, en blamant le trop frequent uſage des fomentations chaudes, & des émoliens qui ne

laissent pas de convenir dans plusieurs occasions, tout consiste à en faire une judicieuse application ; je desire que mes reflexions puissent produire quelques avantages aux pauvres malades pour lesquels j'écris toujours, malgré mon âge de 70 ans & mon peu de capacité,

LETTRE.

MONSIEUR,

Etant enfin revenu depuis deux jours de Nice où nous avons resté quelque tems pour y attendre notre Roy & notre Reine retournant de Sicile, j'ai trouvé chez moi deux de vos Lettres, une du 26 Juillet & l'autre du 5 Août ; je me donne, Monsieur, l'honneur d'y répondre en vous remerciant en même tems

des imprimez du sieur Gaëtano Bortoli, bons, à la verité, pour aider à établir solidement nos opinions, sans m'étendre d'avantage sur les louanges qu'ils meritent; je viens au fait touchant votre question, pour satisfaire en même tems la curiosité du sieur Bocasini.

Quoique dans le cours de mon Ouvrage, je me sois servi du mot d'escarre, j'ai pourtant protesté, que c'est un terme d'usage dont tout le monde se sert improprement, ayant toujours cru que la balle qui passe dans quelque partie que ce soit, ne peut faire d'escarre, mais bien quelque chose d'aprochant; il n'y a que ce qui brule qui fasse escarre, la balle ne brule point quand elle sort d'une arme à feu, puisqu'on la peut prendre avec la main sans se bruler, donc elle ne fait point d'escarre,

La violence de la poudre la chaſſe avec effort & ne la touche point, la promptitude avec laquelle elle paſſe dans l'air, qui s'opoſe à ſon action, l'échauffe, mais elle ne l'enflamme pas, une balle ou une pierre tirée avec un arc contracte dans l'air la même chaleur, & produit ſur les parties le même effet.

Quelque choſe d'aprochant de l'eſcarre ne ſe fait qu'à l'entrée & à la ſortie de la balle; vous me demandez, Monſieur, pourquoy non dans tout ſon trajet.

Si les parties de notre corps avoient toutes la même ſtructure & fuſſent toutes de la même nature, la balle feroit ſur elles la même impreſſion.

La peau eſt un tiſſu particulier compoſé de fibres longs, ronds, droits, obliques, circulaires & tranſverſes, elle eſt percée par un nombre infini de por-

res qui ont tous chacun une petite glande, un vaisseau lymphatique & un canal excretoire, les fibres nerveux & les vaisseaux, font une trame très-fine, seche & serré, ce qui forme une membrane grosse & sensible qui est le siege du tac & qui couvre tout le corps; c'est donc par la quantité de ces fibres nerveux qu'elle a le sentiment si vif, & que l'ame est avertie du lieu où la moindre chose la pique.

Quand cette trame a été divisée ou dechirée, soit par une balle ou un instrument tranchant, sa propre substance ne se repare plus.

Il se forme une cicatrice par l'aide du suc nouricier qui fait l'office de la peau, mais qui n'a ni la couleur ni structure de la peau, étant plus dure, plus inégale & moins sensible qu'elle est semblable du plus au moins, au

calus qui se fait dans les fractures & perte de substance, des os, cela posé en fait, il n'est pas difficile de voir qu'une balle ronde ou carrée qui la perce, doit causer un dérangement beaucoup plus grand que dans des parties molles, comme les muscles qui n'ont qu'une, deux ou trois sortes de fibres qui ne font aucune resistance, qui obéïssent, ployent & se couchent aux passages des balles, & qui même souvent, quoiqu'elles s'y fassent un trajet, n'y laissent aucune mauvaise impression, la peau fait une espece de resistance à l'entrée & à la sortie de la balle.

Quand la balle entre dans un membre, comme la peau est soutenue par les muscles, elle fait seulement un trou proportionné à sa grosseur, & brise & dechire une mediocre quantité de fibres.

La balle dans sa sortie trouvant la peau sans aucun apui, la

ſouleve, en la pouſſant de l'interne à l'externe, du dedans au dehors, n'étant ſoutenue par aucun corps, ni mol ni ſolide, elle écarte & déchire une plus grande quantité des fibres de ſa ſubſtance, ce qui fait que la ſortie de la balle, eſt toujours plus grande que l'entrée.

Si la balle faiſoit eſcarre à l'entrée & à la ſortie, elle devroit, à plus forte raiſon, en faire dans l'étendue de ſon trajet, par rapport à la délicateſſe des chairs, cependant depuis que j'ai pratiqué ma nouvelle methode de panſer les playes ſans tente, je puis bien aſſurer avec verité, n'avoir jamais remarqué aucune ſupuration d'eſcare dans toutes celles que j'ai panſées, quoiqu'il y en ait eu beaucoup qui avoient un très-grand trajet.

Quand une balle paſſe dans un muſcle ſelon la rectitude des fi-

bres, elle n'y fait qu'une très-legere impreſſion; quelque long que ſoit ſon trajet, quand une balle traverſe un muſcle; elle dechire les vaiſſeaux ſanguins qui ſe rencontrent dans ſa route, & ſuprime en même tems l'hémorragie; voilà ce qui a fait croire à preſque tous les Chirurgiens que la balle cauteriſoit, puiſqu'elle arrêtoit le ſang, mais ſi l'on ſe donne la peine d'examiner que la balle qui paſſe dans un membre, tant par ſa figure, que par l'activité de ſon mouvement, ne fait autre choſe que de coucher les fibres des muſcles & des vaiſſeaux ſanguins, de les reployer & coler les uns ſur les autres, & tenus ainſi comme attachez par cet admirable glue, ou ſuc nouricier, juſqu'à ce que la nature d'elle-même, à l'aide cependant du reſſort des parties; les relevent pour les réunir, ce qu'elle fait ſi

on la laiſſe agir avec toute ſa ſageſſe & toute ſa liberté.

Si la choſe eſt ainſi, comme il y a toute aparence, la balle ne fait pas d'eſcarre.

Si la poudre, ou l'action, ou l'impulſion violente par laquelle elle paſſe dans l'air, étoit capable d'enflammer une balle de plomb ; elle fonderoit une balle de cire miſe dans un calibre à ſa place, ce qui pourtant ne ſe fait pas, puiſque l'on prétend qu'elle peut non-ſeulement percer le corps d'un homme, mais paſſer au travers d'une planche de bois, elle ne brule donc pas, elle ne fait pas eſcarre.

Venons au fait, & touchons la choſe par les maximes de la pratique & de l'experience.

La ſupreſſion de l'hémorragie a fait croire juſqu'icy, que la balle faiſoit eſcarre, & qu'il fal-

loit que cette eſcarre ſe ſepara par une bonne ſupuration, avant que la playe pût être réunie.

Pour donc laiſſer un chemin ouvert à la fonte de cette prétenduë eſcarre, il falloit mettre une tente à l'orifice de la playe, ſi elle n'en avoit qu'une, & deux ſi elle en avoit deux.

Ces tentes ou cette tente; en tenant le trajet de la balle ouvert & les chairs écartées les unes des autres, quand au bout de quelques jours, le mouvement de reſſort, le cours des eſprits & des liqueurs, venant à relever les fibres couchez des vaiſſeaux ouverts dans le trajet, il faut que les liqueurs s'échapent dans la cavité de la playe, quand on ôte les tentes il ſort du ſang ou du pus, voilà ce que l'on appelle la chute de l'eſcarre, ce que l'on devroit nommer la chute de la raiſon de l'ope-

rateur, & non pas la chute de l'eſcarre.

Il eſt facile de voir, Monſieur, que le frotement ſeul des tentes eſt capable d'uſer & de détruire l'extremité de ces fibres qui tenoient couverts & bouchez les orifices des tuyaux ouverts & vulnerez, comme auſſi qu'il ne ſe fait ni ne ſe doit faire qu'une très-mediocre ſupuration, & ſouvent point du tout dans l'interieur des playes de feu, ſi elle n'eſt excité par l'irritation des tentes & par les frequens & indiſcrets panſemens.

Vous me direz peut-être, M. qu'en rejettant le terme d'eſcarre, je dois en ſubſtituer un autre à ſa place, il n'eſt pas facile d'expliquer ce que je penſe de cette prétenduë eſcarre dans un ſeul mot, puiſque je regarde cela comme une complication de con-

tuſion, de ſolution, de continuité & de déperdition de ſubſtance ſeulement à la peau.

La contuſion eſt évidente, la ſolution de continuité inconteſtable, la déperdition de ſubſtance viſible, non que la balle faſſe à la peau ce qu'elle fait ſouvent à l'habit dont elle emporte la piece.

Mais elle uſe & détruit ce qu'elle touche de la peau, mais encore quelque choſe des parties adjacentes: particulierement à la ſortie.

Je crois ſuperflu de vous marquer icy, quelle eſt la mecanique de la nature dans ces ſortes de playes, quad elle agit ſans contrainte, j'entens ce qui ſe paſſe dans les eures de feu, qui ſe guériſſent ſans chute d'eſcarre & ſans ſupuration, c'eſt une matiere que j'ai comme épuiſée dans les lettres précentes que j'ai eu l'hon-

neur de vous écrire; ceux qui auront envie de le ſçavoir y auront recours, cependant obligez-moi de me croire très cordialement, Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
BELLOSTE.

de Turin ce
1714.

DEUX LETTRES DE M. BELLOSTE,

Premier Chirurgien de feuë Madame Royalle Doüairiere de Savoye.

Ecrites à M. Antoine Boccani, en conformité de ſes ſentimens & contre ceux de M. Pandolfe Maravillia.

Touchant la maniere de panſer les bleſſures ſelon la Methode du fameux M. Magati.

Traduites de l'Italien.

PREMIERE LETTRE.

J'Ai reçû, Monſieur, vos ſecondes obſervations ſur les fautes qu'on fait dans la cure des ulceres,

ulceres, j'en ſuis redevable au celebre M. Sancaſſani, j'y ai vû vos maximes ſolidement établies & défendues ; Et comme je me trouve intereſſé dans cette affaire, je me ſuis déterminé ; malgré la reſolution que j'avois priſe de ne plus écrire, de faire en cette occaſion ligue avec vous, pour animer votre zele ; prendre part à la bonne cauſe que vous avez embraſſée, & vous témoigner en même tems, le plaiſir que j'en reſſens. Je croyois avoir ſatisfait à mon devoir, en donnant au public le fruit d'une infinité d'experiences & de reflexions que j'ai eu occaſion de faire ; & je vous avoue franchement qu'il m'a paru tout-à-fait extraordinaire qu'après 20 ans écoulez, ſans qu'aucun Profeſſeur de l'art ſe ſoit aviſé de me cenſurer, il s'éleve aujourd'hui un jeune homme qui ait la temerité d'entrer la-deſſus en lice avec

vous. Mais cet agreſſeur ne doit point vous faire de la peine ni toubler votre repos, puiſque vous avez de votre côté un homme auſſi apliqué & auſſi éclairé qu'eſt M. Sancaſſani. Si M. Maraviglia votre adverſaire s'étoit donné la peine de lire la traduction que M. Sancaſſani a voulu faire de mon Livre, & s'il avoit fait attention aux remarques qu'il y a ajouté, aux aforiſmes qu'il a publiez & aux experiences qu'il a miſes en évidence; je ſuis très-aſſuré que le deſſein qu'il s'eſt propoſé de contredire, le ſeroit entierement évanoui. Au reſte, permettez-moi de remonter à la ſource de cette diſpute; ce n'eſt pas pour en tirer vanité que je le fais, mais ſeulement pour vous aider à vaincre l'opiniâtré de votre antagoniſte.

Je vous direz, Monſieur, qu'après une aplication ſérieuſe &

un travail assidu de plusieurs années, ayant pardevers moi quantité d'experiences, & me trouvant muni d'un grand nombre d'observations & de reflexions judicieuses, je formai le projet d'attaquer & de combatre les tentes & la maniere ordinaire, mais douloureuse de panser les blessez. C'étoit justement dans un tems où il n'y avoit qu'une seule pratique en usage dans toute la Chirurgie, & directement opposée à celle que je voulois introduire; cependant je ne perdis pas courage, je pressai mes coups & en abandonnai l'effet à la fortune. Vous savez, Monsieur, combien elle favorisa une entreprise dont la justice apuyoit la hardiesse, & quel sucès avoient mes attaques. Les morts & les vivans se declarerent pour moi; & parmi ceux-ci, votre celebre M. Sancassani embrasse avec chaleur le parti de

cette nouvelle methode. Il donna le magnifique titre de *Chiron dans le Camp* à mon pauvre Chirurgien d'Hôpital, dont on a fait en France deux éditions fort bien reçûes en 1696 & 1705. on en fit en Hollande une traduction, en sorte qu'en 1710. cet Ouvrage y avoit déja été imprimé quatre fois : je l'ai même eu entre mes mains traduit en Allemand, & je viens d'aprendre qu'il l'eſt auſſi en Anglois. Enfin le ſage Magati reſté & enſeveli dans les tenebres de l'oubli pendant un ſiecle entier, en ſort aujourd'hui par les ſoins de M. Sancaſſani, & vient ſe placer à la tête de notre parti & en être le heros, cependant malgré des préventions fortes & favorables à notre methode, il ſe trouve encore des Profeſſeurs entêtez de l'ancien abus, pour nous obliger d'en venir aux mains avec eux; ſi quelqu'un en doute, il n'a qu'à

voir votre adverſaire, qui dans un petit nombre de pages, prétend renverſer ce qui eſt generalement reçû, aprouvé & pratiqué, S'il prétendoit par un tel combat ſe faire de la reputation, qu'il me ſoit permis de lui repreſenter que pour parvenir à ce but, il devoit opoſer raiſons à raiſons, experiences à experiences & autoritez à autoritez. Pour empêcher la ruine & la chute de ſon ſiſteme, il falloit qu'il employât comme nous, des faits inconteſtables & non des vaines ſophiſtiqueries, mais briſons là-deſſus & venons au fait.

Comme deux cuiſſes percées par des balles de mouſquet ont été les premieres bleſſures qui nous ont fait apercevoir à vous & à moi combien l'uſage des tentes étoit nuiſible; attachons-nous à à conſiderer une balle qui pouſſée par une arme à feu s'eſt introduite par la violence de ſon

mouvement dans l'interieur de la partie charnue d'une cuiſſe, d'autant plus que c'eſt par ce même fait qu'a commencé la diſpute qui eſt entre vous & M. Maraviglia. Reflechiſſons pour cet effet ſur la ſtructure de la partie bleſſée & ſur la mécanique de la nature.

La cuiſſe, ainſi que toutes les autres parties charnues, n'eſt qu'un tiſſu de fibres, de vaiſſeaux, de nerfs & de membranes, dont ſont formées les parties organiques qui ſervent au mouvement volontaire, & qu'on nomme muſcles. Tous les muſcles ſont vevêtus de membres, & chacun d'eux à ſon ventre, ſa tête & ſa queux qu'on nomme auſſi ceridon, par lequel ils ſont fortement attachez aux os, pour augmenter la force de leur mouvement. Maintenant que fait la balle en s'ouvrant un paſſage au travers de toutes ces par-

ties ! elle maltraite les fibres, en romp l'union & la continuité ; endommage les vaisseaux, en sorte que les liqueurs qu'ils contiennent s'échapent & se répandent dans toute l'étendue de la blessure, aussi tout ce désordre en empêche la circulation ; il en arrive autant aux fibres nerveuses qui sont les vehicules des esprits animaux dont le cours se trouvant pareillement interrompu, il faut necessairement que le mouvement cesse ou s'affoiblisse. Or, comme c'est à la Chirurgie à porter un prompt remede à tous ces derangemens, il lui apartient aussi d'en examiner les accidens & les circonstances, de faire là-dessus ses raisonnemens, & d'executer sans délais, ce qu'elle aura jugé de de plus à propos pour la guérison du mal. Mais toutes ces differentes parties ne se trouvant affligées & malades que par une seule &

même cauſe, ſçavoir la diſſolution de leur continuité; le raiſonnement ne conduit non plus qu'à une ſeule indication pour en faire la cure, qui eſt la réunion de ces mêmes parties, laquelle ne ſe peut certainement faire qu'en les raprochant les uns auprès des autres, & prenant bien garde à ne pas mettre entre elles la moindre choſe; en uſer autrement ce n'eſt pas vouloir ſerieuſement procurer leur réunion. La tente ne peut donc être d'aucune utilité pour remettre les fibres & les vaiſſeaux preſſez & repliez après leur rupture dans le même état où ils étoient avant la bleſſure. Bien loin de-là elle eſt une nouvelle ſeparation qui les relient dans l'état de contrainte & de diviſion où la balle les a miſes, & un obſtacle perpetuel à la nature qui tend & ſe porte toujours d'elle-même à reparer ce que les accidens déran-

gent dans l'économie de sa structure. La chose ira bien differemment & avec un autre succès, si laissant là les tentes en raprochant les parties (après avoir netoyé la playe) & les serrant l'une contre l'autre, on procurera à la liqueur balsamique qui est une cole naturelle la facilité de la réunir; ce baume opere cet effet en secondant l'impetuosité avec laquelle les liqueurs & les esprits se portent vers cet endroit pour y continuer leurs cours, car en suivant ce mouvement, il se trouve à propos dans le lieu necessaire pour les rétablir, & par consequent le désordre que la balle y avoit mis en divisant. En verité, Monsieur, il ne seroit pas joli de dire à un homme qu'on a étendu à terre de se relever en lui mettant fortement le pied sur la gorge; voilà pourtant ce que font les partisans des tentes, ils veulent guérir la

playe, c'eſt-à-dire, réunir les parties diviſées & rompues, car point de cure ſans cette réunion, toute diviſion empêchant l'organe de faire l'action à laquelle il eſt deſtiné. Ils veullent, dis-je, réunir en écartant & mettant dans la playe un corps qui retient les parties dans l'opreſſion & la ſeparation que la balle y a cauſé.

Le moyen de procurer cette réunion neceſſaire, n'eſt-il pas plus sûre en raprochant les parties & les tenant dans cet état de jonction ou de proximité par une ligature mediocrement ſerrée, afin que cette architecture admirable & vivante; qui ſçait même réunir les os rompus ſans autre aide que d'elle ſeule, rétabliſſe les parties charnues de la cuiſſe dans l'ordre & la ſymetrie qu'elles étoient placées. Voilà donc en un mot, tout l'eſſentiel de l'indication dont je vous parlois, faire en

sorte de réunir, pour cet effet ne pas mettre la moindre chose entre les parties desunies qui puisse être un obstacle à leur réunion, & les tenir dans cet état d'union par le secours d'une ligature convenable à la partie blessée.

Maintenant, pour pousser mes reflexions plus loin, je vais considerer la constitution des parties, dont j'ai aussi parlé dans mon Livre. Je remarque en elles un mouvement naturel, imperceptible, insensible & comme vermiculaire, qui selon toutes les aparences est produit par le cœur & porté avec le sang par les artères à toutes les parties du corps. Ces arteres par leur batement continuel heurtent contre les parties qui leur sont les plus voisines, & celles-cy en font de méme à l'égard des autres, en sorte que ce mouvement se continue & se répand successivement jusqu'à la superficie à laquelle il

ſe communique par là un mouvement d'ondulation qui de plus eſt ſoutenu par le cours impetueux des eſprits animaux, & c'eſt de-là que provient le reſſort ſecret par lequel la nature chaſſe du centre à la circonference ou du dedans au dehors toutes les choſes qui lui ſont ou inutiles ou nuiſibles.

Au moyen de cette mecanique un morceau de linge de la figure & de la grandeur de la moitié d'un écu qui étoit entré avec une balle par l'aiſelle gauche de M. de Blagnac, en ſorti dix jours après la bleſſure par l'ouverture que la balle même avoit faite en ſortant vers l'aiſſelle droite, & ce petit morceau ſe trouva fort étroitement roulé & tortué, après avoir paſſé au travers des poumons. Ce gentilhomme fut traité ſans tentes & guéri en trente jours ſans aucun facheux accident, ſans douleur & avec fort peu de pus.

M. Anglesio Medecin du Roy de Sicile & premier Medecin de feue Madame Royale ; M. Piselly Medecin renommé ; M. Varné Chirurgien general des Hôpitaux de cette Ville, très experimenté, & le Chirurgien major du Regiment de Bsagnac, assisterent à cette cure, dont j'envoyai la relation à M. Sancassani qui m'a fait réponse qu'il l'avoit placée dans la cinquiéme partie de son *Magati ressuscité*, où elle fait la trente-sixiéme observation.

Je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la verité, quand je considere cette mecanique comme l'agent & le principal ressort des crises, puisqu'elle n'est précisement elle-même qu'une crise continuelle qui se fait sur la superficie du corps par la transpiration insensible. La même mecanique conserve le mouvement peristaltique des intestins, afin que par son

moyen les excremens soient poussez hors du bas ventre. Elle procure l'évacuation des urines, & donne aux poumons la force de se décharger des flegmes ambarrassans par l'aide des crachats, mais tous ces admirables ressorts ne sçauroient jouer ni executer le projet de la nature sans le mouvement des parties qui sont destinées à cet effet; & la liberté de ce mouvement est d'autant plus necessaire pour la guérison des blessures, que je ne doute pas un moment que c'est par sa force que les fibres afaissées & repliées par le passage de la balle, se redressent & se tendent l'une vers l'autre. Je ne connois pas non plus de cause plus propre à empêcher cette direction salutaire des fibres que la tente qui vient là s'opose directement au mouvement naturel & à la maniere que je viens d'expliquer; elle y excite même un

mouvement tout opoſé, dont par conſequent il doit reſulter un effet contraire à celui que doit produire le mouvement naturel des parties. Ajoutez à cela que les liqueurs trouvent dans la tente un obſtacle qui empêche leur circulation ; de ſorte qu'elle y eſt non ſeulement une digue qui les arrête, mais encore une cauſe d'irritation qui fait que les fibres ſe retreciſſent & ſe gonflant acquierent par leur groſſeur ce qu'elles perdent dans leur longueur : ainſi les vaiſſeaux qui paſſent entre ces fibres ſe trouvent entierement preſſez & comme nouez par une ligature, en ſorte que le cours des liqueurs s'y fait difficilement ou point du tout dans toute l'étendue de la playe. De-là la plenitude des vaiſſeaux au-deſſus de cet endroit ſi preſſé, & de cette plenitude vient cette tention douloureuſe, vive & enflée qui y perçoit & qui

ſe dilatant, ſe repand enſuite ſur toute la partie. Je l'ai vû très ſouvent arriver, comme il arrive encore tous les jours dans les bleſſures d'armes à feu traitées avec les tentes. Mais quand ces vaiſſeaux ſe ſont enflez & dilatez juſqu'au point que les membranes ne le peuvent plus penetrer, il faut alors ou que les anaſtomoſes s'ouvrent ou qu'ils ſe rompent. Et quel accident en arrive-t-il? des inondations, des abſcès, des ſuffocations, des gangrennes qui ſe forment par les filrations des vaiſſeaux dans la cavité de la bleſſure re? d'où il naît des ſupurations abondantes & vicieuſes qui corrompent les autres humeurs qui circulent dans tout le corps, l'affoibliſſent & l'extenuent d'une maniere à faire pitié.

Une bleſſure telle que je la viens de décrire, eſt toujours accompagnée de contuſion, ainſi l'on

ne peut, diront les partisans des tentes se dispenser de s'en servir en cette occasion. Si je leur en demande la raison, je ne sçais s'ils me la sçauront dire. Pour moi, je me rangerois de leur parti, si le moyen de guérir une contusion étoit d'en faire une autre; mais cela repugne au bon sens, & ceux qui se servent de tentes ne font autre chose que de nouvelles contusions. En voicy la preuve, la balle poussée par la force du feu passe dans un membre avec tant de rapidité que les blessez mêmes ont peine à s'en aperçevoir; mais quoique cela arrive sans douleur de leur part, il n'y a pas de doute qu'elle n'y fasse cette sorte de contusion qu'on nomme improprement *Escarre*. Maintenant, la tente qui est un corps dure & une cause continuelle de douleur, presse les chairs vives, dépoüillées de leur tégu-

mens & par là très-aisées à être irritées & mortifiées par la moindre chose qui les touchent. Il est donc évident que la tente les presse & les foule encore beaucoup plus que n'avoit fait la balle dans son passage ; qui selon ma pensée, ne laisse d'*escarre* qu'à son entrée & à sa sortie. Si donc, Messieurs les défenseurs des tentes m'objectent qu'à faute de les employer, les ouvertures de la playe se ferment trop tôt & on ne peut plus remedier à l'escarre que la balle a faite en passant d'une ouverture à l'autre. Je leur répondrai franchement que je ne tombe pas d'accord qu'il y ait de l'escarre dans tout le chemin que la balle a fait, mais seulement, comme je l'ai déja dit, dans les orifices de la blessure. Vous verrez, Monsieur, la preuve de cette verité, si vous prenez la peine de lire la recapitulation de mon Livre,

vous y trouverez sur la fin du dernier chapitre, la relation d'un blessé à qui la balle entrée tout auprès du zigoma gauche étoit sortie par l'hypocondre droit. Il fut traité avec deux simples plumaceaux & deux emplatres, & sans qu'il se fit presque point de supuration; ni qu'il lui arrivât le moindre facheux accident, il se trouva parfaitement guéri au bout de douze jours. Ce soldat ne fut point sondé, ma coutume n'étant point de le faire, & quand on l'auroit voulu, il auroit fallu pour cela une autre sonde que celle dont on se sert ordinairement: ensuite si on avoit voulu lui passer un lacet, ainsi qu'il se pratique en plusieurs lieux d'Italie & de Piémont, au grand dommage des blessez, à peine la moitié de la corde d'un puits y auroit-elle suffi?

Vous voyez, Monsieur, que

j'appuye mes raiſonnemens par des faits inconteſtables, car je ne vois point de preuve plus évidente ni plus propre à diſſiper le doute que l'experience; il faut que devant elle toute diſpute ceſſe, elle eſt la maitreſſe des ſciences; c'eſt ſur elle qu'il faut ſe fonder, & non ſur les raiſonnemens frivoles & les opinions chimeriques de votre M. Maraviglia.

Au reſte, je m'aperçois que je paſſe icy les bornes d'une Lettre & qu'il eſt tems de conclure. Je vous dirai à cet effet que ſi vous trouvez que les raiſons avec leſquelles j'attaque l'uſage des tentes meritent de paroître dans le public, je vous laiſſe le maître de les y produire comme bon vous ſemblera. Ce que je juge de plus à propos pour l'utilité generale, eſt que vous joigniez en un ſeul volume tout ce que vous avez écrit, les aditions de vos amis,

& ce que votre adverſaire a mis au jour ſur cette matiere, afin qu'on voye en un ſeul livre toutes les raiſons de part & d'autre, & il vous ſera glorieux d'aller ainſi de compagnie avec les plus celebres Chirurgiens de l'Europe qui ſe ſont intereſſez à notre methode & qui la ſuivent, tandis que notre adverſaire s'en fera une particuliere à lui ſeul ou à un petit nombre d'obſtinez, qui mal inſtruits & peu charitables ne ſçauroient en rien diminuer le luſtre de votre reputation. Obligez-moi, Monſieur, de preſenter mes très-humbles reſpects à l'illuſtre M. Sancaſſani, & croyez que je ſuis plus que perſonne.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BELLOSTE.

A la Venerie Royale le 4 Juillet 1714.

II. LETTRE
DE M. BELLOSTE,
à M. Boccacini.

MONSIEUR,

L'aimable campagne où je suis, le loisir, & la charité du prochain m'ont déterminé à vous écrire la Lettre que je me suis donné l'honneur de vous envoyer par le Courier ordinaire. Mais pour vous avouer la verité, je l'ai écrite avec cette précipitation si naturelle à ma nation, & sans autre dessein que celui de combattre l'usage des tentes. Depuis je me suis fait apporter de Turin les Réfléxions imprimées de M. Maraviglia votre adversaire; & les ayant relues, il m'a pris envie de répondre pied à pied à toutes ses objections;

d'autant plus que j'ai remarqué dans ſon inciviſe Préface, *page 4 ligne* 22, qu'il me fait auteur de tres-piquantes railleries, dont j'ai pourtant grand ſoin de m'abſtenir ; & qu'il me paroît perſuadé que je ne ſuis pas capable de lui apporter des preuves propres à le convaincre. Plût à Dieu que celles que j'ai aportées dans ma premiere Lettre & celles que je vas ajouter dans celle-ci, puiſſent lui déſiller les yeux, ou aux critiques plus dociles que lui ; ou que du moins elles les détournent du mauvais deſſein qu'ils ont d'en impoſer aux autres Profeſſeurs. Avant de répondre, je ſuis bien aiſe de repeter ce que je vous ai dit dans ma précedente ; que ſi ce critique avoit lû la Traduction de mon Livre que M. Sancaſſani a donnée au public, il ſe ſeroit épargné la peine de faire des objections auſquelles on avoit déja

pleinement répondu ; & que s'il l'a véritablement lû, il se montre aussi extraordinaire par son obstination que par sa témerité. Mais faisons luy connoistre combien il a mal employé son argent dans les Ecoles, & quels doivent être les remords de sa conscience en retenant celui qu'on lui donne pour les blessures qu'il traite si mal avec ses tentes.

1°. Il dit page 6 ligne 19 : Cesar Magati prétend contre l'expérience de toute la vénerable antiquité, &c,

C'est au contraire l'expérience même qui a détrompé Magati, en lui faisant voir les fâcheux accidens qui arrivent aux blessez par la maniere ordinaire de les traiter & panser avec des tentes ; c'est elle aussi qui en a détrompé beaucoup d'autres après lui, & surtout vous & moi. En choses de fait & dans une question toute de pratique,

tique, qui peut mieux établir une vérité, que les preuves inconteſtables de l'experience?

2°. Dans la même page l. 28 il dit : *ce ſentiment mourut preſque en même tems que ſes illuſtres Auteurs, &c.*

Quand même la méthode de Magati auroit été enſevelie avec lui, ce dont je ne conviens point, ce n'eſt pas une preuve qu'elle ſoit mauvaiſe ou défectueuſe: un tel malheur doit plutôt être attribué à la négligence, à l'ignorance, & peut-être à l'avarice des Profeſſeurs qui le ſuivoient, & qui ſe contentant de tirer leur ſalaire, negligerent de travailler comme lui. Mais notre ſiecle le dédommage de l'ingratitude de celui où il a vêcu. La même diſgrace arriva au docte *Santorio Santorii* aujourd'hui ſi celebre. Enfin le Soleil obſcurci dans le temps de l'éclipſe, ſe fait enſuite voir plus

brillant qu'auparavant.

3°. Page 7. l. 3. *se faisant un grand point d'une seule observation ; &c.*

C'est à vous qu'en veut ici M. Maraviglia : mais il ne sçait pas apparemment que si vous avez fait cette premiere experience, elle a été suivie d'un grand nombre d'autres très-curieuses, que d'autres ont fait en suivant la méthode de Magati sur toutes sortes de blessures & dans toutes les parties du corps. La premiere est celle qui ouvre les yeux & qui sert comme de guide pour les suivantes ; & s'il ne prend lui-même le parti d'en faire autant, il restera toujours enseveli dans les tenebres de son opiniâtre ignorance.

4°. A la même page l. 28 : *Il est certain qu'il n'y a point de blessure qui ne cause un épanchement de sang dans toute l'étendue de la taillade, &c.*

Cet argument qui occupe presque toute la page suivante, est

tout-à-fait vain, & pour le dire nettement, un pur jeu d'imagination : afin qu'il fût de quelque force, il faudroit supposer une cavité capable de contenir beaucoup de sang, dans laquelle il pût se coaguler & ensuite fermenter. Mais dans les blessures & surtout dans celles qui ont donné occasion à cette dispute, quand les balles pénetrent dans les membres ou les percent de part en part, elle ne laissent dans leur passage aucune cavité ; puisqu'elles n'emportent pas avec elles la substance des parties, mais qu'elles ne font seulement qu'y causer du dérangement dans leurs fibres & dans leurs vaisseaux ; & aussitôt après leur passage, les parties se raprochent & se rejoignent de façon qu'à peine y reste-t-il assez de vuide pour que la sonde puisse passer. Le sieur Pandolfe paroît peu connoître les blessures d'armes à feu. Il est vrai

comme il les a toujours panſées avec des tentes, en les introduiſant dans leurs orifices, il lui ſera ſans doute arrivé d'y voir ce que quiconque a des yeux peut pareillement y remarquer, ſçavoir que là où l'on met des tentes & qu'on les laiſſe dans les orifices des bleſſures, ces mêmes tentes ouvrent, irritent & tiennent ouvertes les embouchures des vaiſſeaux qui ont été coupez par les balles; qu'alors & par cette même raiſon il ſe fait des épanchemens de ſang & de liqueurs qui ſe trouvant enfermées entre les deux tentes comme entre deux écluſes ou deux digues, pour ainſi dire, elles y fermentent, & par-là alterent les chairs dans leſquelles elles ſont contenues: deſorte qu'enſuite il s'y forme des poches, des abſcès qui ſe dégorgeant, rendent d'abondantes ſupurations accompagnées d'étranges & dangereux

accidens, dont les pauvres bleſſez ſont cruellement tourmentez. Tels ſont, Monſieur, & ne ſont que trop les effets de ces funeſtes tentes. Malgré tout cela, ces bons Chirurgiens voyant de tels égoûts ne laiſſent pas d'applaudir, & de dire aux malades & aux aſſiſtans allarmez, que leur peur vient de ce qu'ils ne ſont pas du métier & n'en ſçavent pas autant qu'eux; que ces ordures reſteroient dans la partie avec un très grand danger pour le bleſſé, ſi l'on n'avoit ſoin de tenir ouverts par le moyen des tentes les orifices de la bleſſure. Mais envoyez-moi toutes ces tentes au diable, & vous verrez qu'il n'y aura ni ſupuration ni accident. Au reſte je veux bien croire, pour ne pas accuſer de mauvaiſe foi les anciens qui ont mis les tentes en uſage, qu'ils ne l'ont fait que parce qu'ils ont penſé qu'elles étoient néceſſaires: mais eſt-ce la

ſeule choſe dans laquelle ils ſe ſoient trompez? la ſanguification, la circulation, l'uſage des viſceres & tant d'autres choſes où ils ont donné dans le faux, ne prouvent-elles pas qu'ils ont également pû faire des bévûes dans ce qui eſt de pratique.

5°. Page 8 l. 21 : *Ce fut par trois principaux motifs que les Antiens mirent les tentes en uſage, &c.*

En verité j'aurois dequoi me fâcher contre le ſieur Pandolfe, de ſuppoſer, comme il fait dans ſa Préface, *p.* 4 *l.* 25, que je ſois aſſez béte pour ne pas comprendre qu'il écrit contre Boccacini & non contre Magati. Mais Dieu veuille bien faire grace à ce jeune homme, comme je pardonne ſa ſotiſe à ſon âge & à ſon peu de jugement. Pour le convaincre de mauvaiſe foi à cet égard, il ſuffit de voir cet article, où après avoir expoſé les trois motifs pour leſ-

quels il dit que les tentes ont été miſes en uſage, *il ſe diſpoſe à prouver que l'introduction de ces tentes dans les bleſſures n'y cauſe pas cette plus grande quantité de pus, ainſi que ſe l'imagine notre Chirurgien.* Je ſçais bien que c'eſt de vous qu'il parle-là; mais peut-il s'en prendre à vous ſans attaquer votre Magati. Au ſurplus ce que je viens de dire prouve, ce me ſemble, évidemment que les ſupurations abondantes proviennent des tentes: il me reſte donc à faire voir que la facilité qu'elles donnent aux médicamens pour s'inſinuer dans le fond de la bleſſure, ce qui eſt le ſecond des motifs qu'il apporte en leur faveur, n'eſt d'aucune utilité pour la guériſon; car les médicamens, ainſi que vous le ſçavez parfaitement, ne peuvent faire autre choſe que détremper & diſſoudre le baume du ſang, & par-là le rendre inutile aux beſoins qu'en ont

les bleſſez. Y auroit-il par hazard dans le monde un Chirurgien aſſez ſot pour croire que les médicamens s'uniſſent au baume naturel des parties, & qu'ils ſe convertiſſent en notre ſubſtance ? En eſt-il des remedes comme des alimens qui ſe digerent, enſuite ſe changent en chile & enfin en ſang ? C'eſt donc une barbare cruauté à M. Pandolfe & à ſes pareils de fourrer des tentes & des onguens dans les bleſſures ; les uns & les autres ſont & ſeront toujours des corps étrangers qui ſont & ſeront auſſi toujours des obſtacles à cette réunion que je vous ai dit dans ma précedente devoir être le premier point de vûe & le but où l'on devoit d'abord tendre dans le traitement des bleſſures. N'en déplaiſe à votre adverſaire, il me permettra de lui enſeigner que cette réunion commence toujours à ſe faire dans le milieu des

parties offenſées & dans le fond de la bleſſure : il n'y a point de verité plus évidente que celle-là, & il eſt tout-à-fait ſurprenant qu'elle ſoit ignorée de M. Maraviglia.

6°. P. 9 l. 9. *Les tentes doivent ſe faire de linge très-ſimple & très-fin, &c.*

Eh bien que les tentes ſoient très-molles & très-fines, cela les empêche-t-il d'être des corps étrangers que la nature ne peut ſouffrir ſans beaucoup de douleur? Vraiment non, Monſieur, elles n'en irritent pas moins les parties délicates de la chair vive, en les touchant & heurtant contre elles ; ce qui ne peut s'éviter en aucune maniere. Mais en les irritant elles tiennent ouvertes les embouchures des petits vaiſſeaux, & par conſequent il faut qu'il en découle toujours de la liqueur.

7°. A la même page l. 17. *Je ne*

veux pourtant pas nier que les tentes ne cauſent quelque petite douleur, &c.

Que la douleur ſoit grande ou petite, on ne doit pas moins tâcher de n'en point cauſer dans la cure des bleſſures: c'eſt elle qui eſt la ſource de tous les funeſtes accidens qui ſurviennent; & l'homme n'a pas de plus cruel ennemi que la douleur même. Le pus n'eſt jamais plus abondant ni plus corrompu, que quand les les parties en ſont comme baignées & inondées par ſon ſéjour. Mais il n'y en fait aucun lorſque les orifices ſont libres de tout embarras; parce que les parties s'affaiſſent par leur propre poids, & leurs extrêmitez s'uniſſent les unes aux autres, enſorte qu'elles ne laiſſent entre elles aucun vuide capable de contenir du ſang ou du pus; & la réunion par ce moyen ſe fait ſans aucun obſtacle. Mais M. Pandolfe ſoutient que la ſupuration arrêtée ou ces

humeurs corrompues & séjournantes causent plus de mal que les tentes. Helas ne voudra t-il jamais faire attention que cette supuration & ce séjour des humeurs est l'effet de la tente qu'il introduit, & par-là la cause de tous les fâcheux accidens qu'il voit lui-même en provenir. Encore une fois, je le lui repete, qu'il ôte & laisse là les tentes, il ne verra plus ce dégorgement de pus & de corruption.

8°. P. 10 l. 9. *Les particules du premier & du second élement qui sont répandues dans l'air, &c.*

Ce miserable raisonnement dont il a barbouillé toute la dixiéme page, ne mérite point de réponse. Mais à l'entendre supposer *des vents puans, des quantitez de pus & d'apostême & des vapeurs qui sortent incessamment de la blessure*; ne s'imagineroit-on pas que le passage de la balle a laissé une cavité aussi

grande que celle du ventricule? A l'égard des vapeurs, elles sortent bien plutôt du cerveau échauffé de votre adversaire, dont je ne doute pas qu'il ne se sache bon gré d'avoir le premier fait une si jolie découverte.

9°. P. 11. l. 8. *Il me paroît à présent que je leur ai démontré qu'il en est tout le contraire de, &c.*

Votre antagoniste n'a pas son pareil à faire l'éloge des médicamens & à en croire l'usage indispensablement necessaire. Il nous demande des preuves qui le persuadent du contraire; il nous est aisé de lui en donner, pourvû qu'il se contente de celles qui tombent sous les sens. Car ce ne sont point des raisonnemens subtils qu'une imagination chimérique tire comme par force d'un esprit égaré dans les labirinthes d'une vaine Métaphysique. Non, ce sont des faits certains & la pratique même

qui en ſont les preuves. Et qui peut mieux juger ſur la difference & l'avantage des méthodes, que ces Maîtres de l'Art qui ont eu pendant très-long-temps des emplois & occupé des poſtes où les occaſions de travailler étoient fréquentes, & où ils avoient toute la commodité & l'autorité pour le faire, ſelon que leur dictoit leur propre jugement? Ce ſont eux, & non le ſieur Pandolfe, qui ſont capables de nous perſuader que la plus grande partie des fâcheux événemens qui arrivent aux pauvres bleſſez, ne ſont que les funeſtes effets de la mauvaiſe méthode qu'on ſuit en les traitant. Cette preuve de pratique eſt concluante, c'eſt une démonſtration devant laquelle il n'y a point d'objection qui ne tombe & ne perde toute ſa force.

10°. P. 12. l. 24. *Tous les Livres étant remplis des rélations de cures mer-*

veilleuſes qu'on avoit jugé incurables ; &c.

Je ſuis perſuadé que les Livres ſont pleins de cures de bleſſures jugées incurables ; & je ſçai même qu'on s'y eſt ſervi de tentes. Je dirai bien davantage : moi-même j'en ai guéri pluſieurs avant que j'eus renoncé à l'uſage des tentes & embraſſé la méthode oppoſée. Mais j'avoue ingénuement qu'il eſt auſſi péri entre mes mains pluſieurs bleſſez dont je vois à préſent que la guériſon auroit été certaine, ſi j'avois ſçû alors & pratiqué la méthode que déſaprouve ſi fort le ſieur Maraviglia. De plus ceux qui guériſſoient alors ne ſortoient pas de mes mains ſans beaucoup de douleurs & de fâcheux accidens qui ne provenoient que des tentes : & c'eſt-là juſtement la raiſon qui faiſoit regarder ces bleſſures comme incurables, & croire leur guériſon ſi merveilleuſe. Enfin de-

puis que j'ai donné le congé aux tentes, j'ai guéri & fait guérir un très grand nombre de semblables blessures, comme si ce n'avoit été que de simples excoriations.

11. A la même page l. 27. *Et dans les cas de peu d'importance tel que celui dont il s'applaudit tant, &c.*

En verité je suis étonné & avec raison sans doute, que le sieur Maraviglia regarde deux balles qui ont percé la cuisse de jour à jour, & une qui a resté dedans, comme un léger accident, jusqu'à dire, comme le bon homme, que ces trois blessures n'étoient que de petites égratigneures (page 17 l. 13) il auroit mieux fait de s'épargner la peine d'écrire de pareilles réflexions. Le peu de douleur & la promptitude avec laquelle ce blessé a été guéri, luy ont donné occasion de parler de la sorte. Mais si l'on avoit traité ces trois blessures avec des tentes, ne se-

roient-elles pas venues de conſequence & d'une dangereuſe ſuite ? Si le pauvre *Bonnefoi* avoit été entre les mains de M. Maraviglia ou de ſon maître, & qu'après l'avoir réduit par leur méthode à un état déplorable, ils l'euſſent enfin guéri, ils n'auroient pas manqué de mettre alors cette cure au nombre des merveilleuſes & des incurables. Qui ne ſe défieroit pas de la hardieſſe & de l'aſſurance dont parle notre docteur, penſeroit qu'il n'a jamais traité ni guéri de moindres bleſſures que des corps partagez par des boulets de canon.

12. P. 13 l. *Et il ne ſert de rien de dire avec Magati qu'il faut tout abandonner aux ſoins & aux efforts de la nature, &c.*

Je demande pourquoi cette raiſon n'a point de force. La voici : c'eſt parce que, comme le dit M. Pandolfe lui-même, la nature a

besoin d'être aidée dans les bleſſures, ainſi que dans tous les autres maux. Mais combien de fois arrive-t-il dans les autres maladies comme dans les bleſſures, que le Médecin & le Chirurgien croyant aider la nature, ne font au contraire que l'alterer encore davantage & la ruiner? Et certainement celui-ci eſt bien éloigné de ſon but, s'il cherche à ſoulager la nature en panſant les bleſſures deux fois le jour & peut-être plus ſouvent: il ne fait qu'alterer la ſanté des bleſſez, en expoſant leurs playes aux injures de l'air; & il ſe trompe bien fort, de croire que l'introduction des tentes ſoit un aide à l'action de la nature, puiſque c'eſt un des plus grands obſtacles qu'on y puiſſe apporter, ce qne je ne ſçaurois démontrer ici, ſans répeter tout ce que j'ai déja dit pour établir cette verité.

13. P. 141. 31. *Qu'il faut tirer le plû-*

tôt qu'on peut les balles hors de la playe, &c.

Le raiſonnement, la théorie & la pratique diſent également qu'il faut retirer les balles le plutôt qu'il eſt poſſible, ſurtout lorſqu'il y a du danger qu'elles ne tombent dans quelque cavité, ou quand elles ſe trouvent placées de façon qu'elles peuvent empêcher l'action & le mouvement de quelque partie. Mais ces deux cas exceptez, il faut quand il ſe rencontre de la difficulté à les tetirer, en laiſſer le ſoin à la ſage conduite de la nature. Nous n'avons pas beſoin d'avoir recours à l'autorité des grands Maîtres pour établir l'utilité de cette maxime: le fait eſt ſi clair qu'il rend la choſe évidente par elle-même. Un peu de pratique joint à une étincelle de bon ſens ſuffit pour empêcher de penſer autrement. Au reſte je ne ſçaurois aſſez vous louer d'en a-

voir usé de cette façon à l'égard de *Bonnefoi*, & le bonheur avec lequel la nature y a apporté à fleur de peau la balle que vous aviez sagement laissée à sa disposition, vous met à couvert de toutes les censures de votre critique.

14. P. 16 l. 16. *Qui ignore l'incertitude des conjectures qu'on tire du pouls, &c.*

Il n'est que trop certain que la quantité des remedes contribue beaucoup à la plupart des fâcheux accidens qui arrivent aux blessez, comme j'en ai discouru dans plus d'un endroit. On n'a qu'à lire mon Livre, on y trouvera un chapitre exprès sur la discussion de ce point important. Il est pareillement certain qu'un habile Praticien connoît par le pouls du blessé le bon ou le mauvais état de la blessure, & que sans y regarder il sçait tous les dérangemens qui y surviennent, & s'apperçoit aussi

quand les choſes vont heureuſement à la guériſon ; il n'a pas beſoin de les découvrir pour expliquer comment tout s'y paſſe : mais cette connoiſſance, non plus que bien d'autres, n'eſt pas à la portée de tout le monde : elle eſt reſervée à ces Maîtres experimentez, qui ſont plus attentifs & plus appliquez à la guériſon des bleſſez, qu'aux minoderies & au ſoin puérile de s'attirer de la réputation. Non elle n'eſt pas donnée à ceux qui ne cherchent qu'à faire parade d'une dangereuſe ſcience & d'un vain babil, dont il ne réſulte aucun avantage aux bleſſez. Je ne parle pas ici de ceux à qui les tranſports de la jalouſie ou l'excès de l'avarice fait voir de mauvais œil l'aſſurance avec laquelle raiſonnent & travaillent ceux qui ſuivent notre méthode. S'il y a de tels Maîtres dans l'Art dont le cœur ſoit corrompu par une ſi

noire malice, je ne les mets plus qu'au rang des bourreaux, & non au nombre des gens à qui il reste des sentimens d'humanité.

15. P. 18 l. 5. *Pour en venir à la cure des blessures simples & legeres, telle que celle qu'il a guérie, &c.*

Ne voilà-t-il pas encore notre nouvel Auteur qui continue à traiter de bagatelles les blessures dont il est question. Vous aviez bien raison, lorsque vous disiez en badinant que c'étoient des égratignures qu'il auroit été bien fâché d'avoir lui-même. Et moi je lui réponds ici que ces bagatelles dans ses mains & dans celles de ses pareils, seroient devenues des choses merveilleuses & des playes mortelles, en les traitant à leur dangereuse maniere.

16. A la même page l. 21. *Si quelque vaisseau est coupé, &c.*

Quand les blessures sont absolument mortelles, il n'y a point de

méthode qui les guériſſe. Dans cette occaſion néanmoins comme dans toutes les autres, celle qui donne l'excluſion aux tentes & fréquens médicamens eſt la meilleure, parce qu'elle fait du moins que le malheur des bleſſez finit par une mort tranquile; & ce n'eſt pas un petit bien que de leur diminuer conſidérablement les douleurs, & leur épargner quantité de funeſtes accidens.

17. P. 19 l. 8. *Magati a laiſſé dans ſes Livres de belles & grandes recettes, &c.*

Je ne doute pas que non ſeulement Magati, mais encore pluſieurs autres Auteurs avant lui, n'ayent mêlé dans leurs Ouvrages quantité de remedes ſpécieux & de longues recettes; mais je crois auſſi que ces vénerables Anciens ne s'en ſont jamais ſervi, & qu'ils n'ont eu deſſein que de groſſir le volume, en les y inſerant d'un air

docte & magistral. Car il est bien sûr qu'on peut réduire dans un très-petit espace tout l'essenciel des médicamens qui sont véritablement necessaires pour traiter les blessures ; & les Chirurgiens qui en usent le moins sont les plus judicieux dans leur Art.

18. En ce même endroit sur la fin, *suivez donc la grande route, &c.*

Si Malpighi & tant d'autres ne se fussent jamais éloignez de cette grande route, nous n'aurions pas tant de belles découvertes qu'ils ont eu la satisfaction de faire au grand avantage de la Médecine. Enfin nous voyons que la théorie a fait du progrès, que la pratique s'est perfectionnée, & qu'on a entierement quitté cette route qui n'est aujourd'hui fréquentée que par des bouriques indociles & obstinées.

Je finis, Monsieur, en vous laissant la liberté de faire de cette

briéve réplique l'uſage que vous jugerez à propos, ſi vous croyez qu'elle puiſſe être de quelque utilité au Public, & vous priant de me croire,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
BELLOSTE.

A la Venerie Royale
le 12 Juillet 1714.

FIN.